This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PA
2104
V2
4.F8

~~5 f 21~~
~~OS. 16 f 21~~
CONFINED TO
THE LIBRARY.

Vet.
PA2104 V2 A4 F8
~~742996~~

COLLECTION DE POÈMES NÉO-HELLÉNIQUES

I

ARISTOTE VALAORITIS

POÈMES PATRIOTIQUES

LE PUY. — IMPRIMERIE DE MARCHESSOU FILS

ARISTOTE VALAORITIS

POÈMES PATRIOTIQUES

Traduits pour la première fois en français

PAR J. BLANCARD

Professeur de grec moderne à la Faculté de Marseille
Chevalier de l'ordre royal du Sauveur de Grèce

AVEC UNE NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES D'A. VALAORITIS

PAR

LE Mis DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1883

A

LA COLONIE GRECQUE

DE MARSEILLE

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

ARISTOTE VALAORITIS

ARISTOTE VALAORITIS, dont les poésies paraissent aujourd'hui traduites pour la première fois en français, fut à la fois un grand poète et un bon citoyen. Sa mort, prématurée, quoique prévue cependant, fut un deuil général pour

la Grèce qui sentit qu'elle perdait en lui un de ses meilleurs et de ses plus dignes enfants. Il était, en effet, son poète national, le chantre populaire de ses joies et de ses douleurs, l'éloquent interprète de ses luttes et de ses espérances. La manifestation de regrets qui a éclaté partout en Grèce, jusque dans les provinces les plus reculées du royaume hellénique, surtout dans celles qui sont encore soumises au joug des Turcs, a montré quelle place tenait, dans l'admiration de ses contemporains, le citoyen, le poète qui, depuis longtemps, s'était retiré loin du monde politique, et qu'une cruelle maladie retenait dans l'une des plus petites îles Ioniennes. On peut dire, en effet, qu'en Valaoritis, on sentait battre le cœur même de la patrie. Ses poésies, qu'il avait volontairement écrites toutes dans le dialecte populaire et dans la langue la plus vulgaire, étaient comme le der-

nier écho de ces chants klephtiques dont retentissaient encore les montagnes de l'Epire, cette terre classique de l'héroïsme, écho qui va sans cesse en s'affaiblissant et que bientôt on n'entendra plus.

Comme le disait excellemment un écrivain très estimé, Grec d'origine, dont les savantes études ont puissamment contribué à faire connaître et à populariser en France l'histoire et les héros de la guerre de l'Indépendance hellénique [1], M. Eugène Yéméniz, consul de Grèce à Lyon, que la mort a enlevé prématurément aux lettres :

« Le plus grand poète de la Grèce contemporaine, c'est le peuple grec lui-même avec cet innombrable essaim de

1. *Voyage dans le royaume de Grèce* (1854), précédé de considérations sur le génie de la Grèce, par M. Victor de Laprade. — *Scènes et récits de la guerre de l'Indépendance* (1859) — *Héros et poètes modernes de la Grèce* (1864) par M E. Yéméniz.

rapsodes qu'il engendre sans cesse et qui s'en vont, en quelque sorte sans interruption, depuis le vieil Homère, le premier et l'inimitable, mendiant comme lui, chantant, improvisant, enrichissant chaque jour le trésor de cette poésie dont ils sont les fidèles dépositaires en même temps que les vulgarisateurs. Semblables à ces fleurs et à ces fruits de l'Orient qui ne gardent tout leur parfum et toute leur saveur que dans les pays et sur l'arbre qui les produit, la poésie grecque populaire perd la plus grande partie de son charme en passant dans une langue étrangère. Pour bien en apprécier la valeur, pour en sentir tout le charme, il faut l'entendre de la bouche même de ceux qui la chantent et suivre le rapsode à travers les forêts de la Thessalie, les montagnes de l'Epire et les rochers du Péloponnèse ou sur les bords du golfe de Corinthe ou de Salamine,

dans les panégyries où le peuple s'assemble et vient écouter ses improvisateurs. Mais ce n'est pas là chose facile ni permise à tous. Aussi cette poésie est-elle restée longtemps à peu près inconnue en Europe. Fauriel, le premier, nous a révélé le génie poétique de la Grèce moderne; après lui, Marcellus, l'allemand Passow ont essayé de nous en faire connaître les plus remarquables productions. La passion qui circule à travers ces chansons populaires, c'est l'amour ardent de la patrie, amour poussé jusqu'à l'héroïsme. Le héros de tous ces drames, racontés parfois en quelques vers, c'est le klephte, c'est-à-dire l'homme libre armé contre la tyrannie. Telle est aussi la passion qui couve au fond du cœur de chaque Grec et que la moindre étincelle fait éclater à tout instant. Tel est le héros dont elle est éprise et qui règne sur son imagination. La langue vul-

gaire désigne cet état de l'esprit et de ses tendances par le mot expressif de *Klephtisme,* c'est-à-dire, au moral, la haine entière, aveugle, sans trêve ; au physique, la lutte, la vie dans les montagnes, le combat. En style plus élevé, cela s'appelle la Grande Idée, autrement dit, l'incessante revendication de l'Indépendance jusqu'à l'entière et complète libération du territoire hellénique.

« De tous les poètes que la Régénération hellénique a produits, et ils sont nombreux, ceux qui surtout se distinguent par un talent vraiment original, les seuls qui aient imprimé un caractère particulier à la renaissance des lettres en Grèce, sont précisément ceux qui ont puisé leurs inspirations aux mêmes sources que la poésie populaire, et qui, cédant à la passion patriotique, ont chanté le Klephtisme et proclamé la Grande Idée. Au premier rang de

ces poètes nationaux, il faut placer celui que la Grèce vient de perdre récemment, Aristote Valaoritis [1]. »

II

Avant de parler de Valaoritis, il faut dire quelques mots de son origine et de sa famille. Cette recherche des

1. Au moment où il apprit la mort de Valaoritis, M. Eugène Yéméniz avait eu la pensée de consacrer à la mémoire du poète, un article qu'il destinait à la *Revue des Deux-Mondes*. La mort l'a empêché de mettre ce projet à exécution. Dans ses papiers, on a retrouvé quelques pages qui nous ont été obligeamment communiquées par sa famille et dont nous détachons ce paragraphe que nous avons tenu à honneur de reproduire intégralement ici, comme un dernier hommage rendu à l'écrivain distingué qui a tant contribué à faire connaître en France les héros et les poètes de la Grèce contemporaine.

ascendants est à la mode aujourd'hui, et non sans quelque raison. L'histoire de la famille d'un grand poète, ainsi que la description des lieux où s'est passée son enfance et développé son talent, explique souvent et éclaire d'un jour nouveau les particularités de son génie ; elle fait mieux comprendre ses œuvres. Dans le cas présent, cette étude a une importance qui ne saurait échapper à personne.

La famille d'Aristote Valaoritis est fort ancienne. Elle tire son nom d'une petite ville de l'Epire, appelée *Valaora* qui se trouve dans l'enceinte du Louros, à peu de distance d'Arta. Cette petite bourgade, plantée sur un ravin, cachée dans un repli de la montagne, toujours prête pour l'attaque comme toutes les demeures des klephtes qui couvraient l'Epire, n'existe plus. Aujourd'hui, ce n'est qu'un lieu désert et abandonné, où se rencontrent à peine quel-

ques pauvres cabanes; cependant, Valaora a produit autrefois des hommes remarquables par leur patriotisme et leur ardent amour de la liberté et de l'indépendance.

Lorsqu'à la fin du XVIIe siècle, la race grecque commença à se réveiller de son trop long sommeil, et en particulier dans les conflits qui eurent lieu, en Epire, pendant près de trente années consécutives (de 1684 à 1715), pour tenter de reconquérir cette autonomie nationale qu'elle n'a pas encore pu obtenir aujourd'hui, parmi les intrépides armatoles qui se levèrent alors et qui tinrent la montagne, l'histoire a gardé le nom d'un *Christos Valaoritis* et de son fils unique, nommé *Moschos*. Ce sont les ancêtres de notre poète. — Après avoir soutenu héroïquement une lutte inégale, ces vaillants guerriers reçurent, pour leur part, du gouvernement de Venise, en récompense de leurs hauts faits et en re-

tour de leur fortune perdue, des terres qui s'étendaient dans le voisinage de Leucade. Ce fut là qu'ils se transportèrent avec toute leur famille et qu'ils s'établirent définitivement. Ils y reçurent même des lettres de noblesse et furent inscrits sur le *Livre d'or* de Leucade, le 26 mai 1702 [1].

Les services militaires de Moschos Valaoritis, fils de Christos, qui avait perdu le bras gauche au combat de Kavoracli, sont attestés par diverses ordonnances des doges, qu'Aristote Valaoritis a publiées dans les notes de son poème d'*Athanase Diakos* (édit. de 1867, p. 168).

Moschos eut deux fils, Georges et Athanase. Le premier marcha digne-

1. *Privilegi della clarissima comunità di Santa Maura, instituita dal Serenissimo Francesco Morosini, capitan generale della Repubblica Veneta, l'anno 1684, il 23 febbrajo ed approvata del Veneto Senato.*

ment sur les traces de son père, et s'illustra par la part qu'il prit au sac de Vonitza et à la sanglante bataille navale qui eut lieu dans les eaux de Corfou, le 8 juillet 1719. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, en 1737. — Le second, Athanase, laissa un fils nommé Charalampos, de qui naquirent les trois frères Athanase, Eustathe et Jean; ce dernier fut le père de notre poète.

Jean Valaoritis, homme d'un esprit distingué, occupait un des premiers rangs à Leucade. Il fut plusieurs fois, sous le Protectorat anglais, élu représentant du peuple à l'assemblée des îles Ioniennes, et nommé sénateur par le gouvernement. Il mourut en mars 1856.

Voilà, en quelques mots, la généalogie du poète qui fait l'objet de cette notice [1].

1. Nous empruntons ces détails à une excel-

Après avoir parlé de la famille de Valaoritis, il n'est peut-être pas inutile de dire quelques mots de la petite île où il a passé presque toute sa vie et où il a composé les plus nombreuses et les plus remarquables de ses œuvres.

L'antique Leucade, aujourd'hui *Sainte-Maure,* Ἁγία Μαύρα, est une des sept îles de la mer Ionienne, sur la côte de l'Epire ; elle a environ 80 kilomètres de tour. C'était autrefois une presqu'île et on dit que c'est pendant la guerre du Péloponnèse que l'isthme fut coupé. La distance de la terre ferme est assez courte pour que, dans les basses eaux, on puisse la franchir à pied. A l'extrémité opposée, du côté du sud, se

lente biographie de A. Valaoritis, publiée en grec par M. Jean N. Stamatelos, à Zanthe, en 1879, sous ce titre :

Βιογραφία τοῦ ἐθνικοῦ ποιητοῦ Ἀριστοτέλους Βαλαωρίτου, ὑπὸ Ἰωάννου. Ν. Σταματέλου σχολάρχου ; Ἐν Ζακύνθῳ. 1879.

trouve la pointe de la montagne la plus haute de l'île, qui s'appelle, encore aujourd'hui, le saut de Sapho, Σαπφοῦς πήδημα, *salto di Sapho, salto della donna*. C'est de là, d'après la légende de l'antiquité, que Sapho se serait précipitée dans les eaux; c'est de là aussi, d'après les récits anciens, que l'on jetait à la mer les condamnés à mort, que leurs parents allaient attendre au bas du rocher, avec des barques, pour essayer de les repêcher et de les sauver.

« Cette île est restée célèbre par la mort de Nicostrate, d'Artémise et de Sapho. Comme Sainte-Maure n'est séparée que par un canal de la Grèce continentale, ses habitants sont, de tous les Ioniens, ceux qui ont le mieux conservé la langue, le costume et le caractère des Hellènes. Aussi, les montagnards de Sainte-Maure ont-ils toujours été prêts à descendre sur les côtes voisines pour prêter à leurs frères l'ap-

pui de leur bravoure. Ces montagnards forment la portion la plus laborieuse de la population leucadienne. Dans la plaine, l'activité est beaucoup moins grande. Cependant l'économie générale, la variété des productions assurent à l'île une aisance relative. Outre l'huile et le vin, qui sont ses principales richesses, Sainte-Maure produit le coton, la soie, le lin, le froment, le raisin sec, l'orge et l'avoine. On s'y occupe aussi de l'élève du bétail, sans toutefois tirer parti de cette industrie pour le développement de l'agriculture [1]. »

Sans entrer dans le détail des faits historiques dont cette petite île fut le théâtre, ce qui nous entraînerait trop loin, il suffit de rappeler que Sainte-Maure suivit la destinée des autres îles

1. *La Poésie ionienne et A. Valaoritis,* par par Mme Dora d'Istria. *Revue des Deux-Mondes,* mars 1858.

Ioniennes, passant tour à tour, de la domination vénitienne, à la domination française, en 1797, puis tombant, en 1799, aux mains des Russes et des Turcs, jusqu'en 1809 où le sort des armes la mit sous la puissance de l'Angleterre, conquête que le congrès de Vienne sanctionna en la transformant en un protectorat qui dura jusqu'en 1862. On sait qu'à cette date l'Angleterre rendit à la Grèce la possession de ces îles Ioniennes, comme don de joyeux avénement du roi actuel, Georges Ier. Mais ce n'avait pas été sans de continuelles impatiences et de fréquentes révoltes que ces populations, si profondément grecques, avaient subi le joug de tant de puissances étrangères différentes. Sans remonter au-delà de ce siècle, en 1815, les montagnards de Sainte-Maure s'étaient révoltés contre les troupes britanniques; mais cette insurrection avait été sévèrement réprimée

et cruellement punie. Lorsque éclata la grande révolution nationale de 1821, « un souffle vivifiant, descendu des montagnes du continent, réveilla, parmi les Ioniens, avec l'honneur de la patrie et la passion de l'indépendance, la poésie endormie sous de trop molles influences. Le peuple, ce peuple essentiellement grec, dont les deux langues officielles étaient l'anglais et l'italien, s'était déjà habitué à redire les chants klephtiques qui retraçaient les rudes exploits de ses ancêtres, lorsque le comte Denys Solomos composa son *Hymne à la Liberté* qui enflamma tous les esprits et fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. C'était pendant le premier siège de Missolonghi qui vit alors fuir les Turcs. La Grèce entière était en armes, et les regards du monde chrétien étaient fixés sur elle; aussi chacun s'empressa-t-il d'applaudir aux mâles pensées de So-

lomos et à ses patrotiques accents [1]. »

Tel est le pays qui fut le berceau de Valaoritis et au milieu duquel s'éveilla sa muse. On connaît maintenant l'esprit de liberté, d'indépendance, d'ardent patriotisme qui animait ces populations ioniennes ; on pourra juger qu'il se retrouve au même degré dans les manifestations des deux grands poètes qu'elle a donnés à la Grèce, le comte Denys Solomos et Aristote Valaoritis.

III

Aristote Valaoritis (qui portait également le prénom de Moschos, en souvenir de son illustre aïeul) naquit à Leucade, le 2 août 1824, c'est-à-dire en

1. Mme Dora d'Istria, article cité.

pleine crise de la guerre de l'Indépendance hellénique. Son enfance fut bercée par les chansons épirotes, tour à tour si touchantes et si dramatiques, et par ces légendes populaires où le fantastique se trouve étroitement lié au sentiment héroïque. Pendant toute sa jeunesse, il entendit de la bouche même de ceux qui les avaient accomplis, ou par leurs compagnons, les récits des exploits dont l'Epire avait été le théâtre. Il se créa ainsi, à son insu, un trésor de détails biographiques sur tous ces personnages aimés et admirés en Grèce, qui peuplent et animent ses œuvres. Très heureusement doué par la nature, et entraîné de bonne heure par un vif penchant pour les lettres et la poésie, il commença ses premières études à l'école de Leucade, d'où il passa à l'Académie de Corfou ; puis il alla en Suisse, achever son éducation au collège de Genève. Il y obtint les

deux diplômes de bachelier ès-lettres et de bachelier ès-sciences. De Genève, il vint à Paris et prit ses inscriptions à la Faculté de droit. Malheureusement, l'état de sa santé ne lui permit pas de continuer en France ses études de jurisprudence. Forcé de les interrompre, il retourna à Leucade, dans sa famille. Le climat de Paris étant trop rigoureux pour lui, il alla, en 1846, à l'Université de Pise où il passa trois années et d'où il rapporta, en 1849, le diplôme de docteur en droit. Il avait alors vingt-cinq ans. Ces sévères études ne pouvaient avoir raison de la vive imagination de Valaoritis ; aussi ne tarda-t-il pas à les abandonner. Valaoritis était de ceux qui naissent poètes et qui, dès leurs plus jeunes années, sont marqués du sceau du génie. Ses études juridiques terminées en Europe, il revint se fixer, vers 1850, dans sa petite île de Leucade qu'il ne devait plus quitter

qu'à de rares intervalles, où il revenait toujours avec bonheur, et où, enfin, il devait finir ses jours.

Valaoritis fut donc cet homme heureux dont parle le poète italien, qui peut revenir mourir aux lieux qui l'ont vu naître, et si, comme dans toute existence humaine, il eut à supporter de cruelles épreuves, il n'eut pas au moins à les subir hors de son pays, loin de sa famille et de ses amis.

A peine de retour dans sa patrie, il ne tarda pas à se marier avec une personne de haute naissance et de grande éducation, Mlle Héloïse Tipaldo, fille unique d'Emilio Tipaldo, de Venise, le savant et le patriote dont le nom est universellement respecté en Italie et en Grèce. Au sein de cette famille illustre et riche, il put se livrer exclusivement à ses études préférées et suivre ses secrets instincts. C'est alors qu'il se mit à lire et à étudier

l'histoire de la nation grecque principalement dans ces deux derniers siècles. Son imagination s'enflamma aux récits des exploits de ces klephtes et de ces armatoles, parmi lesquels il retrouvait ses ancêtres[1], et qui, après avoir lutté incessamment et presque sans espérance contre l'oppresseur de leur pays, quel qu'il fût, voyaient enfin, contre toute espérance, leurs efforts n'aboutir qu'à l'indépendance d'une partie de leur patrie. On comprend combien les actions presque légendaires de ces héros de la montagne, popularisés par ces chansons klephtiques restées si vivantes

1. « Peut-être, dit-il lui-même, suis-je attiré vers l'Epire parce qu'elle renferme les ossements de mes pères ; peut-être parce que je me suis habitué, dès ma plus tendre enfance, à voir, devant mes yeux, le vieux Pinde se dresser comme un fantôme qui me tend la main. Quoiqu'il en soit, jusqu'à mon dernier souffle, mon cœur battra pour l'Epire. » (*Prolégomènes de la* Κύρα Φροσύνη, p. 11, édit. d'Athènes. 1868.)

dans la mémoire du peuple, dut frapper son esprit. Ce fut là la véritable source de sa poésie, car on peut dire qu'il n'a fait que continuer les chants klephtiques dans ces poèmes si frappants, qui forment le recueil des Μνημόσυνα, dont le présent volume donne la traduction complète, comme dans ses deux grands poèmes d'*Athanase Diakos* et de *Kyra Phrosyne* qu'il a consacrés à immortaliser les dévouements à la patrie ou à la religion. Il alla même plus loin, et pour mieux faire revivre ces héros ignorés, pour mieux graver leurs exploits dans la mémoire du peuple, il voulut employer, pour les chanter, la langue même du peuple, la langue des montagnards et des matelots. Fort de son génie et de sa passion patriotique, il eut le courage et l'audace de vouloir continuer cette tradition de la langue populaire, au moment même où tous les efforts des let-

trés et des professeurs de l'Université d'Athènes se portaient vers la correction de la langue grecque moderne, condamnant sans merci l'emploi de la langue vulgaire, et, par un sentiment de patriotisme exagéré, essayant de faire revivre de nos jours l'antique et élégant idiome de Xénophon et des anciens Grecs.

Pour être juste envers tout le monde dans ce grave débat qui dure encore et qui ne semble pas devoir se terminer en faveur ni du système de Valaoritis, ni de celui de ses adversaires, disons tout de suite que, de part et d'autre, on était tombé dans deux extrêmes opposés, et qu'il est aussi difficile de faire remonter une langue à son origine, à travers de longs siècles écoulés, que d'immobiliser une langue particulière tombée au rang des patois ou des idiomes les moins répandus. Cela était d'autant plus frappant pour la langue de notre poète,

que Valaoritis, emporté par la fougue de son imagination, et entraîné par cette ardeur de réforme de la langue poétique, allait du premier coup à l'extrême. Pour se rendre maître de cette langue populaire qu'il voyait avec douleur méprisée par les lettrés et qu'il considérait, au contraire, — « comme la plus plastique et la plus poétique, comme le seul vêtement qui convînt à la poésie nationale, comme le lien mystérieux qui sert à unir les différentes phases de notre histoire [1] » — il n'hésita pas à changer toutes ses habitudes, à rompre toutes ses relations. Il se mit à rechercher avec assiduité la société et la conversation des hommes des derniers rangs du peuple. Son biographe, qui l'a particulièrement connu, nous le montre, allant dans les champs et dans les vignes,

1. Voyez l'Épître dédicatoire de ses Μνημόσυνα.

pour causer avec les laboureurs et les vignerons et apprendre d'eux les termes techniques de leurs travaux; abordant les pêcheurs sur le rivage et les accompagnant dans leurs expéditions maritimes pour connaître le nom de leurs engins de pêche et assister à leurs conversations intimes; entrant dans les cabanes des bergers et partageant, pendant de longues journées, leur vie solitaire; ou bien, chez lui, faisant venir dans son cabinet les vieilles femmes qui lui racontaient les antiques légendes ou lui chantaient des chansons funèbres qu'il écoutait avec une religieuse attention. — En un mot, Valaoritis vivait sa poésie avant de l'écrire et c'est là ce qui donne à toutes ses œuvres un cachet si profondément personnel, une saveur si pénétrante. Du reste, il a raconté lui-même et consigné, dans les prolégomènes de son poème d'Athanase Diakos, ce genre de vie tout à fait popu-

laire, et son amour d'artiste pour le peuple, amour qu'il a conservé sans altération jusqu'à la fin de sa vie : — « Quant à moi, dit-il, je ferai tous mes efforts, autant que mes forces me le permettront, en entrant dans la chaumière des bergers, en parcourant les montagnes ou la mer, en allant partout où la joie et la douleur peuvent faire éclater spontanément la manifestation des sentiments, pour recueillir et conserver à la postérité, si faire se peut, ces précieuses reliques de la langue populaire, car je suis convaincu qu'il y a en elle, non-seulement la matière des plus curieuses études philologiques, mais qu'elle est le lien secret qui montre la légitimité de nos origines et qui manifeste hautement que la domination étrangère n'a jamais réussi à détruire l'unité de notre race [1]. »

1. *Athanase Diakos,* édit. d'Athènes, 1867, p. 52.

Quoiqu'il en soit, la question soulevée par Valaoritis n'est pas encore tranchée, et le procès linguistique est toujours pendant. Pourtant l'impartialité nous force à reconnaître que les partisans du système de la langue populaire pour la poésie deviennent plus nombreux de jour en jour. Mais cette langue populaire s'éloigne autant de la langue littéraire, que certains partisans outrés de l'antiquité voudraient imposer à la nation grecque, que de la langue aussi factice et idiomatique, si l'on peut s'exprimer ainsi, que Valaoritis voulait remettre en honneur. En somme, si la langue prétendue littéraire du commencement de ce siècle paraît pédante et ridicule, les poésies populaires de Valaoritis ne sont plus guère entendues, même d'une certaine partie du peuple. — Entre ces deux extrêmes, le public, ce juge souverain, n'a pas encore prononcé. Son ver-

dict sera sans doute une condamnation égale des deux systèmes opposés. En résumé, la question reste ainsi posée entre les poètes : les uns prétendent que la poésie, étant ce qu'il y a de plus élevé dans l'art, doit se servir d'une langue spéciale, élevée comme elle, une sorte de langue des dieux qui ne se parle pas et que les initiés seuls doivent entendre; les autres pensent que la poésie étant, surtout en Grèce, d'essence populaire, sortant des entrailles mêmes de la nation, ne doit pas emprunter d'autre langage que celui du peuple et doit, non-seulement être comprise de tous, mais même être si facilement compréhensible, qu'elle se fixe d'elle-même et sans aucun effort dans la mémoire de ceux qui l'entendent, car elle est faite moins pour être lue, étudiée et appréciée par les lettrés, que pour être chantée, écoutée et retenue par tout le monde. Chacun des deux partis

apporte d'excellents arguments à l'appui de sa thèse, et ces arguments sont naturellement des œuvres. Cependant aucune de ces œuvres n'a eu encore assez d'autorité pour trancher la question, et, quoique depuis plusieurs années déjà la balance semble pencher en faveur des partisans de la langue populaire en poésie, résultat qui a réjoui le cœur de Valaoritis, la littérature grecque actuelle attend encore l'homme de génie qui fixera définitivement sa langue, à égale distance probablement des deux opinions extrêmes.

On pourrait s'étonner que, jusqu'ici, dans ce court exposé des deux systèmes, il n'ait été question que de la poésie; c'est qu'en réalité la question, par rapport à la prose, semble résolue dans un sens absolument différent de celui de la poésie. Tous les prosateurs grecs actuels, en effet, paraissent s'être ralliés au système de la langue littéraire et Valaori-

tis lui-même a donné raison aux partisans de ce système, en rédigeant ses préfaces et les notes qui accompagnent ses poésies, dans la langue la plus pure et la plus littéraire, montrant ainsi, par son propre exemple, qu'il possédait à fond cette langue littéraire qu'il répudiait dans ses vers. Il faisait ressortir également par là l'écueil, pour un petit pays comme est la Grèce de nos jours, de se servir de deux langages si différents l'un de l'autre, l'un pour la prose et l'autre pour la poésie.

IV

La renommée littéraire de Valaoritis et son ardent patriotisme, joints à la situation pour ainsi dire exceptionnelle dont il jouissait, non-seulement dans

sa petite île de Leucade, mais dans toute la Grèce, le désignaient naturellement à l'attention et aux suffrages de ses compatriotes, qui, à plusieurs reprises, l'investirent du mandat législatif et le déléguèrent à la Chambre des députés d'Athènes. Le poète, respectueux de la volonté de ses commettants, accepta le mandat dont il était chargé, mais il ne tarda pas à reconnaître que sa place n'était pas parmi ces législateurs, réunis un peu au hasard, venus des différentes contrées de la Grèce et dont les intérêts n'étaient pas toujours d'accord avec ce qu'il considérait comme le bien du pays. Son rôle à la Chambre des députés a été parfaitement défini et expliqué par un de ses anciens collègues, M. Timoléon J. Philémon, dans un article paru dans l'Ἑστία, en 1878, dont nous détachons quelques fragments :

« La vie politique d'A. Valaoritis, dit M. Philémon, est la copie fidèle de

sa vie littéraire. Une seule et unique pensée domine ses poésies, c'est la glorification de la grande Révolution de la nation hellénique, accomplie depuis un demi-siècle et celle qui lui reste encore à accomplir. Le seul but qu'il poursuit dans ses œuvres poétiques, c'est de réchauffer le sentiment national, de manière à lui faire achever l'œuvre si héroïquement commencée, l'œuvre de la régénération. Sa vie politique offre le même caractère.

« Depuis sa première apparition sur la scène politique jusqu'à son dernier souffle, il a toujours poursuivi sa marche inflexible vers ce même but. Entré dans la Chambre des députés Ioniens, comme un des représentants de Sainte-Maure, il prit rang immédiatement parmi ceux qui voulaient le rejet de la protection de l'Angleterre et la réunion des Sept Iles avec la Grèce. Il fut le rédacteur et le rapporteur de la déclara-

tion des 10-22 mai 1862, de la douzième Assemblée des Sept Iles, au lord Haut-Commissaire, déclaration par laquelle les représentants des îles Ioniennes réclamèrent leur réunion à la Grèce. Ce vœu, si formellement et si sagement exprimé, devint une réalité quelques mois après. Le ferme et brillant député de Sainte-Maure eut la joie de voir ses espérances réalisées et d'assister à cette union tant désirée. Peu de temps après, il était envoyé avec quatre-vingts autres députés des Sept Iles à l'Assemblée nationale d'Athènes en 1862.

« Dans cette Assemblée et dans les suivantes, jusqu'en 1868, la voix douce et persuasive du poète orateur ne cessa de poursuivre le même but, la réunion à la mère-patrie de toutes les provinces grecques encore soumises au joug ottoman. Il soutint avec joie la jeune royauté de 1862, et, d'accord avec la majorité de ses collègues ioniens, il l'ap-

puya avec ardeur et abnégation, sans autre pensée que de la servir afin de l'aider à achever le grand œuvre commencé. On connaît l'image si poétique et si éloquente qu'il fit, un jour, de la royauté hellénique qui s'élève comme un palmier destiné à recueillir et ombrager les membres dispersés de l'Hellénisme tout entier. »

Cependant, ce n'est pas seulement dans les charges officielles et dans l'accomplissement de son mandat législatif qu'il faut chercher les services que Valaoritis rendit à la patrie. Même en Grèce, où le patriotisme et le dévouement à la nation sont des qualités en quelque sorte si communes qu'on cesse de les remarquer, peu d'hommes ont montré autant que lui de dévouement et d'abnégation.

On peut dire avec vérité qu'il n'y a jamais eu de mouvement national auquel notre poète n'ait pris grandement

sa part; qu'il n'y a pas eu de société ou d'association patriotique dont il n'ait été un membre actif et dévoué. Lorsqu'en 1854 retentit, en Epire, le premier bruit du soulèvement et de la lutte, Valaoritis, qui venait de se marier, courut plein d'enthousiasme, dans la montagne, distribuant l'argent de sa bourse, et armant, à ses frais, des soldats de Leucade. A ce sujet, il fut accusé de haute trahison par le gouvernement de la Reine d'Angleterre, pour s'être mêlé des mouvements en Epire, et il ne dut son salut qu'à l'intervention de son père, plusieurs fois élu sénateur et qui jouissait d'une considération toute particulière auprès du Lord Haut commissaire, sir Henry Ward. On se borna à exiler le jeune homme, pendant quelque temps, hors des îles Ioniennes. De même, en 1860, en 1861, on le vit tour à tour en Epire, en Thessalie, dans le Montenegro, prodiguant son argent, distri-

buant des secours, en même temps qu'il enflammait les cœurs et soutenait les courages par son éloquence ardente et bien connue.

En 1862 il avait été le rédacteur et le rapporteur de la proposition de réunion des îles Ioniennes à la Grèce. En 1863, comme c'était justice, il fut élu membre de la commission chargée d'offrir au roi Georges la souveraineté de ces îles, et c'est dans cette circonstance qu'il composa cette ode pleine d'émotion — *A la Grèce, notre mère* — qui excita un enthousiasme indescriptible, lorsqu'elle fut déclamée pour la première fois à Zante. Quelque temps après, lorsque le jeune roi de Grèce fit sa première visite aux îles Ioniennes, ce fut encore Valaoritis qui fut chargé de lui souhaiter la bienvenue, et il le fit par ces vers charmants et ardents tout à la fois, où, montrant de la main les montagnes de l'Epire, le

poète adjurait le roi de délivrer sa terre natale du joug étranger, et, réunissant dans une même pensée le brave petit peuple danois qui venait de montrer sa vaillance, son patriotisme et son héroïsme pendant la guerre contre la Prusse et l'Autriche, et le peuple grec qui combat toujours pour son indépendance, il mêlait dans un même distique le nom des deux sièges fameux de Düppel et de Missolonghi.

En 1867, la sanglante révolte de l'île de Crète offrit encore à Valaoritis une nouvelle occasion de montrer toute son ardeur et tout son dévouement. Membre du comité national de secours aux Crétois, il ne se contenta pas de faire passer dans l'île d'importantes sommes d'argent, mais il arma à ses frais des soldats et les envoya comme soutiens de la lutte, en même temps qu'il accueillait, dans ses propriétés de Leucade ou de Madouré, les tris-

tes victimes de cette insurrection avortée.

Mais, à la suite des insuccès répétés de ces mouvements nationaux, Valaoritis, attristé, se retira de la politique. En 1869, il donna sa démission de député, et rentra dans son île.

Cependant, en renonçant volontairement aux luttes parlementaires, il ne cessa pas pour cela de servir sa patrie comme il le pouvait, par sa parole ardente, par sa plume toujours prête à glorifier quelque fait d'armes, quelque grande action, et à proposer pour exemple aux contemporains les hauts faits de leurs devanciers, par des dons généreux. C'est ainsi qu'en 1878, il fit présent à la bibliothèque de la Chambre des députés d'Athènes de la riche collection de livres réunie par son beau-père, Emilio Tipaldo, qui venait de mourir à Venise.

De sa retraite de Leucade, il ne cessait jamais d'exciter ou de relever l'esprit par-

fois chancelant, jamais abattu, de ses compatriotes et de donner des paroles d'espérance aux Grecs encore soumis à la Porte, de relever leur courage et de leur montrer la délivrance dans un prochain avenir.

C'était là, en effet, sa véritable vocation. C'était là, dans ses petits poèmes, qu'éclatait son évidente supériorité. Aussi, comme chez tous les vrais poètes, c'est dans ses vers, c'est dans ses poésies qu'il faut chercher l'expression de ses sentiments et le secret de sa vie.

V

Les œuvres de Valaoritis ne sont pas nombreuses, bien qu'un des critiques les plus autorisés de la Grèce lui ait re-

proché une trop grande fécondité. Elles tiennent toutes en quatre volumes. Mais elles sont toutes extrêmement remarquables à des titres divers.

Nous allons brièvement les passer en revue :

Sans parler d'un premier recueil de poésies publié à Corfou, en 1845, et réimprimé à Athènes, en 1847, sous le titre de Στιχουργήματα, on peut dire que la première publication qui attira l'attention du public sur Valaoritis, et qui, du même coup, établit sa réputation, fut le volume qui porte pour titre Μνημόσυνα et dont la première édition est de Corfou, 1857. Ce mot Μνημόσυνα est difficile à traduire exactement en français, bien que, dans quelques-unes de nos provinces, la chose qu'il représente existe encore. Il désigne particulièrement les services commémoratifs qui, dans l'Eglise grecque, se font pour les morts quarante jours après la cérémo-

nie des funérailles. On le traduit ordinairement par *Souvenirs* ou *Elégies*. Les pièces dont se compose ce volume sont donc consacrées à ceux qui ne sont plus, aux héros qui ont préparé l'Indépendance hellénique et qui ont payé de leur vie leur dévouement à la patrie aussi bien qu'aux êtres chers au poète, à ceux de sa famille ou de ses amis qu'il a perdus et qu'il pleure.

C'est ce recueil dont la traduction complète, augmentée de quelques autres pièces qui semblent s'y rattacher, forme la matière du présent volume. On y trouvera réunis, en même temps que ces courts poèmes patriotiques qui ont immortalisé le nom de Valaoritis comme le *Revenant, Vlachavas, Dimos et son fusil,* et surtout l'admirable pièce intitulée la *Fuite,* quelques morceaux purement personnels dans lesquels le poète retrace ses douleurs de famille. C'est ainsi que la première pièce de ce recueil est une

ode qu'il écrivit au sujet de la mort de sa fille Marie, première et amère douleur dont il ne se consola jamais. Il y revient dans une autre pièce intitulée le *Samedi des Ames,* où il fait allusion à une vieille légende populaire d'après laquelle les âmes des morts que nous avons aimés retournent sur la terre, le premier samedi du mois de Mai, depuis minuit jusqu'au lever du soleil. On ne lira pas sans émotion ces deux pièces, non plus que la berceuse intitulée *Nani-nani.* C'est que ce poète au cœur sensible et qui avait voulu renfermer sa vie dans le cercle de la famille pour en mieux savourer les joies paisibles, avait été cruellement frappé, jeune encore, dans ses plus chères et ses plus douces affections. En quelques mois de l'année 1856, il avait perdu successivement son père, sa mère et sa fille, son premier enfant. Ces coups répétés du malheur avaient retenti

douloureusement dans son âme et imprimé à sa poésie un cachet de mélancolie qu'elle ne devait plus perdre.

« — Les années, écrivait-il à son beau-père en 1857, les années passent et la mort a déjà imprimé sur mon front les premières rides. Elle a arraché, sans pitié, de mes lèvres, le premier fruit de mon amour... je sens encore sur mon cœur le poids de la terre que j'ai jetée sur ma pauvre Marie... En trois mois, j'ai perdu mon père, ma mère, et ma fille!... je suis resté orphelin! ces catastrophes si répétées m'ont frappé mortellement moi-même... mes forces sont épuisées... j'ai senti la main de la mort poser son sceau funèbre sur mes paupières... Tes larmes, tes prières, d'autres larmes plus sacrées encore m'ont arraché des bras de la mort [1]!... »

1. Μνημόσυνα, Epître dédicatoire.

Quelques-unes des pièces qui composent le recueil des Μνημόσυνα avaient été traduites déjà en plusieurs langues, notamment le *Revenant* ou *Thanase Vaghia*, traduits en italien par le savant Tommaseo qui a commenté les œuvres de Valaoritis dans une série d'articles fort remarquables, publiés dans le *Diritto di Torino* et réunis ensuite dans le *Dizionario Estetico* où ce petit poème a été comparé, un peu bien orgueilleusement peut-être, au trente-unième chant de l'Enfer de Dante. — Une seconde traduction italienne en a été faite par le professeur *Pier Martini;* une autre en anglais, par *Herbert,* a paru dans la *Saturday Review,* etc. En français, des fragments seuls en avaient été cités dans les études sur Valaoritis, publiées par Mme Dora d'Istria (dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1858) et par M. Eugène Yéméniz : *Poètes de la Grèce moderne;*

ainsi que dans deux publications récentes : *Histoire de la poésie grecque moderne,* par M. A. R. Rangabé (Paris, Lévy, 2 vol. in-18), et les *Poètes grecs contemporains,* par Mme Juliette Lamber (Paris, Lévy, 1 vol. in-8°, 1881 ; pp. 271-290). C'est donc la première fois que le public français pourra lire dans leur intégralité les divers poèmes qui composent le recueil complet de ces Μνημόσυνα. Plus tard nous avons lieu d'espérer que le traducteur le mettra à même de lire en français les autres poèmes de Valaoritis, *Kyra Phrosyne,* et surtout, la magnifique épopée d'*Athanase Diakos.*

Phrosine, poème en quatre chants, que Valaoritis a publié après les *Mnémosyna* parut à Corfou, en 1859, et plus tard, à Athènes, en 1868. C'est l'histoire bien connue de la belle Grecque noyée par Ali-Pacha dans le lac de Janina pour avoir résisté à la passion

qu'elle lui avait inspirée. Cette histoire a tenté souvent les poètes grecs, depuis les chantres populaires jusqu'à M. Rangabé et M. D. Bernardakis qui en ont fait le sujet de deux tragédies. Valaoritis l'a traité à la manière byronienne, mais sans cesser d'être toujours original.

« On lira et on relira Phrosyne, dit M. Roïdis, avec un plaisir toujours croissant; mais on ne se fera point et l'on ne conservera pas une image nette et précise de l'héroïne. Nos anciens, avec quelques traits seulement, avec une seule épithète, savaient représenter une femme de façon à en faire un modèle vivant pour le ciseau du sculpteur. C'est pourquoi on a qualifié leur talent de *plastique*. M. Valaoritis, par un entassement de métaphores étincelantes, nous représente une vision indéfinie aux couleurs changeantes, qui se dissipe comme un doux rêve dès que nous avons fermé le livre. Très peu de poè-

tes le surpassent en richesses d'images et en comparaisons poétiques. Chacune d'elles, prise en elle-même, est pleine de clarté et de vie, mais il y en a tant qu'elles s'enchevêtrent parfois comme les branches d'une forêt vierge, et alors, au lieu de notre lumière limpide dans laquelle baignent les sommets du Pinde et de l'Olympe, nous n'avons que le mystérieux clair-obscur du romantisme. »

« On aime à citer une critique aussi étudiée, aussi élevée, aussi désireuse d'être juste », ajoute l'auteur auquel nous empruntons cette citation [1]. Toutefois, dans cette *Phrosyne,* si les caractères ne sont pas nettement dessinés, si les métaphores abondent, à côté de ces défauts, que de qualités ! que de noblesse dans le patriotisme ; que d'emportement dans la passion, et quel sentiment de

1. *Poètes grecs contemporains.*

la nature [1] » ! Comme dans ce poème l'auteur a su bien concilier la sauvagerie d'Ali-Pacha avec la courageuse résolution de la jeune femme ! La lutte des passions, l'opposition des caractères, le contraste des images, tout cela est fort bien marqué et a contribué à donner une grande popularité à ce poème qui a été traduit et même représenté comme un véritable drame sur un théâtre d'Italie.

Un intervalle de huit années sépare la publication de *Phrosyne* de celle du beau poème intitulé *Athanase Diakos,* qui parut à Athènes, en 1867, ainsi que l'épisode d'*Astrapojannos*, dont on trouvera la traduction dans ce volume.

Athanase Diakos est le sujet d'un poème en six chants qui mériterait les mêmes éloges et les mêmes réserves que les autres œuvres de Valaoritis, car on y retrouve l'ensemble des mêmes

1. Voyez le journal *la Clio*, n° 872.

qualités et aussi des mêmes défauts.

« Diakos est un des héros les plus populaires de la Révolution grecque. Jeune et beau, il fit le sacrifice de sa vie dans ce même défilé des Thermopyles illustré par le nom immortel de Léonidas. Tous les deux périrent pour la même cause : pour préserver la patrie de l'invasion d'une armée barbare; mais, moins heureux que Léonidas, Diakos tomba vivant aux mains de l'ennemi et mourut dans un supplice aussi cruel qu'infamant, qu'il supporta avec un courage héroïque. Ainsi qu'on nous représente Léonidas avec ses Spartiates peignant sa chevelure avant la bataille suprême, de même Diakos, conduit au supplice, chante sa mort en récitant ces deux beaux vers d'une chanson populaire : — « Ah ! quel temps Caron a choisi pour m'enlever, maintenant que les montagnes fleurissent et que l'herbe nouvelle pousse dans les vallées ! »

« C'est au début de la guerre que cette figure poétique se montre et disparaît comme un éclair qui précède l'orage. Valaoritis a trouvé dans les actions de Diakos un sujet digne de son génie, et son poème est plein de beautés du genre de celles qui ont été signalées dans ses autres productions.

« Il faut remarquer aussi que ces deux poèmes de *Phrosyne* et de *Diakos* sont accompagnés de notes historiques qui témoignent du travail consciencieux de l'auteur pour se rendre maître de son sujet. A côté du poète il y a l'historien, on pourrait presque dire l'érudit [1]. »

Ainsi que nous l'avons dit et qu'on a pu le voir par cette rapide analyse des poèmes de Valaoritis, notre poète avait plusieurs cordes à sa lyre. Il a trouvé souvent des accents pleins d'un charme ému pour chanter ses douleurs et ses affec-

1. *Poètes grecs contemporains.*

tions personnelles comme pour saluer la réunion des îles Ioniennes à la Grèce, pour pleurer sur la mort de Solomos. Mais, dans son œuvre, ce qui domine, c'est la note patriotique. Ce qu'il chante surtout, c'est l'époque qui a précédé la Révolution : « le crépuscule de la liberté et les débuts de la guerre de l'Indépendance », c'est la période *épique* de la Grèce moderne ; il en a été le rapsode le plus convaincu, le mieux inspiré et le plus acclamé. Aussi, lorsqu'en 1872, on transporta à Athènes les restes du patriarche Grégoire, l'un des premiers martyrs de la Régénération de la Grèce, victime des Turcs en 1821, et qu'on lui érigea une statue, ce fut à Valaoritis que le conseil de l'Université, oubliant ses tendances anti-vulgaristes, s'adressa pour célébrer cette solennité nationale. — Valaoritis répondit à cet appel et composa son dernier et un de ses plus beaux poèmes qu'il déclama,

en plein air, sur la place de l'Université, au milieu d'un affluence considérable. Ce fut un des plus grands triomphes de sa vie littéraire.

Un de nos amis, poète et historien, qui a bien voulu nous aider souvent de ses conseils et de son expérience, était alors à Athènes. Grand admirateur du génie de Valaoritis, il lui avait, en 1860, adressé une épître en vers, à laquelle Valaoritis avait répondu par une de ces lettres charmantes dont il avait le secret ; M. D. Bikélas nous écrivit, à ce sujet, une lettre d'où nous détachons le passage suivant :

« Je n'ai vu Valaoritis qu'une fois, mais sans avoir pu lui serrer la main. C'était le jour de son plus grand triomphe. J'étais arrivé à Athènes, le soir du 26 mars 1872. Le lendemain, anniversaire de la Révolution, devait avoir lieu l'inauguration de la statue du patriarche Grégoire, et Valaoritis devait

réciter un poème. C'est à l'instigation même du conseil de l'Université qu'il était venu, de cette même Université qui avait jusque-là exclu de ses concours les poèmes écrits en langue vulgaire. Maintenant c'était elle qui appelait le plus brillant représentant de l'école vulgariste pour célébrer le martyr de l'Indépendance nationale. Cet éclatant témoignage de la popularité de Valaoritis était déjà comme une espèce d'amende honorable dont il avait droit d'être fier.

« Le lendemain, j'allai de bonne heure m'installer le plus près possible de la tribune érigée au milieu de la belle place de l'Université. De sa tribune, le poète pouvait voir en face de lui l'Université devant laquelle se dressaient, d'un côté la statue de Rhigas et, de l'autre, celle du Patriarche, qu'on allait découvrir le jour même. A côté, le splendide édifice de l'Académie encore inachevé. En

face se dessinait l'Acropole. La vaste place était toute pleine de monde. Il y avait des gens tout autour, sur les balcons, sur les échafaudages de l'Académie, sur les marches et les bases des colonnes de l'Université, partout enfin. Toute la population d'Athènes était réunie là, depuis le roi et la famille royale jusqu'au plus pauvre ouvrier. Malgré moi, en voyant cette nombreuse affluence, les beaux jours de la Grèce antique me revenaient à l'esprit. On était venu là, en foule, comme autrefois, pour célébrer la mémoire d'un héros et pour applaudir un poème.

« Ce poème, vous le connaissez. C'est, à mon avis, un des plus beaux que Valaoritis ait faits. Mais comme il le récita ! Quel feu dans l'expression, quelle harmonie dans l'intonation, quelle puissance et quel charme dans cette voix si forte et si belle ! Puis, il y avait dans la personne même du poète quelque chose

qui s'accordait bien avec les circonstances : cette figure mâle et vigoureuse, cette taille haute, ces épaules carrées soutenant une tête pleine de force et de santé : — il n'était pas malade alors de la maladie qui devait l'emporter sitôt.— Toute son apparence donnait l'idée d'un homme taillé pour la lutte, qui méritait d'avoir été le compagnon et l'émule de ces héros de la Révolution dont il s'était fait le rapsode. Tout était beau dans cette fête. Je me rappelle un détail : le soleil, déjà ardent en Grèce au mois de mars, dardait ses rayons qui incommodaient beaucoup les spectateurs. Les dames tenaient ouvertes leurs ombrelles et c'était un inconvénient pour toute cette foule qui voulait autant voir le poète que l'entendre. Au moment précis où Valaoritis montait à la tribune, au milieu des applaudissements de la foule, quelques nuages légers vinrent voiler les

rayons du soleil. Les ombrelles se fermèrent, les nuages ne se dispersèrent qu'à la fin du poème. Vous dire les applaudissements, les acclamations qui interrompaient à chaque instant le poète, est chose impossible. Mais ce qui valait mieux, c'étaient les larmes que je voyais couler autour de moi : les vieillards, les femmes, les enfants, tout le monde pleurait. Je me rappelle même une dame américaine qui assistait à la fête et qui ne pouvait comprendre le langage du poète, s'essuyant les yeux, émue de ce spectacle touchant de tout un peuple qui payait ainsi un double tribut de noble reconnaissance au martyr qui avait sacrifié sa vie pour la délivrance de la patrie et au poète qui en traduisait si bien les sentiments.

« Je voulus voir Valaoritis, le jour même; je ne le pus; il était vraiment malade. Les émotions de cette journée avaient surexcité son système nerveux.

Le lendemain, il était parti. Cette fois encore, nous échangeâmes des lettres. Je ne l'ai plus revu ; j'espérais toujours avoir le bonheur d'aller lui faire visite dans son île, il ne me reste plus que le désir d'y faire un pieux pèlerinage..... »

Ce poème sur la mort du patriarche Grégoire a été publié à part, à Athènes, en 1872 ; il ne figure pas dans ce volume ; pensant que peut-être nos lecteurs auraient le désir de le connaître, nous l'avons traduit à leur intention. Le voici :

LA

STATUE DE GRÉGOIRE V

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

Pourquoi, immobile, fixes-tu sur nous ainsi tes regards?..... Où s'envole ta pensée? Où s'en vont tes rêves ailés?.....

Pourquoi ton front, ô vieillard, n'est-il pas couronné de rayons d'or aussi nombreux que ta présence nous donne de consolations et d'espérances?..... Pourquoi un sourire ne brille-t-il pas, ô notre père, sur tes lèvres célestes?..... Pourquoi ton cœur ne tressaille-t-il pas dans ta poitrine? Pourquoi une larme ne jaillit-elle pas de ta paupière? Pourquoi ton regard n'est-il pas chargé d'étincelles?.....

Autour de toi, les montagnes et les forêts en fête saluent leur rédempteur... [1] La mer agitée t'a reconnu de loin, et, de ses lèvres d'écume, elle vient baiser, ô mon doux père, la terre libre qui te possède maintenant dans ses entrailles... Elle se souvient du jour où elle aussi, comme une tendre mère, elle t'a reçu, ô mon père, dans son sein... Elle se souvient de la corde ensanglantée qui était autour de

1. La fête du 25 mars, fête de l'Indépendance hellénique, coïncide avec le printemps. Ce même jour l'Eglise grecque célèbre la fête de l'Annonciation. De sorte que le 25 mars est une fête nationale en même temps qu'une fête religieuse.

ton cou, des soufflets infâmes qui avaient laissé leur trace odieuse sur ton saint visage,..... des gémissements,..... de l'effarement,.... du tumulte,..... des coups de pieds de la foule,... de la pierre où tu fus pendu,... de la nudité de ton corps... du bouillonnement terrible de l'eau où tu fus précipité... Elle n'a pas oublié le sol qui fut pour toi une patrie, ni la main charitable qui couvrit d'un manteau de pourpre, au lieu de linceul, ton corps battu par les vagues, lorsque, ô mon père, les étrangers sans entrailles, à genoux, léchaient en secret ton sang dans les ongles de tes bourreaux... Maintenant la mer te revoit, ô père! et tu es un géant!... Ton cadavre méprisé, foulé aux pieds, notre amour l'a ressuscité! Le voici, devenu de marbre il restera debout, inébranlable; il vivra à jamais, comme une menace incessante à l'Orient et à l'Occident.....

Cinquante ans ont passé comme si c'était un jour..... Pour vous, qui êtes immortels, elles passent douces, ô père! elles vo-

lent, les heures qui ne se comptent pas au port du tombeau..... Pour nous... un seul moment suffit pour nous abattre !..... Cinquante ans ont passé, et le frisson d'horreur est resté encore vivant au fond de nos cœurs... Avec les premières feuilles ton tombeau refleurit ; à ton anniversaire, s'élèvent vers le ciel l'encens avec le parfum des fleurs et le tressaillement du monde que tu as vivifié... Vieillard, que te manque-t-il ?..... Pourquoi nous regardes-tu, immobile ?..... Où s'en va ta pensée?..... Quel est ton désir caché, quel est ton secret ?...

Ils s'étaient réveillés, contre toute espérance, les esclaves qu'on croyait morts, et, du vieux Danube jusqu'au sauvage Souli, la mer et la terre s'agitaient... tremblement de terre, incendie, terreur, épées, agonies, larmes, malédictions !..... Les retraites des Klephtes étaient pleines de tonnerres et d'éclairs... Les mains insatiables de Caron fauchaient, rapides, et la guerre était une joie et les massacres, des jeux... Soudain l'Olympe fronce ses sourcils neigeux ; des

nuages noirs s'amoncèlent sur les épaules de l'Ossa ;... les rameaux tressaillent ; les torrents et les rochers demeurent immobiles, paralysés, morts, comme si un poignard avait mystérieusement transpercé la terre elle-même et tué la création.....

De loin on avait aperçu un oiseau pourchassé, tel qu'un nuage poussé par le vent du nord ; tout noir, il obscurcissait le ciel de ses larges ailes, et, d'une voix qui semblait déchirer cruellement ses entrailles, il avait crié, avec un éclat de tonnerre :

« Frappez, polémarques !..... pas de quartier ;..... on pend le Patriarche ! »

Du messager secret tomba sur la terre et sur l'onde la nouvelle enflammée. Un si grand crime alluma un incendie terrible, et ce feu, par sa force, grandit et vivifia ta corde infamante, qui devint un serpent ailé dans le sein de ton meurtrier..... Pourquoi ne te réveilles-tu donc

pas, moine ! pour voir les miracles que tu as faits ?.....

La Morée se redresse et se cabre ;..... la Roumélie rugit ;.... les montagnes dégouttent de sang. Il y a une inondation de larmes... Partout des gémissements profonds, des hurlements et des lamentations !..... Le printemps passe sombre..... Nos roses, nos lis se flétrissent délaissés, et les oiseaux épouvantés abandonnant leurs nids déserts, s'enfuient vers la terre étrangère..... Sur le front de l'évêque Germanos, rayonne secrètement l'aurore de la Grèce.. .. Chacun de ses regards porte la mort... Chassés de Calamos, l'âme sur les lèvres, des milliers de femmes et d'enfants ne peuvent trouver un pouce de terre où ils ne soient pas poursuivis.... Et la mort prend sa dîme..... Le Valtos pousse des hurlements ; tel qu'une bête féroce, il secoue sa crinière.... Partout le feu et le fer..... Rien ne restera debout... A Kiapha, résurrection des morts... à Péta, un gouffre... Pas une pierre

qui ne soit remuée... Pas une branche qui ne soit une potence... Ruines et effondrements à Tripolis, à Lala;..... et, lorsque la main était satisfaite, et que l'épée, émoussée, retombait fatiguée dans le fourreau pour se reposer,..... l'écho répétait encore :

« Frappez, polémarques!..... pas de quartier;..... on pend le Patriarche! »

Kalavrita frémit,..... Zitoun (Lamia) fume,..... et le Magne, insoumis, ouvre les narines, comme un coursier indomptable, pour aspirer l'air qui, messager du ciel, apporte sur ses ailes le crépitement de la bataille de Diakos et son flamboiement... Le fils d'Androutsos, Odyssée, se dresse à Gravia, comme une colonne, et contre lui, ainsi que s'il était un rocher bâti par la main de Dieu, vient se briser l'Albanie tout entière, avec Omer-Vrionis... Les mers s'illuminent à Ténédos, à Samos, et chaque vague, vomissant

du sang et du feu, crie, en venant mourir sur le sable :

« Polémarques !..... vengeance..... sans pitié ;..... partout..... on pend le Patriarche ! »

Souli impatient, au haut de Karpénisi, envoie pour te saluer l'âme ensanglantée de son Botzaris... Enfermé dans son tombeau, Missolonghi, squelette décharné, dépouillé, ne rend pas les armes, ne courbe pas la tête. Il a pour fossoyeur Christos Kapsalis : Pour linceul, il a la robe de bure de son évêque, et, brûlant météore, il s'envole dans le ciel et s'ensevelit tout vivant..... Sur son passage, les astres qui le regardaient, épouvantés s'écartent humblement devant lui... Il n'est plus une seule branche verte ; le dernier brin d'herbe qui restait encore vivant, est flétri par le pied de l'Arabe qui l'écrase et le fait mourir... Les corbeaux sont rassasiés... à Rakova, à Distomo, les neiges du Parnasse fraternisent avec Karaïskakis... L'épée impitoyable fauche, et

la neige recouvre les cadavres comme un blanc linceul... Partout le désert, et ta corde serre la gorge du loup qui ne veut pas mourir... Le monde s'émeut... et, ses crocs arrachés, le monstre s'engouffre, avec des rugissements formidables, dans les eaux de Navarin... Il disparaît... Anathème à lui !... Les nuages et leurs tonnerres se sont dissipés, et il ne reste plus que le bruit sourd de la sombre cataracte...

C'est avec ces ossements, avec ces débris, avec ces cendres que nous avons reconstruit, ô mon père, notre humble nid. C'est là qu'ont poussé le myrte et le laurier qui fleurissent autour de toi.... Pourquoi ta main immobile ne se lève-t-elle pas pour bénir tes pauvres enfants?..... Dans tes flancs valeureux, loin de la Grèce, l'amertume de la Mort a-t-elle donc poussé de si profondes racines, que, pas même le voisinage de Rhigas [1], ô moine,

1. La statue de Rhigas fait pendant à celle du patriarche Grégoire, sur la façade de l'Université.

ne parvient à desceller, par un sourire, tes lèvres muettes !... Ni même la lumière impérissable que répand à côté de toi ce glorieux foyer[1],... ni les arbres, les oiseaux, les verts rameaux,... ni ces enfants royaux, rejetons de notre trône, qui viendront saluer la lyre du poète [2] et demander comment ta robe de bure est devenue un manteau de pourpre ?... Que veux-tu encore de nous, ô vieillard ?... Ne sens-tu pas combien de cœurs un seul de tes regards aurait enflammés; combien de vies auraient germé de tes flancs ?... Pourquoi ne te réveilles-tu pas, père ?... Même un jour comme celui-ci ne parvient-il pas à jeter de la lumière dans ton tombeau ?...

Le marbre reste muet,... et il restera encore sans parole, gardant qui sait jusques à quand sa bouche fermée ?... Il dort et il rêve... Il ne se réveillera que lorsque dans les bois, dans les montagnes, sur les

1. L'Université d'Athènes.
2. Rhigas.

mers, éclatera de nouveau notre appel terrible :

« Frappez, polémarques!..... Enfants, n'oubliez pas la corde du Patriarche! »

Ce dithyrambe sur la mort du Patriarche Grégoire fut le dernier poème que publia Valaoritis.

Outre les œuvres que nous avons signalées plus haut, il avait fait paraître, dans les journaux et les revues grecques, quelques pièces de poésie dont les plus remarquables sont :

Dans l' Ἑστία :

La Rose et la rosée; Kanaris; Elégie sur la mort d'Antoine Kontaris ;

1. Cette ode est une preuve de l'élévation de l'esprit et de la bonté de cœur du poète. A. Valaoritis avait été autrefois intimement lié avec M. Kontaris, puis s'était brouillé avec lui. Ils ne se voyaient plus depuis longtemps lorsque le

le Lac, traduction de Lamartine ; une *Ode sur la mort de l'astronome P. Secchi,* traduction de l'italien, et *le Rouge-gorge* qui est traduit à la fin du présent volume.

Dans la Κορίννα :

Le 1er mars ou *l'Hirondelle.*

Dans l'*Almanach attique :*

Gogos ; Phanéroméni ; la Vigne sauvage et *l'Aveugle de Kornovo.*

Son fils, M. Jean A. Valaoritis, a manifesté l'intention de réunir prochainement en volume toutes ces poésies dis-

poète apprit tout à coup que son ancien ami venait de perdre un fils unique qu'il adorait et qui mourut en bas âge. Valaoritis alla trouver sur-le-champ le père désolé, et écrivit sur la mort de l'enfant cette élégie, une des plus touchantes qui soient sorties de sa plume, et dans laquelle, faisant allusion à l'antique noblesse et au caractère plein de fierté du père, il le comparait à un de ces rochers puissants que quelques gouttes d'eau, gelées dans une fissure, suffisent à briser.

persées dans certains recueils, ainsi que celles qui sont encore inédites.

Dans les papiers de Valaoritis on a trouvé des fragments d'un grand poème qui devait être divisé en six chants, et dont le sujet était un épisode de l'histoire du moyen âge : Le soulèvement des paysans de Leucade contre le tyran de l'île, le comte vénitien Graziano Zorzi. Les trois premiers chants sont complètement achevés.

On a trouvé également, paraît-il, une traduction complète, en vers, de l'épisode si dramatique du comte Ugolin qui fait partie du 33e chant de l'*Enfer du Dante,* ainsi qu'une Ode à la colonne renversée du temple de Jupiter Olympien à Athènes, et quelques autres fragments et petits poèmes de moindre importance.

Nous devons souhaiter ardemment que M. Jean A. Valaoritis, si digne du glorieux nom qu'il porte, réalise bientôt

son projet de publier ces dernières œuvres de son père.

VI

Après avoir montré dans Valaoritis le patriote, l'homme politique et le poète, nous voudrions faire connaître aux lecteurs français l'homme même; pour cela, nous pensons qu'il nous suffira de choisir dans la correspondance que, sans avoir jamais eu personnellement l'honneur de le connaître, nous avons eu la bonne fortune d'entretenir avec lui, trois lettres dans lesquelles il se peint lui-même, à son insu, et se montre tel qu'il était : bon, simple, affectueux, plein de cœur. Si nous ne nous trompons, ces lettres suffiront à faire connaître et aimer notre cher et grand poète, mieux que tous nos commentaires. La dernière, écrite peu de mois

avant sa mort, en même temps qu'elle donne de curieux détails sur la maladie cruelle qui devait l'emporter si jeune, est, au point de vue de la question de la langue vulgaire, comme un testament littéraire dont l'importance n'échappera à personne.

Ces lettres sont écrites en français ; nous n'avons rien voulu changer au style qui montre combien Valaoritis était maître de notre langue, et comme il en connaissait toutes les ressources et toutes les finesses.

Voici ces lettres :

I

Sainte-Maure, 12 mai 1878.

Votre charmante petite lettre m'a trouvé malade ; plus que malade, abruti par un

de ces rhumes féroces qui, en se rendant maîtres de notre organisme, réduisent à néant toutes nos facultés intellectuelles, arrêtent les élans de l'imagination la plus fougueuse, paralysent nos sens et nous condamnent à végéter dans un fauteuil. Je m'attendais à votre visite, et je puis vous assurer que, malgré l'état pitoyable de ma santé, je vous ai lu et je vous ai relu de manière à être profondément pénétré de tout le parfum de vos paroles sympathiques, de tout le plaisir que devait me causer la précieuse amitié que vous m'accordez.

Pour moi, pauvre diable qui suis condamné à vivre dans ce coin oublié de la Grèce, ayant constamment devant les yeux toutes les misères de l'Epire dont je suis originaire et toutes les abominations de ses maîtres; qui, par conséquent, ne suis guère disposé à la gaieté; pour moi, votre lettre et votre portrait ont réveillé dans mon cœur une sorte de joie, de contentement que, depuis longtemps, je n'avais pas éprouvés et qui viennent certaine-

ment de l'idée qu'au-delà des mers et des monts, bien loin, à Paris, dans ce grand laboratoire de l'intelligence humaine, il y a quelqu'un qui pense à moi, qui lit mes vers, qui les aime et, par cela même, qui aime mes héros, qui aime la Grèce ; et tout cela à une époque où nous avons plus que jamais besoin de consolation et de sympathie.

Dans mon temps, il y a trente-cinq ans de cela, on donnait, à Paris, plus d'importance au dialecte abyssinien qu'à l'étude de la littérature néo-hellénique. On lisait le grec horriblement et on ignorait presque complètement l'existence de cette langue populaire qui, après des vicissitudes inouïes et bien des persécutions, a été reconnue, même par ses ennemis les plus acharnés, comme la seule capable d'interpréter les inspirations poétiques de la nation hellénique. Je me rappelle qu'aux cours du Collège de France ou de la Sorbonne, les auditeurs étaient si rares qu'on avait presque honte d'aller entendre des leçons qui n'excitaient l'intérêt de per-

sonne. Peu à peu, la glace s'est fondue, et, sous les efforts de Brunet de Presle, de M. Egger, de M. Legrand, de M. de Circourt, et de vous, les études de la langue néo-hellénique, et comme nouveauté littéraire et pour l'intérêt qu'elles inspirent, ont pris place parmi les grande études de la littérature moderne.

Pour ramasser les matériaux épars de cette langue si originale, si poétique, pour lui donner le poli de la forme artistique et la soumettre à certaines règles de tenues indispensables, j'ai rudement travaillé pendant trente ans sans faire attention aux attaques furieuses de nos *logiotati,* qui, l'ayant exclue de tous les concours poétiques, s'occupaient de la faire entièrement disparaître de la mémoire des hommes et de la bouche du peuple. Or, cette langue règne en maîtresse et on compte déjà sur les doigts ceux qui osent encore écrire des vers dans le langage froid, sans âme, sans couleur, qui, n'étant qu'un avorton de la langue ancienne, est condamné à n'avoir aucune

influence sur le cœur d'une nation qui n'entend la poésie qu'autant qu'elle peut la sentir, la chanter, la comprendre. Dans mon Athanase Diakos, dans mon Astrapojannos, dans le dithyrambe adressé au patriarche Grégoire à l'occasion de l'inauguration de sa statue et, en général, dans tout ce que j'ai écrit après la Κυρὰ Φροσύνη, j'ai tâché de ne jamais recourir à la langue *pure,* étant persuadé que, pour l'état actuel de *notre nation et de notre poésie,* elle était absolument insuffisante.

Mais, sans le vouloir, j'ai glissé dans une thèse qui n'est nullement agréable et qui a pris dans mon cerveau le type d'une monomanie incurable. J'éprouve une satisfaction incroyable à voir que mes peines n'ont pas été perdues et que, entre vos mains et sous votre protection, la langue populaire deviendra désormais l'échelle par laquelle on pourra pénétrer dans les régions obscures de l'ancienne, et que, dans les liens qui unissent la fille à la mère, vous reconnaîtrez irrévocablement

les preuves de la continuation, à travers les siècles, de la race néo-hellénique et des cruelles vicissitudes qu'elle a traversées jusqu'à nos jours.

Mais, pour bien comprendre cela, il faut que vous veniez entendre chanter les jeunes filles d'Agrapha ou les pâtres de l'Acarnanie. Mézières, que je vous prie de vouloir bien embrasser de ma part, peut bien vous donner une idée de ce voyage, si, dans son élévation actuelle, il conserve encore le souvenir de nos excursions. Demandez-lui s'il se rappelle notre visite au grand amphithéâtre de Nicopolis et s'il n'a pas oublié le panorama magique que nous avions sous les yeux, en restant assis dans la loge de l'empereur Auguste. Devant nous brillait d'un éclat métallique la mer d'Actium, là où, il y a vingt siècles, a été décidé le sort du monde, tandis qu'au-dessus de nos têtes glapissaient deux aigles qui tournoyaient dans l'air, comme le symbole vivant d'une puissance morte depuis bien longtemps. Guidés par leurs cris, nous avons découvert leurs nids dans

une des crevasses des murs extérieurs de l'Amphithéâtre, et, pour nous emparer de leurs aiglons, nous avons appelé à notre aide un jeune pâtre qui nous suivait et qui était beau comme Apollon! Mais, ayant observé que le père et la mère se préparaient à l'attaquer, nous ne lui avons pas permis de s'engager dans le précipice. J'avais mon fusil et je pouvais facilement les tuer; mais Mézières, qui ne partageait pas mes antipathies pour les aigles romaines, ne me l'a pas permis. Nous avons donné quelque argent au jeune Epirote, et je me souviens que Mézières, en admirant la perfection de ce type, ne manqua pas d'observer, en véritable artiste, qu'une telle pureté de formes et une telle hardiesse dans les regards étaient signes de race certains, devant lesquels s'écroulaient toutes les sottises de Fallmerayer et de ses adeptes.

Venez donc, avant que je ne devienne trop vieux pour vous suivre comme guide et comme interprète. Venez, et vous trouverez chez nous des amis qui seront heu-

reux de vous serrer bien cordialement la main.

Excusez mes solécismes !

A vous de cœur.

Aristote VALAORITIS.

II

Sainte-Maure, 13 juillet 1878.

Mon beau-père, Emile de Tipaldo, est mort à Murano, près de Venise, vers la fin du mois de mars. C'était un homme de lettres, professeur d'histoire, ami intime de Monti, beau-frère de Mustoxidi, très lié avec Manzoni, avec Nicolini, avec Tommaseo, avec Manin, avec Foscolo, avec Parini, écrivain lui-même fort distingué et un des premiers parmi ceux qui, au commencement de ce siècle, ont contri-

bué à la renaissance des études grecques en Italie.

Mme Valaoritis, sa fille unique, a dû quitter Sainte-Maure, depuis le mois de janvier, pour aller assister son père déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter. Pour aller voir ma femme et ma belle-mère, je partirai demain par le bateau autrichien, et je resterai en mer environ dix jours avant d'arriver à Venise, parce que je veux visiter la côte droite de l'Adriatique, depuis Prévésa, située à l'embouchure du golfe Ambracique, jusqu'à Pola, qui est la dernière station avant d'arriver à Trieste. Ainsi je visiterai de nouveau les rivages ensanglantés de l'Epire : Antivari, occupée par les Montenegrins; Durazzo, vieille station des Croisés; Cattaro, magnifiquement placé au fond d'un canal et aux pieds des montagnes du Montenegro; Sébénico, la patrie de Nicolas Tommaseo; Spalatto, superbe de son amphithéâtre romain et du palais de Dioclétien, qui s'est retiré là pour mourir en paix après avoir remué le

monde; Zara, chef-lieu de la Dalmatie, ville charmante, fameuse par son marasquin; Lissa, où l'amiral comte Persano a été battu par Téghéthoff; Capo d'Istria, d'où la famille des Capodistrias émigra au moyen âge pour s'établir à Corfou, sans compter d'autres stations intermédiaires moins importantes que celles que je viens de citer. Si jamais vous venez en Grèce, faites ce voyage, vous ne vous en repentirez pas.

Une fois lancé hors de mon ermitage, il n'est pas impossible qu'emporté par la vapeur, je ne vienne jusqu'à Paris, non pour visiter l'Exposition, mais pour vous serrer la main et pour connaître de près tous ceux qui m'honorent de leur sympathie.

Il faut que je vous dise cependant, tout bas, tout bas, que le bruit des grandes villes m'est devenu insupportable, surtout quand elles sont le rendez-vous de tous les peuples ou l'entrepôt de tous les produits du commerce et de l'industrie. J'aurais voulu revoir Paris tel que je le con-

naissais dans ma jeunesse, tel que je le voyais, de mes fenêtres, fourmillant dans le Luxembourg, dans la rue Dauphine, sous les arcades de l'Odéon, au café Voltaire ou à la Chaumière. Maintenant, je ne le reconnaîtrais plus, et comme, par tempérament ou par mauvaise habitude, j'aime à m'occuper du vieux monde plutôt que du nouveau, je crains fort que le Paris jeune n'ait pas pour moi les attraits de l'ancienne capitale de la France.

Heureusement je pourrai, d'un autre côté, contenter mes goûts en revoyant mon vieux professeur, M. Egger, et les exigences du progrès en embrassant Mézières, M. Miller, M. de Circourt, M. Legrand, et vous, à qui mon *Athanase Diakos* doit certainement une grande partie de sa bonne fortune.

Ce pauvre Diakos, s'il pouvait entendre ce que vous dites de lui! Il tressaillirait dans sa tombe. En se faisant embrocher par le féroce Méhémet-Kiossé-Vizir, il ne prévoyait certainement pas qu'un jour son nom aurait retenti dans Paris et qu'il se-

rait devenu le trait d'union entre vous et moi, à travers les mers, et pardessus les montagnes. Ce sont là ses droits les plus incontestables à ma reconnaissance envers sa mémoire.

A vous de cœur.

Aristote VALAORITIS.

III

Sainte-Maure (sans date).
(30 décembre 1878.)

J'ai honte de vous et plus que de vous qui êtes si bon et qui pardonnez si facilement; j'ai honte, de moi, d'abord pour avoir manqué à la promesse que je vous avais faite de venir vous serrer la main, ensuite pour avoir laissé passer un temps infini sans vous écrire. Ayez la patience

d'écouter ma confession et je suis sûr que j'obtiendrai mon pardon.

A peine arrivé en Italie, j'ai dû m'occuper de la bibliothèque de mon beau-père que je venais d'offrir en cadeau à la Chambre, et cette opération, si longue et si ennuyeuse, m'a absorbé pendant presque un mois, c'est-à-dire, les trois quarts de mon congé. La formation des catalogues, le transport des livres par des canaux jusqu'à Venise, les exigences de la douane et surtout la chaleur tout à fait exceptionnelle du dernier été m'ont rendu malade et j'ai dû, d'après les conseils des médecins, rester au repos pendant une quinzaine de jours, puis revenir en Grèce avant les premiers froids de l'hiver.

Pour que vous puissiez bien saisir le sens de cette mesure, il faut que vous sachiez que, depuis bientôt trois ans, je souffre beaucoup d'une maladie nerveuse, qui, par l'abaissement de la température, acquiert une gravité exceptionnelle et met en danger mon existence. Pour me servir d'un mot inventé par M. Bouchut, il

s'agit, à ce qu'il paraît, d'un *nevrosisme cardiaque* greffé sur une petite insuffisance des valvules du cœur que je porte avec moi depuis trente ans, c'est-à-dire depuis les efforts que j'ai faits, en 1845, pour sauver un de mes amis qui se noyait, emporté par la marée, sur les rivages de Jersey.

Cette petite altération organique ne m'a cependant jamais empêché ni de monter les chevaux les plus ardents, ni de chasser la perdrix rouge sur nos montagnes, ni de parcourir à pied toute l'Ecosse, toute la Suisse et tout le Tyrol. Je ne m'en suis jamais aperçu et nous avons traversé ensemble toutes les péripéties d'une vie remplie d'accidents, d'émotions, de dangers et de tempêtes. Mais les médecins l'ont dit et j'ai dû les croire.

Ce n'est qu'à l'occasion de l'inauguration de la statue du patriarche Grégoire que j'ai commencé à souffrir de palpitations très fréquentes et très incommodes. L'exaltation extraordinaire sous la domination de laquelle j'ai vécu pendant deux

mois; la fatigue nerveuse de la déclamation qui a duré une heure sur un ton de voix capable de faire parvenir mes vers jusqu'aux extrémités les plus reculées de la place de l'Université, l'ivresse d'un triomphe inattendu, les clameurs, les sanglots, les acclamations frénétiques d'un peuple qui, pour la première fois, entendait, dans une langue qu'il pouvait comprendre, l'histoire sanglante de sa régénération nationale, tout cela a donné le coup de grâce à mes pauvres nerfs, et, quand je suis descendu de la tribune, deux médecins ont constaté que mon cœur donnait, par minute, cent soixante pulsations!

Depuis cette époque, j'ai été continuellement tourmenté par des palpitations, qui, quoique incommodes, ne m'empêchaient pas de travailler et de jouir de la vie. Maintenant, ces palpitations ont presque disparu, mais elles ont été remplacées par des accès d'étouffements terribles qui, pendant l'hiver seulement, se manifestent de temps en temps et qui me

rendent l'existence très pénible. C'est un spasme des poumons, si violent, que moi-même je m'étonne de pouvoir le supporter. Cela dure à peu près une heure et n'est accompagné d'aucune douleur ni d'aucun trouble cardiaque sensible. Mon médecin prétend qu'il ne s'agit que d'une simple névrose et que j'en guérirai certainement; mais moi, je n'en crois rien, et je suis intimement convaincu qu'un de ces jours nous nous séparerons pour l'éternité.

M. le docteur Bouchut, dans sa belle monographie du névrosisme, prétend que tous les poètes sont fatalement atteints de cette maladie. J'aurais donc désiré aller le consulter personnellement à Paris, et, dans ce cas, pour prouver ma qualité de poète, j'aurais demandé votre témoignage et celui de Mézières, mais j'ai eu peur de la fatigue du chemin de fer, de l'immense tohu-bohu de l'Exposition, et surtout des variations atmosphériques qui sont la principale cause de mes accès.

Ayant perdu cette occasion de vous voir,

il est probable, à moins que je ne guérisse de mon mal, que nous ne nous rencontrerons plus que dans la vallée de Josaphat.

Voilà ma confession, ne m'en veuillez donc pas et soyez persuadé que je regretterai toujours de n'avoir pas traversé les Alpes, étant si près de Paris, non pas pour admirer votre Exposition, mais pour chercher auprès de vous les consolations dont mon pauvre cœur a si grand besoin.

Je dis cela, et je le dis à vous parce que je vous sais capable de me comprendre. Mon fils Emile, à peine âgé de vingt et un ans, a passé dernièrement ses examens de doctorat ès-sciences philosophiques et mathématiques à l'Université d'Iéna, et il a été proclamé docteur *cum laude magna*. Mais sa passion pour l'étude a altéré sérieusement sa santé, et, d'après le conseil des médecins, il est parti de suite avec sa mère pour Madère où il demeurera tout l'hiver. On espère que, sous l'influence balsamique du climat, il se rétablira parfaitement. Mais où trouver assez de patience pour attendre jusque-là.

Malgré cette crise cruelle dans laquelle mon âme se trouve plongée, j'ai publié, dans le dernier numéro de l' Ἑστία, une petite idylle que vous lirez assurément et qui n'est certainement pas le produit d'un cœur en peine. Je l'ai intitulée ὁ Καλογίαννος, — le Rouge-Gorge — et elle a été lue et relue avec plaisir, non-seulement à cause de son originalité, mais pour la force et le coloris de la langue populaire qui, dans le développement extraordinaire qu'elle acquiert tous les jours, ne craint plus de traiter toutes sortes de sujets.

C'est bien là mon point de vue. Des poètes, il y en aura certainement en Grèce toujours, comme il y aura des violettes et des rossignols; mais j'ai la satisfaction de croire qu'après trente années de fatigues, de peines, de luttes, j'ai réussi à construire, avec des matériaux bien pauvres et rejetés comme indignes de toute considération, l'instrument par lequel ils pourront chanter et dire leurs inspirations.

Naturellement, il reste encore beaucoup à faire. Mais vous êtes là, vous, Mézières,

Legrand, et vous n'abandonnerez pas l'œuvre à peine commencée. Elle est belle cette langue, et elle est digne de toute votre sympathie, mais elle ressemble aux fleurs des champs qui ne supportent pas d'être transplantées. Venez donc sentir son parfum dans son pays natal et vous serez convaincu.

A vous de cœur.

Aristote VALAORITIS.

Excusez mon barbouillage, je vous écris à la hâte.

Cette lettre est la dernière que nous reçûmes de notre ami. Quelques mois plus tard, le 24 juillet 1879, le poète mourait à Sainte-Maure avant d'avoir

vu se réaliser le rêve de sa vie : la réunion de toutes les provinces grecques à la mère patrie. Quelques semaines avant sa mort, il écrivait à un de ses amis d'Athènes : « Que Dieu nous accorde prochainement le bonheur de nous retrouver à Athènes, comme représentants d'une Grèce plus grande et plus étendue. Puissé-je ne pas mourir avant, afin d'avoir pu entonner mon dernier chant, un chant de triomphe [1].» Ce vœu ne fut pas exaucé ; mais, avant de mourir, il a pu entrevoir la délivrance de l'Epire et de la Thessalie, et la mort lui a épargné la douleur de voir sa chère Epire exclue du traité qui faisait rentrer la Thessalie seule dans le sein maternel de la Grèce libre. Elle lui a épargné aussi la suprême douleur de porter le deuil de son fils Emile dont il parle dans sa dernière lettre. Quoiqu'il en soit, sa

1. *Bulletin de l'Εστία*, n° 136.

vie n'a pas été inutile à son pays et, par ses œuvres, autant que par son caractère et ses actions, il peut être compté parmi ceux qui ont bien mérité de leur Patrie.

ARISTOTE VALAORITIS

POÈMES PATRIOTIQUES

ODE FUNÈBRE

ÉCRITE A LA MORT DE SA FILLE

La première rosée de l'aurore a vu naître une rose; la première rosée de l'aurore a vu la rose se flétrir.

Un seul printemps, dans les branches

riantes du rosier, le rossignol a chanté et a fait son nid... Mais, quand reviendra le printemps, quand le rossignol sera de retour, où fera-t-il son nid?...

Lorsque la lune et les étoiles se levaient, elles regardaient la rose avec amour et semblaient vouloir l'attirer vers elles. Comme si elles désiraient la prendre là haut près d'elles, la pauvrette, elles l'appelaient leur sœur ; elles lui disaient que, malheureuse, elle avait dû s'égarer sur la terre loin des sentiers du ciel. Oh ! étoiles ! étoiles ! elle ne viendra que trop tôt vous rejoindre !

Ceux qui avaient entendu le rossignol chanter sur son rameau, disaient que ce n'était pas une chanson, mais plutôt une la mentation..... Ceux qui voyaient les rayons des astres du ciel se jouer dans le feuillage de cette pauvre rose disaient que ces clartés, hélas ! n'étaient pas celles de la joie, mais bien les lueurs d'une cérémonie funèbre.

La première rosée de l'aurore a vu naî-

tre une rose; la première rosée de l'aurore a vu la rose se flétrir.

Le vent glacé du nord n'aurait-il pas passé par là? A la vue d'une rose si belle, l'amoureux impitoyable n'aurait-il pas cherché à lui ravir son parfum, pour l'emporter sur ses ailes?...

Elle est si fanée maintenant, ses feuilles sont si pâles, qu'on dirait que, depuis des années, la rosée de l'aurore n'a point rafraîchi cette infortunée. Elle est si abattue, qu'on pourrait croire qu'une main l'a placée là, comme un funèbre ornement, sur un cadavre couché dans son suaire.

La première rosée de l'aurore a vu naître une rose; à la première rosée de l'aurore, comment cette rose s'est-elle flétrie?

Je ne sais!... Mais on dit qu'hier au soir, très-tard, on a vu un cavalier disparaître, comme se dissipe la fumée dans les airs. Son cheval était noir comme les pro-

fondes ténèbres de la nuit, léger comme le vent ; il tenait à la main, étiolée et dépouillée de ses feuilles, une rose flétrie. Pendant sa fuite, au bord de la mer, ah! il ne versa pas une larme. Seulement, il demandait aux flots, qui se retiraient, en le voyant passer : « O flots, « dites-moi, dites : cette rose n'est-elle pas belle? » S'adressant à l'herbe, que fanaient les pieds de son cheval : « Est-ce que je ne suis pas « digne, moi aussi, de porter une si belle « rose? » De telles roses parent même le sein de la mort.

C'est vrai, c'est vrai!

LA JEUNE ESCLAVE [1]

ÉPLOIE tes ailes, ma tendre colombe, tu vas faire pour moi un lointain voyage. Tu as de longues distances à parcourir; tu partiras seule. Ouvre ton aile, et que Dieu t'accompagne.

Lorsque tu auras traversé les nuages et que tu arriveras dans les régions où siège la foudre, garde-toi bien de laisser brûler le fil qui retient ma lettre; elle tomberait, et alors je serais perdue.

Lorsque, du haut des cieux, tu verras

1. Allégorie à la Grèce non affranchie. (*Note du traducteur.*)

les vagues écumantes se briser avec furie et faire trembler le rivage, garde-toi bien, mon fidèle oiseau, de t'en approcher trop, car les ondes perfides mouilleraient le pli que tu portes.

Les flots sont sans pitié, ils sont insatiables ; ils se précipiteraient sur toi pour absorber les larmes répandues sur le papier que je te confie. Ah ! plutôt mourir !

Et si, dans ton chemin, au milieu des airs, tu rencontrais, un jour de printemps, ma fidèle colombe, les tristes hirondelles, n'oublie pas de les saluer, en leur donnant pour moi un doux baiser.

Dis-leur le lieu que j'habite ; dis-leur combien mon cœur palpite, comment ma jeunesse se flétrit dans un harem turc ; dis-leur de ne pas oublier où est ma fenêtre ; dis-leur de venir bâtir leur nid tout près de moi.

Si elles sont fatiguées, si tu les trouves

effrayées par une tempête soudaine, étends tes ailes, ma colombe, comme les voiles d'un léger esquif.

Et tandis qu'en voguant vous vous parlerez en secret, vous racontant tout bas vos malheurs, souviens-toi, ô ma colombe, de dire aux hirondelles qu'il s'est déjà écoulé deux années depuis que j'ai perdu ma liberté.

Dès leur première halte, au moment de leur arrivée, qu'elles disent à mes frères de venir m'enlever; qu'à chaque aurore, dans leurs chants, elles parlent de moi; qu'elles leur rappellent que je suis entre les mains des Turcs.

Alors, toi aussi, toi, ma colombe, va d'un vol rapide sur les hauteurs de l'Agrapha, au camp des Klephtes, va trouver Lambros, mon amour, ma vie, remets-lui mon message et donne-lui secrètement un baiser.

Dis-lui de ne pas m'oublier, dis lui

que je suis jeune et belle comme l'eau de la source; dis-lui qu'on me persécute, qu'on me tourmente et que mille ennemis n'attendent qu'un seul de mes regards.

S'il garde encore le souvenir de mes charmes ; si, tel qu'un songe, il me voit encore, dans son sommeil, dis-lui, ma colombe, de ceindre son épée, car sa pauvre *Arété* se meurt dans l'esclavage.

Si d'autres cueillent sa violette et en respirent le parfum, si mes roses pâlissent et se fanent, qu'il ne s'en prenne pas à moi..... L'esclavage et la solitude flétrissent la jeunesse.

ATHANASE VAGHIA [1]

Lorsque je lus pour la première fois ces pages ensanglantées, dans lesquelles est racontée l'atroce vengeance d'Ali de Tébélen contre les habitants de Gardiki, j'avoue que je fus frappé du caractère odieux d'Athanase Vaghia plus que du forfait lui-même.

Il est incontestable que si, au moment où Ali-Pacha ordonna de faire feu, ce misérable n'avait pas offert sa main sacrilège pour exécuter le crime, le tyran, en voyant ses soldats jeter leurs armes et refuser d'obéir, se

1. Les préfaces explicatives qui précèdent les divers petits poèmes sont de l'auteur (*note du traducteur*).

serait repenti et peut-être aurait fait grâce. Telle est aussi l'opinion de Pouqueville.

Le sang fut versé par torrents. Les habitants de Gardiki, enfermés comme des moutons dans un parc entouré de tous côtés par des murs, furent impitoyablement égorgés depuis le premier jusqu'au dernier, au nombre d'environ sept cents. L'ombre de Khamko put satisfaire jusqu'à la satiété la vengeance qu'en mourant, elle avait laissée, comme héritage, à son fils. Maintenant victimes et bourreaux dorment tous du même sommeil !

Et pour que la postérité, sans doute, ne perdît pas la mémoire du plus brillant de ses exploits, le Visir eut soin, pour l'éterniser, d'élever, sur le lieu même du massacre, une pierre commémorative sur laquelle il en fit graver le récit en grec et en turc. Précaution inutile ! De pareils forfaits ne s'oublient pas !

Il restait à éterniser aussi la mémoire d'Athanase Vaghia. Mais, si Ali-Pacha l'oublia, de crainte peut-être de diminuer la valeur de sa vengeance en en partageant la gloire avec celui qui lui avait servi d'instrument, la voix du peuple et la tradition n'y manquèrent pas.

Un jour, en causant avec un de mes amis, J. G., et nous entretenant d'Ali-Pacha, la conversation tomba sur le massacre des habitants de Gardiki. Je demandai alors à mon ami s'il savait ce qu'était devenu Athanase Vaghia; il me répondit textuellement ce qui suit :

« Vaghia a crevé comme un chien, et la « terre elle-même l'a rejeté. — Et sa femme ? « — Nus pieds et couverte de haillons, succombant sous le poids de sa malédiction, « elle a demandé l'aumône de porte en porte « jusqu'à ce qu'elle ait terminé, Dieu sait où, « sa malheureuse existence. Dieu est juste « dans ses arrêts ! »

Ce récit me frappa d'étonnement. La voix du peuple semble réunir les pièces du procès sur lesquelles notre grand juge se base pour prononcer ses sentences.

Ce peu de mots suffit pour faire parfaitement comprendre la pièce qui suit. J'ai voulu, moi aussi, dans l'anathème général, jeter ma pierre à ce scélérat; si j'ai manqué le but, qu'on ne s'en prenne qu'à la faiblesse du bras de celui qui l'a lancée.

THANASE VAGHIA

§ I

LA MENDIANTE

« La charité, chrétiens ; faites-moi la charité, et que Dieu vous donne consolation et amour. Faites la charité à une pauvre désolée ! »

Ainsi parlait une pauvre femme à la porte d'une autre pauvre femme.

— « La nuit, les éclairs, la tempête, la neige m'empêchent d'aller plus loin. Chrétiens, faites-moi la charité! Ouvrez-moi ; je me meurs... Moi aussi, j'adore votre

Dieu. Ouvrez-moi, chrétiens. J'ai appris à jeûner; je ne demande pas votre pain, je ne veux pas vous le prendre. L'indigent a pitié de l'indigent. Sauvez-moi de la mort. Un peu de feu me suffira et la pâle lumière de la lampe que vous allumez tous les soirs devant l'image de la Sainte-Vierge, de la mère de Dieu... Pitié! un peu de lumière... Au secours... Je me meurs... »

§ II

« — Mère, réveille-toi, n'entends-tu pas? On frappe à notre porte.

— C'est le vent qui agite les branches des arbres de la forêt, et les fait mugir.

— Mère, j'ai peur; le cœur me manque comme un oiseau qui s'envole.

— Ce sont des chiens qui hurlent; couche-toi dans mes bras.

— J'ai entendu des pleurs et des cris.

— Tu as rêvé; dors, mon enfant, tourne-toi de ce côté, et fais ton signe de croix.»

§ III

« — J'entends à notre porte comme un gémissement, comme un râle de mourant; je vais aller voir.»

La mère se lève et va voir. Un corps est étendu par terre. Une femme! Son visage est pâle; ses cheveux tombent épars sur ses épaules; ses mains, glacées et rigides comme l'acier, sont serrées contre son sein.

« — Mon enfant, viens, du secours! ce que tu as entendu, c'était vrai! »

Les deux femmes soulèvent l'étrangère dans leurs bras, et, dans leur propre lit, elles lui font reprendre ses sens.

« — Allez, mes pauvres enfants, allez vous reposer; il est minuit, allez dormir.

— Bonne nuit, bon réveil; dors en paix, pauvre malheureuse! »

Elles se couchèrent ensemble, la mère et la fille ; leurs paupières s'alourdirent dans un sommeil profond. La pauvre étrangère ne ferme pas l'œil ; qu'a-t-elle donc vu dans son lit ?

§ IV

LE REVENANT

« — Dis-moi, Thanase, pourquoi es-tu là debout, muet comme un spectre, devant mes yeux ? Pourquoi, mon Thanase, sors-tu ainsi la nuit ? N'y a-t-il donc pas de sommeil pour toi en enfer ?

Il y a maintenant tant d'années de cela... On t'a jeté profondément en terre... Va-t'en ; aie pitié de moi, je veux dormir ; laisse-moi reposer en paix.

Le crime que tu as commis me poursuit moi aussi. Vois ce que je suis deve-

nue. Thanase, va-t'en. Tout le monde me fuit ; personne ne fait la charité à ta veuve désolée.

Tiens-toi plus loin... Pourquoi me fais-tu peur? Que t'ai-je donc fait, Thanase, pour m'épouvanter ainsi? Comme tu es livide!... Tu sens la terre... Dis-moi, Thanase, tu n'es donc pas encore tombé en poussière?

Ramasse un peu ton linceul... Les vers courent sur ton visage. Vois, maudit, ils sautent, jusque sur moi pour me dévorer.

Dis-moi, d'où viens-tu par une pareille tempête? Entends-tu ce qui se passe? C'est horrible. Pourquoi sortir de ta tombe? Dis, d'où viens-tu, et qu'es-tu venu chercher ici?»

§ V

« — Dans les ténèbres de mon tombeau

enfermé, par une nuit pareille, ramassé au fond de mon cercueil, enveloppé de mon linceul,

Soudain, au-dessus de moi j'ai entendu le hibou qui m'appelait : — « Thanase Vaghia, lève-toi ; des milliers de morts sont là qui t'attendent ; ils te prendront pour les accompagner là-bas. »

« J'entendis ces paroles et mon nom. Mes ossements craquent et frissonnent ; je me cache, je me blottis le plus profondément que je puis dans ma fosse, pour ne pas les voir.

« — Sors, parais, Thanase Vaghia, viens courir avec nous sur les collines... Sors, ne crains rien, ce ne sont pas des loups... Montre-nous le chemin qui mène à Gardiki ! »

En poussant des cris de rage, les morts se jettent sur moi comme des enragés, et avec leurs ongles et leurs dents ils creusent et rejettent la terre noire.

Et lorsqu'ils m'ont découvert et tiré hors de la solitude de mon tombeau, tous, riant, criant, m'entraînent violemment et m'amènent avec eux là où ils avaient dit!

Nous courons, nous volons; il se fait une tourmente sur notre passage, le monde s'écroule. Partout où passe notre sombre nuage, les rochers tremblent, la terre est en feu!

Le vent s'engouffre dans nos linceuls et en fait des voiles, comme si nous voguions sur la mer; sur notre route, nos ossements vides tombent, se désagrègent et s'éparpillent à terre.

Le hibou volait toujours devant nous, en criant: — Thanase Vaghia! — Ainsi nous sommes arrivés dans ces lieux, où cette main a égorgé tant de victimes.

Quels tourments! Quelle épouvante! Que de malédictions ils m'ont lancées!

Ils m'ont fait boire du sang figé; regarde, j'en ai encore la bouche toute rouge.

Puis tandis qu'on me traînait par terre, et qu'on me foulait aux pieds, quelqu'un se mit à crier. Tout s'arrête, on écoute : — Sois le bienvenu, Visir Ali; c'est par ici qu'on entre dans la Cour.

En ce moment, les morts se jettent sur lui... Ils me laissent... Personne ne reste... Je leur échappe en fuyant, et j'accours ici, ma femme, pour dormir avec toi. »

§ VI

« — Thanase, j'ai tout entendu, va-t'en maintenant; il est temps de rentrer dans ton tombeau. »

« — Dans mon tombeau, pour me tenir compagnie, je veux trois baisers de ta bouche. »

« — Lorsqu'on a versé sur ton corps de l'huile et de la terre, je suis venue, en secret, te baiser sur la bouche. »

« — De longues années depuis lors se sont écoulées.... et l'enfer m'a pris ce baiser. »

« — Va-t'en, tes yeux farouches me font peur ; ta chair en décomposition tombe en lambeaux. Retire-toi, et cache-moi ces mains ; on dirait, à leur maigreur, que ce sont des couteaux. »

« —Viens, ma femme, ne suis-je pas celui que tu as aimé un jour ? Ne me repousse pas, c'est moi, Thanase. »

« — Fuis loin de mes yeux, tu me feras damner ! »

Il se jette sur elle, la saisit et lui applique ses lèvres sur la bouche. Il déchire les vêtements qui recouvrent le sein de la malheureuse.

Il l'a dépouillée... plein de fureur, il étend la main...

Il reste pétrifié... froid comme un ser-

pent... l'épouvante fait grincer sa mâchoire... il hurle comme un loup ; il tremble comme une feuille... Ses doigts ont touché la *vraie Croix*.

Son scapulaire a sauvé l'infortunée ; ainsi que la fumée, il s'est évanoui de son côté. Alors on entendit encore le hibou qui criait au dehors : — *Thanase Vaghia!*

§ VII

« — Réveille-toi, mon enfant ; l'aube paraît par-dessus la montagne. Lève-toi, allumons du feu, car l'étrangère nous attend. »

« — Bonjour, mère ; as-tu un peu dormi ? »

« — Je ne dors que peu, hélas ! je n'ai pu fermer l'œil. Adieu ! Adieu ! il faut que je vous quitte. Ma route est longue, je dois partir. »

« — Pourquoi ne nous as-tu pas réveillées, pourquoi rester seule? Pars, va, pauvre mère, à la grâce de Dieu, et donne-nous ta bénédiction. »

« — Pour votre charité, pour le bien que vous avez fait, que le Seigneur vous accorde toujours un sommeil doux et paisible. Je ne sais pas d'autre bien à vous souhaiter dans ce monde; je l'implore nuit et jour, sans pouvoir l'obtenir. »

« — Mère, la pauvreté aussi est dure, parce qu'elle est méprisée. »

« — J'ai possédé des richesses; elles ont passé avec les années. »

« — Nous aussi, nous vivons pauvrement dans la forêt, comme des loups, depuis qu'a été détruit le malheureux Gardiki. »

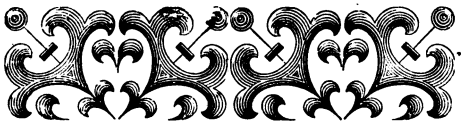
« — Malheur! malheur à moi! que la foudre m'écrase! De qui ont-elles parlé?

D'ATHANASE VAGHIA!

— Eh bien! moi, je suis sa femme! Fai-

tes votre signe de croix ; prenez de l'encens, brûlez-le pour chasser votre ennemi. Hier, pendant la nuit, il est venu ici, il s'est arrêté près de moi... Pardonnez-lui, chrétiens, et plaignez mon malheur. »

Elle gagne la forêt. La mère et l'enfant frissonnent, et font leur signe de croix, sans même oser la regarder partir !



DIMOS ET SON FUSIL

SOUVENT le peuple attribue à des causes surnaturelles des choses toutes simples. La mort des guerriers illustres surtout est presque toujours accompagnée de quelque événement extraordinaire. Les animaux qui leur ont appartenu meurent généralement bientôt après eux; ils refusent de prendre de la nourriture en regrettant leur maître. Le cheval de Skender-Bey ne voulut plus se laisser monter par personne, dit-on, jusqu'à sa mort.

Les *Klephtes* portent leurs armes jour et nuit et ne les quittent jamais; il était donc naturel qu'ils eussent pour elles un amour poussé jusqu'à l'adoration. Il n'est pas rare de rencontrer dans leur histoire populaire le

récit d'exploits inouïs, et quelquefois même de crimes épouvantables, qui ont pour but la conquête ou le recouvrement d'une arme connue et célèbre.

Les Klephtes avaient pour leurs armes une passion si grande, qu'ils les baptisaient comme leurs propres enfants ; ils leur cherchaient et leur appliquaient les noms les plus bizarres.

J'ai, en ma possession, un yatagan surnommé *Vrycolaque;* j'ai vu un sabre appelé *Mavroukho*. Le célèbre Christo-Millioni avait donné son nom à son redoutable fusil, et on nommait *millionia* les fusils qui avaient la même forme et la même valeur que le sien.

Tout le monde connaît l'arme de Palaiopoulos sous Ali-Pacha, qui ne manquait jamais le but et avait un éclat de tonnerre. Les Klephtes considéraient leurs armes comme des êtres animés et conversaient avec elles ; ils les paraient à l'égal de leurs maîtresses, et voulaient, en mourant, qu'on les mît auprès d'eux dans leur tombeau.

Ce culte d'un guerrier pour ses armes n'est-il pas touchant ?

TAYLOR INST. OXFORD

DIMOS ET SON FUSIL

« J'AI vieilli, mes enfants ! J'ai fait le klephte pendant cinquante ans, et je n'ai jamais dormi tout mon soûl ; maintenant, à bout de forces, je veux aller me reposer. Mon cœur est desséché ; j'ai versé mon sang comme l'eau d'une fontaine ; il n'en reste plus une goutte.

« Je veux aller dormir. Coupez de la ramée dans le bois ; qu'elle soit verte et fraîche, qu'elle soit toute fleurie ; faites-moi mon lit, et portez-moi pour que je m'y couche.

« Qui sait sur mon tombeau quel arbre poussera ? Si c'est un platane, les jeunes

Klephtes viendront, sous son ombre, suspendre leurs armes, chanter ma jeunesse et mes hauts faits. Si c'est un beau cyprès au funèbre feuillage, les jeunes Klephtes viendront ramasser ses fruits pour laver leurs blessures, et ils béniront la mémoire de Dimos.

« La flamme a consumé mes armes, et l'âge, ma vaillance. Mon heure est venue. Mes enfants, ne me pleurez pas ; la mort du brave donne la vie à la jeunesse. Mettez-vous autour de moi, ici, tout près de moi, pour me fermer les yeux et recevoir ma bénédiction.

« Que l'un de vous, le plus jeune, monte sur le rocher, qu'il prenne mon fusil, mon bon fusil, qu'il le décharge trois fois, et que trois fois il crie : « le vieux Dimos est mort! le vieux Dimos s'en est allé! » Le vallon alors soupirera, le rocher gémira, les esprits en frémiront jusque dans les profondeurs; les fontaines se troubleront, et le petit vent de la montagne, qui passe

tout frais, repliera ses ailes, s'éteindra, expirera, pour ne pas prendre et emporter malgré lui ce cri, de peur que l'Olympe ne l'apprenne, que le Pinde ne l'entende, et qu'alors leurs neiges ne se fondent, et que leurs vallons ne se desséchent.

« Va, mon enfant, va vite ! Monte sur le rocher, et décharge mon fusil. Dans mon sommeil, je veux l'entendre retentir pour la dernière fois. »

— Le jeune Klephte s'en va ; il court comme un chamois, il monte au sommet du rocher, et trois fois il crie : « le vieux Dimos est mort ! le vieux Dimos s'en est allé ! » — Et, tandis que les rochers et les vallons retentissent, il tire le premier coup; puis le second; au troisième et dernier coup, le bon fusil rugit comme un lion, éclate, s'échappe des mains du jeune homme, se traîne comme un blessé par terre, roule dans le précipice, se perd, et disparaît, disparaît.....

Dimos a entendu le bruit de son fusil dans son profond sommeil, et sa lèvre pâlie sourit ; il croise les bras... Le vieux Dimos est mort ! le vieux Dimos s'en est allé !

L'âme du brave, du redoutable Klephte, s'est rencontrée dans les nues avec l'Écho du fusil ; tous deux s'entrelacent fraternellement, s'en vont, s'éteignent et se perdent.

KITZOS ET L'ÉPERVIER

Sur un énorme bloc de pierre profondément enraciné, est assis, les pieds croisés, un vieux Pallicare, Kitzos, le Souliote. Ses cheveux sont tout blancs comme le sommet du Pinde. Que de tempêtes et de tourmentes ont dû blanchir sa tête! D'une main, il caresse des pistolets resplendissants d'or, et, de l'autre, il retrousse sa blanche et longue moustache. Sur sa blanche fustanelle est étendu un *millioni*[1] renommé, brillant comme un astre. Tel qu'une vipère venimeuse qui attend le moment de mordre, son sabre de

1. Fusil. Voir la pièce précédente.

Damas, enroulé, mais vigilant, laisse briller son pommeau sous le manteau du *Klephte*. Oh ! que ne suis-je dans le cœur de Kitzos-le-Souliote, pour compter ses battements, pour connaître ses desirs !

Ses yeux noirs comme du jais, fixés sur Kiapha, brûlent à travers leurs larmes, et c'est du poison qui en tombe. Il n'en détachait pas ses yeux. De son cœur, le sang jaillit comme une vague furieuse et oppresse sa poitrine ; les veines de son cou se gonflent ; on dirait des serpents qui vont l'étouffer. Tout à coup il pousse un gémissement... Ah ! quel gémissement ! il réveillerait même les morts !

Un épervier passait très-haut à travers les airs ; il arrête son vol, et se pose devant lui :

« — Kitzos-le Souliote, je passais, j'allais vers le couchant ; j'ai entendu ton gémissement, et je suis venu t'en demander la cause. Dis-moi ton mal, dis-moi ton mal-

heur; je ne suis pas un oiseau de joie, je suis l'oiseau de la mort. »

« — Vole, épervier, passe, va-t'en ! Toi, là-haut sur les nuages, tu as pour ailes l'éclair et pour nid la foudre ; tu ne connais pas de chaînes ; tu ne crains pas de maître. Vole, épervier, passe ton chemin, et, si tu arrives là-bas, au couchant, si on ne te brûle pas les ailes, si on ne te coupe pas les ongles, dis-leur que tu m'as vu, moi, tout seul, à contempler Souli, à regarder ses cendres et à pleurer sa ruine. »

« — Les morts se réveilleront au Jugement Dernier ; ce sont des vivants que je cherche maintenant. Souliote, accours. Notre mère s'est réveillée de son profond sommeil, et, du fond de sa tombe, elle crie à ses enfants de lui donner la main pour l'aider à en soulever la pierre. Va, vole au haut des monts, pour prêter l'oreille, entendre et voir cette résurrection, et sentir ton cœur se réchauffer. »

« — Tu as une voix humaine ; et tu ne me dis pas qui tu es ? »

« — Kitzos de Souli, crois-moi, je suis l'âme de Rhigas. »

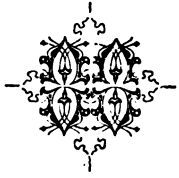
« — L'Occident t'a trahi, et tu cours vers l'Occident? »

« — Quand il verra ma croix, l'Occident aussi croira. »

L'épervier étend les ailes et disparaît. Il se perd dans les nuages, et, passant au-dessus de Parga, abaisse son vol pour contempler cette infortune. Il la voit, il en frémit, et son cœur en est déchiré ! On lui avait parlé de cet assassinat inique, mais il n'avait pas voulu y croire, et il est venu voir ce tombeau. De ses serres, il saisit des feuilles de citronnier, les enlève comme si c'étaient des orphelins, des enfants de Parga, et les porte loin de leur patrie pour pleurer avec eux.

Souliote, ne les attends pas. Qui sait s'ils reviendront jamais ? Va près de ta mère

désolée ; va, donne-lui ta virile vieillesse, sacrifie-lui ton corps, et tombe pour t'endormir : SOULI REVIVRA !



SAMUEL

Ce moine, dont j'ai osé chanter la mort, est la dernière victime qui se soit offerte d'elle-même en holocauste sur l'autel de la patrie, le jour où succomba Souli... Souli déjà saigné à blanc et agonisant.

Lorsque, par leur persévérance, et plus encore par la trahison de Pilios Gousis et de Koutzonicas, les fils d'Ali de Tébélen, Moukhtar et Vély, eurent réussi à détruire la plus grande partie des Souliotes, et à disperser ceux qui restaient, le moine Samuel demeura seul, inébranlable dans la résolution de s'ensevelir sous les ruines de sa patrie bien-aimée.

Homme indomptable, invincible, aimant

jusqu'à la folie ses rochers, asile de la liberté ; consacré dès ses plus tendres années au service des autels, il réunissait admirablement en lui le double caractère du prêtre et du soldat.

Dans cette extrêmité, il était le dernier espoir auquel se rattachait l'infortuné Souli. On l'en proclama à l'unanimité le Polémarque, et c'est à lui seul que fut confiée sa suprême défense. Ces héros épuisés espéraient peut-être qu'à défaut de leur vaillance, la foi de Samuel les sauverait.

A l'assaut sanglant et meurtrier des Albanais contre Kakosouli, Samuel apparut comme un ange exterminateur. Lorsque tout espoir de salut fut perdu, il plaça son corps comme une barrière infranchissable entre la foule des Ottomans et le petit nombre des Souliotes survivants qui purent ainsi battre en retraite et échapper aux tortures et à la mort.

Quand ils furent hors de danger, Samuel, combattant toujours, suivi seulement par cinq de ses compagnons, parvint à gagner la tour de Kounghi et s'y enferma. Cette tour, dans l'intérieur de laquelle se trouvait une église sous le vocable de Sainte-Paras-

kévi, était bâtie sur un rocher escarpé et servait d'entrepôt d'armes et de poudre. La Patrie en avait confié la garde aux mains sacrées du moine qui avait juré que nulle puissance humaine ne le forcerait de l'abandonner tant qu'il vivrait.

Cerné de tous les côtés à la fois, Samuel résista à tout ce que le courage humain peut supporter. Les munitions diminuaient d'heure en heure. Épuisés, blessés, les assiégés n'avaient pas même une goutte d'eau pour rafraîchir leurs lèvres brûlantes et desséchées. Le moment fatal était arrivé... Fléchissez le genou, courbez la tête, ô fidèles, et priez pour leurs âmes!...

Le 17/29 décembre 1803, jour désormais de prière et de jeûne dans le nouveau martyrologe de la Grèce, le moine Samuel et ses cinq compagnons montèrent au ciel sur des ailes de feu, pour recevoir la couronne du martyre réservée à ceux qui meurent pour la foi et pour la patrie.

Constantin Paléologue, notre dernier empereur ; le moine Samuel, le dernier polémarque des Souliotes!

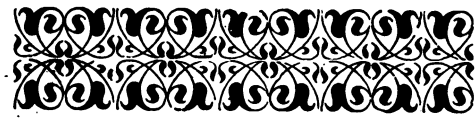
Le premier, chef d'un empire mutilé, sacrifia généreusement sa vie, en combattant

pour sa couronne. L'Orient et l'Occident furent témoins du duel auquel l'avait provoqué Mahomet II. Le champ de bataille était Byzance. Byzance!... la Jérusalem céleste, la terre promise, le secret battement de notre cœur. Quelle âme grecque ne se serait pas enflammée dans un pareil combat!

Le second, homme du peuple, fier et indomptable, seul avec son Dieu et l'amour de sa patrie, loin du monde, sur un rocher escarpé, ne s'inquiétant guère d'une gloire future, met fin à ses jours de sa propre main et ne laisse pas même son corps entre les mains des infidèles.

La mort de l'Empereur étonna le monde; le sacrifice d'un simple moine est resté enseveli dans la nuit du passé. Le manteau impérial a éclipsé par son éclat l'humble robe du prêtre. Inégalité injuste, qui ne devrait pas se prolonger au-delà du tombeau!

Honneur et gloire à Constantin! Mais qu'un hommage égal soit rendu à l'humble Samuel, au Polémarque homme du peuple, cet hommage lui est dû depuis trop longtemps!



SAMUEL

« Moine, qu'attends-tu encore, enfermé dans Kounghi? Il ne te reste que cinq hommes, et ils sont blessés, tandis qu'ils se comptent par milliers, les ennemis qui t'entourent. Viens, donne tes clefs, rends-toi, et notre maître Vély-Pacha te fera évêque.»

Ainsi criait, du haut de la montagne, Pilios Gousis.

Samuel est enfermé dans l'église; le vent emporte la voix du traître Pilios.

Point de chants, point d'encens, point

de cierges allumés; sombres, à genoux devant la porte du sanctuaire, cinq Souliotes sont là inclinés. Pas une voix, pas un bruit, pas même leur respiration! seulement, de temps en temps une main se lève, et fait le signe de la croix. Immobiles sur le banc de marbre, reposent leurs épées, ces épées qui ont tant servi pour leur Souli bien aimé.

On ne voit pas le moine. Seul dans le sanctuaire, il priait et préparait le sacrifice secret. Il tenait serré, serré entre ses mains, le calice, et disait à son Dieu des paroles qui ne s'entendaient pas. Ses yeux, rougis par de longues veilles, sont fixés sur le Corps et le Sang du Christ. Quel océan, dont les flots sont des espérances cachées!... Taisez-vous, fusils! cessez, cris de guerre : Samuel se prépare à communier pour la dernière fois!

Et, pendant que le prêtre contemplait la Chair de son Dieu, de ses yeux coula au fond du calice une larme furtive, transpa-

rente comme une goutte de rosée. — « Mon Dieu, mon Père, enseveli ici, je meurs de soif! Sans eau, ta divine communion [1] resterait incomplète. Reçois, mon doux Créateur, cette larme amère, ne la dédaigne pas : pure et sans tache, elle sort des replis de mon cœur. Reçois-la, mon Créateur, reçois-la, je n'ai pas d'autre eau à t'offrir. »

Le vase sacré resplendit comme le soleil; le sang se réchauffe; il fume; il revit. Samuel est transporté de joie à la vue de ce miracle de la grâce divine; il embrasse, tout tremblant, la coupe sacrée, la presse contre ses lèvres, et l'entend battre, comme si c'était un cœur palpitant et plein de vie.

La porte du sanctuaire s'ouvre; les cinq braves se prosternent; de leurs fronts

1. Dans l'église grecque, l'eau vive est un principe indispensable à la célébration du divin mystère. (*Note du traducteur.*)

ils frappent le marbre, et, immobiles, ils attendent les paroles du prêtre.

Le moine s'avance : son visage est illuminé et resplendit tel que la cime neigeuse d'une montagne sous les rayons de la lune. Dans ses mains mutilées il tient un petit baril qui renferme dans ses flancs l'incendie, le désespoir et la mort. Cela seul lui restait ; cela seul suffisait. Devant la porte du sanctuaire, il le dépose ; de sa main, trois fois il le bénit, et prie sur lui trois fois. Comme si c'était un autel ou un Tabernacle, le moine pose dessus le calice, et, silencieux et impassible, il met le feu à la mèche.

Ses genoux frappent la dalle ; il lève les mains ; son visage est transfiguré, et ses cinq compagnons le regardent, en silence, les yeux dans ses yeux.

LA PRIÈRE

« Mon Père, pendant quarante ans je

t'ai fidèlement servi, et maintenant, dans ma vieillesse, tu m'abreuves de douleur! Que ta volonté soit faite! Aie pitié de nous, sois miséricordieux, apaise ta colère!

« A toi, du jour que je fus orphelin, je te donnai mon âme, et Souli, dans ce monde, je l'aimai comme mon enfant... Maintenant j'ai perdu Souli... Mon dernier jour est venu, je retourne à toi, mon Père.

« Compte combien nous sommes restés! Les autres ne sont plus, blessés et morts ils gisent épars çà et là dans nos ravins! Leurs cadavres pourrissent sous les herbes de la vallée, sans sépulture, sans que personne vienne pleurer sur eux.

« Les oiseaux de proie et les loups se sont rassasiés de nos chairs. Pardonne-nous, Seigneur, pardonne-nous nos offenses! Et, maintenant que nous aussi, nous venons dans ton sein, accueille-nous comme tes enfants.

« Vois nos mains en ce moment levées vers toi ; vois comme elles sont teintes du sang des infidèles ! Sois content, mon Créateur, et dis : — Soyez bénis, mes braves fidèles.

« Souli n'est plus. Il n'est pas resté une seule main qui puisse encore tenir une épée. Père tout-puissant, sois notre patrie, comme tu es mon unique espérance !

« Là-haut, près de ton trône, dans ton royaume infini, donne-nous, à nous malheureux, une petite demeure qui ressemble à notre Souli, et à moi, donne-moi un rocher où je retrouve Kounghi.

« Il ne reste plus dans Souli tout entier un pouce de terre libre, où je puisse être enterré. Aie pitié de moi, Seigneur, et permets que mon Kounghi, que cette église, ton sanctuaire sacré, soit le tombeau de Samuel.

« Ici jamais le pied de l'infidèle... je l'ai

dit, je l'ai juré,... jamais, jamais, ne foulera le sol de Kounghi. J'en emporte avec moi les clefs, je ne les laisse à personne, et je ne les rendrai pas même à toi, mon Créateur!

« Là-haut, dans le ciel, Samuel, ton serviteur, te priera humblement de les lui laisser porter à la ceinture. O mon Père, ne t'offense pas, fais-moi cette grâce, qu'aucun autre ne les prenne.

« Et maintenant que tu as entendu notre plainte, notre douleur, reçois-nous dans ton sein; nous allons quitter notre Souli bien-aimé. Souli! ah! comment l'ai-je perdu! Mon âme, ne pleure pas... Le moment de le quitter est venu. »

Puis, étendant les mains sur ses cinq compagnons :

« — Dieu de miséricorde! à cette heure où, pauvre moine, je vais quitter ce monde pour vivre à ton ombre, je te

demande une dernière grâce, ô mon Créateur : fais que mes cinq compagnons, mes enfants, viennent aussi avec moi.

« Je les ai élevés dans mon cœur ; vois-les, ces infortunés !... Ils n'ont aimé que toi et moi. Mes enfants, soyez sans crainte, je vous bénis..... Vous vivrez avec moi ! »

Leurs larmes tombent goutte à goutte, et la dalle qui les reçoit, craque et se fend. C'est la tristesse, ce n'est pas la crainte de la mort qui les fait couler. Samuel, tout en pleurant, le ciboire sacré d'une main et la sainte cuiller de l'autre, commence à leur distribuer la communion de son Dieu.

Le premier a communié ; ensuite communie le second ; il a donné la communion au troisième ; puis le quatrième la reçoit ; il arrive enfin au dernier, et la lui présente. Et pendant que le prêtre chantait de sa voix mélodieuse :

De ton repas mystique
Aujourd'hui, fils de Dieu...

on entend des cris, des coups, des hurlements; les Infidèles sont là... Que fais-tu donc, moine? Samuel, à ce bruit, a levé les yeux, et, de la cuiller sacrée, laissé tomber une goutte enflammée du sang divin sur le baril... La foudre alors éclate; la terre en est ébranlée; l'église, la formidable tour de Kounghi se reflètent dans les nuages. Quelle terrible illumination eut à ses funérailles l'infortuné Souli! Quel encens y a été brûlé!...

Elle montait aussi vers le ciel, la robe du moine. Elle s'étendait, en s'élargissant, comme un nuage noir, comme un nuage qui obscurcit le soleil. Et tandis que la fumée montait et l'emportait avec elle, la robe flottait toujours et passait comme la mort. Et partout où son ombre enflammée passait, comme si c'eût été un feu mystérieux, elle incendiait les ravins, les forêts. Cependant, aux premiers orages, aux pre-

mières pluies du printemps, une herbe nouvelle poussa, avec des lauriers, des oliviers, des myrtes, des espérances, des batailles, des victoires, la joie et la LIBERTÉ.

LE SAMEDI DES AMES [1]

Sous ton ombrage profond, ô mon noir cyprès, ce soir, à minuit, viendra s'asseoir un père qui a perdu une fille bien-aimée. Il la cherche partout, la nuit, le jour, et le malheureux ne la trouve pas. Tous ceux qu'il interroge lui répondent qu'ils ne l'ont point vue passer ; ils le regardent, et ils pleurent.

Il est allé trouver le rosier, hier, à la clarté de la lune, et lui a demandé :

«— Ta compagne ne serait-elle pas venue

1. Le samedi est consacré aux morts dans l'Église d'Orient.

ici cueillir tes roses, pour s'en parer avant d'aller à l'église ?...» Et le rosier lui répondit :

« — Chaque matin je la voyais, aussi belle que moi ; elle comptait mes fleurs, et, s'il en manquait quelqu'une, elle me grondait, en me disant qu'elle cesserait de m'aimer et me délaisserait.

— Mais, tout en me grondant, elle cueillait mes fraîches roses, dont elle ornait son sein, blanc et parfumé ; elle me donnait sa beauté, je lui donnais ma pudeur ; on l'aurait prise pour ma sœur.

— Dis-moi, père, je t'en prie : serait-elle fâchée contre moi, et ne t'aurait elle pas envoyé pour me dire qu'elle va descendre tout à l'heure ? Il y a trois jours que je l'attends, le baiser à la bouche, et je ne la vois pas encore venir.»

Puis il va trouver la belle-de-nuit, qu'il trouve toute fanée : — « Pourquoi, ô ma fleur, es-tu pâle et mélancolique ? Ta chère

Marie ne t'aurait-elle pas apporté hier l'eau de la fontaine pour te rafraîchir ?...

« — Cette nuit, à minuit, tandis que j'espérais que Marie viendrait me trouver, et que j'étais à l'attendre, à la clarté de la lune, j'ai cru l'apercevoir fuyant comme un rayon. »

Et, pendant qu'ils s'entretenaient tout bas, on entendit d'un peu plus loin une voix lamentable qui disait au père :

« — Elle était portée par quatre hommes, couchée au milieu des fleurs ; quels yeux ne la pleuraient pas partout où elle a passé! La croix marchait devant, et derrière suivaient les prêtres, avec de l'encens et des cierges.

« — Moi aussi, hélas! j'ai vu ta Marie, je l'ai vue étendue sur son lit de mort! Ne vas-tu pas à l'église retrouver l'encens funéraire qui fume encore sur la terre qui recouvre sa dépouille?

« — Va la voir, père; ce soir, les morts célèbrent une grande fête. Ils sortent de leurs tombeaux, parés comme de jeunes mariés, dans leurs blancs suaires, pour manger, entre eux, leur repas funèbre.

« — Lorsque minuit sonnera, que le coq chantera, va auprès du cyprès, et pleure seul. Aujourd'hui, c'est le Samedi des Ames, elle viendra dans tes bras recevoir tes baisers. »

Le père se rendit derrière l'autel et attendit. Minuit sonna... Le tombeau trembla; Marie en sortit, toute de blanc vêtue, et, pendant qu'il la baisait sur les lèvres...

« — Mon doux père, lui dit-elle, vois comme je suis froide! S'il est vrai que tu aimes ta malheureuse Marie, viens avec moi dans ma tombe; car j'ai peur toute seule dans les ténèbres souterraines.

« — Mon suaire est large; regarde... il suffira à nous envelopper tous deux...

Viens! allons!... vois, l'aube approche!... je tremble... j'ai froid... prends-moi avec toi... je suis bien jeune, hélas! pour rester ainsi toute seule, loin de toi!

« — Doucement... Tout doucement... Suis-moi; père, du courage, viens... Les tombeaux sont ouverts, tiens-toi bien à moi, de peur que tu ne tombes. Te souviens-tu comme tu me caressais autrefois, et comme tu me berçais avec tes chansons?

« — Mon père, tu marches lourdement... Tiens-toi à mon suaire .. Recule-toi un peu... Tu t'es heurté contre ma croix... Nous voici arrivés... Attends; que je descende la première pour préparer ton lit et t'étendre un drap.

« — Donne-moi ta main... Viens ici... Mon père, tu pâlis!... Tes yeux se troublent... Pourquoi me fais-tu peur? Allons, viens près de moi; je serai ton bâton de vieillesse, je ne veux pas te laisser seul sur la terre.

« — Regarde, quel beau lit!... J'ai retiré de mes cheveux les roses qu'on m'y avait mises, les roses de mon rosier ; je les ai effeuillées, je les ai éparpillées sur le drap, qui est blanc comme la neige.

« — Mon père, qu'attends-tu ? Tu restes sur le bord?... Mon père, tu ne m'aimes donc pas?... Essuie cette larme... D'autres pleureront pour nous... Et nous, nous ne les entendrons pas... Viens, viens te reposer avec moi ! »

« — Mais ta mère, ma chère Marie, ta pauvre mère!... Sans moi, sans toi, que deviendra la malheureuse femme?... Ne pleure pas, mon enfant... Rapidement s'enfuit, s'envole ma vie... Va avec ma bénédiction.

« — Ma chère Marie, un baiser, un seul baiser encore... Ta bouche innocente, ô mon petit ange, est douce comme le miel... Attends, ma chère Marie, laisse-moi me

rassasier de ta vue, car bientôt je t'aurai perdue pour toujours. »

Et, pendant qu'il la serrait dans ses bras et qu'il la couvrait de baisers, elle glissa de ses bras et échappa de ses lèvres... Le coq matinal a chanté, le jour commence à luire... Pleurez sur la jeune fille si belle ! pleurez aussi sur son malheureux père !

KATZANTONIS

La mémoire de Katzantonis s'est conservée toujours vivante parmi le peuple. Ceux de ses contemporains qui lui ont survécu, se souviennent de l'audace prodigieuse de ce *Klephte*, de la souplesse de ses membres et de son agilité sans pareille. Ses traits d'audace, sans cesse variés, contre Ali-Pacha qui voyait toujours et partout se dresser devant lui, comme un fantôme, cet intrépide athlète, sont incroyables.

L'Albanais Vély-Ghéka, au service du Satrape, homme redoutable pour tous, audacieux et sanguinaire, s'était exclusivement attaché à la poursuite de l'intrépide Katzantonis. Mais lui non plus n'évita pas la mort,

car il fut tué par notre héros dans le mémorable combat de *Krya-Vryssi*.

Deux chants ont été consacrés à cet exploit par notre grand poète anonyme, le Peuple. Je n'en connais pas d'autres ayant trait aux exploits de ce héros.

Souvent le nombre des ennemis l'obligeait à se réfugier à Leucade, comme dans un asile sûr, et plusieurs de mes amis se rappellent encore l'avoir vu, assis sur le gazon, ayant à côté de lui le géant Lépéniotis, et entouré de ses compagnons qui ressemblaient à des loups et à des tigres. Ses armes étaient du plus grand luxe; sa fustanelle était devenue noire par son long usage ; l'or et l'argent brillaient sur toutes les parties de son costume. Il était de taille moyenne ; son œil était plein de feu; il avait les moustaches noires, longues et épaisses, les sourcils bien tracés, et une voix douce et harmonieuse.

Comment ne pas rappeler ici qu'en 1805 et 1806 se réunirent à Leucade tous les principaux Armatoles de l'Étolie, de l'Epire et de la Thessalie, répondant à l'appel de celui [1]

1. L'auteur fait ici allusion au comte Jean Capodistrias (*Note du traducteur*).

qui déjà nourrissait dans son cœur l'idée de la Régénération de la Grèce, et qui, environ vingt-cinq ans plus tard, dans une église chrétienne de Nauplie, devait, en récompense de ses services et de son amour pour la Patrie, tomber sous des coups de poignard et des coups de pistolet?

Ces cœurs généreux reconnurent alors sans hésitation la supériorité de Katzantonis, en le proclamant Polémarque et le plus brave entre les plus braves. Le but de cette réunion était certainement quelque expédition contre Ali, qui, placé comme en embuscade à Prévéza, suivait attentivement et épiait tous les mouvements des *Armatoles*. Mais Katzantonis, qui n'avait jamais appris à compter ses ennemis, jurait sur son épée qu'avec ses seuls Pallicares il amènerait prisonniers à Leucade les milliers d'Albanais que le Visir tremblant rassemblait dans le golfe d'Ambracie.

Malheureusement, en ce moment même, le brave Katzantonis, attaqué de la petite vérole, tomba gravement malade. A peine fut-il un peu remis, que, ne pouvant plus supporter l'inaction à laquelle le condamnait la maladie, il partit furtivement avec son frère

Georges, surnommé Khassote, pour l'Agrapha, convaincu qu'il reprendrait ses forces, aussitôt qu'il respirerait l'air libre et pur de ses chères montagnes. Il resta quelques jours dans un monastère, dont les religieux prirent de lui le plus grand soin.

Armatoles et moines, Liberté et sentiment religieux, ennemis des tyrans et ministres de Dieu, avant et pendant la lutte gigantesque pour l'Indépendance grecque, se voient toujours s'entr'aider mutuellement, s'encourager, se secourir.

Mais Katzantonis, qui n'ignorait pas que l'œil perfide de son irréconciliable ennemi pénétrait partout, craignant peut-être aussi quelque trahison, tout malade qu'il était encore et souffrant d'accès de fièvre, quitta sa retraite, et alla se réfugier avec Georges dans une grotte secrète et inconnue de tous. Un prêtre (je rougis en rappelant sa trahison) pénétrait seul dans ce refuge pour leur apporter des vivres. Ce fut lui qui trahit les deux frères.

Soixante Albanais, ayant à leur tête Jousouf-Arape, cernèrent à l'improviste la grotte; mais ce n'eût pas été assez, si Katzantonis ne s'était trouvé, en ce moment,

très gravement malade. Dans cette position critique, Georges prit son frère sur ses épaules, et sortit de la grotte, tuant et blessant impitoyablement les premiers Albanais qui se présentèrent. Il courut vers la montagne, ayant toujours son précieux fardeau sur ses épaules, et, tantôt avançant, tantôt reculant, il tua encore d'autres ennemis, jusqu'à ce que, harassé de fatigue et blessé lui-même, il fût fait prisonnier, n'ayant pas voulu abandonner son frère pour se sauver.

Qu'ils reposent en paix tous les deux !

KATZANTONIS

---

ous qui l'avez vu sur les sommets élevés, aigles et perdrix, éperviers et hirondelles, venez lui chanter un chant funèbre. On a pris Katzantonis : pleurez, mes oiseaux, pleurez. Un prêtre l'a trahi ! Que la sainte communion qui a touché sa bouche infâme soit pour lui du poison ; que l'étole sacrée lui serre le cou comme une corde ou un serpent; qu'il ne se trouve pas de prêtre pour le confesser, ni de main amie pour lui fermer les yeux !

Son frère bien-aimé, Georges Khassote, veille auprès de lui et prête l'oreille ;

Katzantonis dort. La maladie l'a abattu, la fièvre le consume. — « Réveille-toi, mon frère, réveille-toi, pour que je t'emporte sur mes épaules ; les Albanais sont là ; ils nous feront prisonniers. »

« — Fuis, mon frère, sauve-toi ; ne t'apitoie pas sur mon sort. Si tu m'aimes, si tu veux que je m'en aille content, coupe-moi la tête, pour qu'Arape ne me la prenne pas. Monte à l'Agrapha, et pose-la sur un rocher afin qu'elle lui serve de cimier. Viens, mon frère, hâte-toi de me tuer, pour que je monte là-haut, que je m'en aille d'ici... Alors viendront de noirs nuages ; alors je verrai les éclats de la foudre, ils me rappelleront la fumée et les lueurs de mon fusil qui restera entre tes mains. Baise-le, conserve-le, aime-le comme un frère. »

Georges vit que la fièvre le prenait. Il l'enlève sur ses épaules, et s'élance hors de la grotte. Il prend le chemin de la montagne ; il monte ; il aperçoit soixante Alba-

nais qui les poursuivent. Toutes les fois qu'ils étaient à portée, il se faisait un rempart du corps de Katzantonis, et déchargeait ses armes. Heureuse la mère qui a enfanté de tels héros ! Ainsi furent poursuivis les deux frères fidèles jusqu'à ce que l'étoile du matin se leva et que les astres pâlirent. Georges fut alors grièvement blessé au pied ; on les prit vivants, et on les porta à Janina.

Et par un brillant matin, sous le *Platane*[1], qui de petit arbrisseau, est devenu un arbre énorme, à force d'être abreuvé de sang, attendaient leur dernière heure, chargés de lourdes chaînes, les deux héros de Valtos et de Xéroméro. Des instruments de supplice de toute sorte, des torches, un mar-

1. Le *Platane* était à Janina le lieu ordinaire du supplice et des martyres, le sanglant Golgotha, sur lequel ont été torturés tant de héros. Ce *platane* existe encore; que de fois n'avons-nous pas passé dessous avec horreur en souvenir des nombreuses victimes qui y ont été pendues! *(Note du traducteur.)*

teau et une enclume se trouvent posés près de là; ils les regardent. Une larme vint aux yeux de Georges pour son frère bien-aimé. Un seul regard de Katzantonis et la larme s'arrêta. Et, pendant que l'un des frères racontait à l'autre leur jeunesse passée, la journée de *Krya-Vryssi*, la peur qu'avait eue Ali-Pacha, l'épouvante de Ghékas, tout à coup une épée brille comme un éclair, et une tête tombe : « *Le Christ est ressuscité*, me voici, » s'écrie Katzantonis, en envoyant de loin un baiser, son dernier baiser, à son frère.

Dans les branches du *Platane*, au milieu de ses vertes feuilles, son âme se cacha, comme si elle était dans son *liméri*[1], et il regardait son frère qu'on torturait.

Deux bourreaux l'étendent, chargé de chaînes, sur l'enclume, et broyent ses membres à coups de marteau. Ses os volent

1. Campement des Klephtes.

en éclats, ses membres se détachent, les nerfs, les lambeaux de chair s'en vont déchiquetés... Mais Katzantonis ne fait que regarder le ciel et il chante :

« Frappez, chiens, broyez-moi; Katzantonis ne craint ni Ali-Pacha, ni le feu, ni le marteau, ni l'enclume. »

Les bourreaux frappèrent pendant une heure entière; leurs mains tombèrent de fatigue; ils n'en pouvaient plus; ils lui coupèrent la gorge. De sa gorge palpitante le sang noir jaillit et, à travers la rouge écume, de son gosier ouvert, on entendit encore sortir, entrecoupé, le refrain lugubre :

« Frappez, chiens, broyez-moi; Katzantonis ne craint ni Ali-Pacha, ni le feu, ni le marteau, ni l'enclume. »

Le *Platane*, dès qu'il sentit le sang couler à sa racine, le but avidement pour ne pas le laisser absorber par la terre; il grandit, il grossit, il étendit des rameaux si forts, si vigoureux et si épais, qu'Ali-

Pacha les revoyait encore pendant la nuit, dans son sommeil. Le Pacha poussait des cris, et, saisi d'horreur, il se demandait si le jour n'était pas arrivé où les branches du *Platane* couvriraient Constantinople elle-même.

LA FUITE

L'ÉVÉNEMENT suivant se rapporte à la sanglante journée du 20 juillet 1792, et aux pertes cruelles que les Souliotes, commandés alors par le brave Lambros Tzavellas, firent subir aux troupes d'Ali-Pacha.

Nous croyons superflu de raconter ici tous les détails de cette immortelle victoire. Nous voulons rappeler seulement que la terreur d'Ali fut telle, ce jour-là, qu'ayant abandonné le champ de bataille, il creva deux chevaux, en fuyant lâchement vers Janina, où il défendit, sous peine de mort, que personne ne sortît de chez soi, quinze jours durant, afin qu'on ne pût être témoin du lamen-

table état de son armée si cruellement éprouvée.

Que d'autres célèbrent l'invincible courage des Amazones de Souli et l'ivresse guerrière de Lambros; pour moi, je me plais à chanter de préférence la confusion de ce tyran. Dieu permit qu'il fût le dernier fléau de la Grèce, chargé de châtier les crimes de nos pères, afin que, purifiés de toute souillure, nous fussions enfin jugés dignes de nous asseoir au banquet mystique auquel nous convie la véritable divinité de ce monde, LA LIBERTÉ.

LA FUITE

« Un cheval! un cheval! Omer Vrioni! Souli se jette sur nous; il nous écrase. Un cheval! un cheval! Entends-tu les balles qui sifflent toutes chaudes autour de nous?

« Comme des démons, ils nous attaquent! Vois comme ils se précipitent de leur rocher! Vois nos têtes, vois les cadavres, tout pêle-mêle comme des cailloux!

« Un cheval! un cheval! Entends tu le vacarme? Ces loups sont à nos trousses; ils crient, ils hurlent. L'enfer a ouvert ses

portes et a vomi son peuple maudit pour me dévorer.

« Vrioni, vite!... encore un peu!... et je ne pourrai plus échapper à leurs griffes. Un cheval!... J'ai reconnu la fustanelle de mon implacable ennemi, de Lambros Tzavellas.

« Ne le vois-tu pas?... Il arrive comme la mort, en brandissant son yatagan! Je sens déjà dans ma poitrine sa main, qui cherche à me déchirer le cœur!

« Tourbillon, ouragan, il va tout engloutir, comme un cyclone! Il fixe sur moi ses yeux féroces, comme s'il m'enfonçait déjà au cœur un poignard à double tranchant.

« Son fer impitoyable égorge, massacre! Ecoutez, écoutez! il m'appelle! Je sens son haleine brûlante comme le feu, qui vient sur moi comme un serpent.

« Un cheval ! un cheval ! Omer-Vrioni ! Le soleil est couché, voici la nuit... Astres, sauvez-moi ! c'est la grâce que te demande Ali-Pacha, ô lune fidèle ! »

Devant lui se tient un fier coursier, tout harnaché d'or, noir comme un corbeau, un cheval sans prix, tout feu et flamme, d'un pur sang arabe ; son nom est *Borée ;*

Il frappe du pied, il creuse la terre, il ronge le fer qu'il a dans sa bouche. Ses naseaux larges et frémissants fument, tout rouges, comme ensanglantés.

Il entend la bataille et il hennit; l'oreille droite, l'œil farouche, la crinière hérissée, la queue dressée, il tord sa croupe comme une vipère.

Il se dresse, impatient, sur ses pieds de derrière. Ses sabots, ses fers brillent ; on dirait qu'il n'a jamais touché la terre... Quelle pitié de faire servir un si noble animal à une fuite !...

Lambros l'aperçoit, et, jaloux, il soupire en secret, il mord ses lèvres : « Coursier fier ! si je t'avais, moi, je serais déjà dans Janina ! »

Cependant Ali-Pacha, tout tremblant, saisit la crinière, saute en selle... Rapide comme la balle, comme l'éclair, le coursier disparaît avec Ali.

Ils fuient ! ils fuient ! Juste châtiment ! La pâle terreur les poursuit ; la nuit noire, le brouillard sont leurs seuls compagnons.

Ils traversent des forêts, des ravins. Les éperons dégouttent de sang, le cheval jette de l'écume comme la mer ; Ali-Pacha a peur ; il n'a pas de temps à perdre !

Partout où il passe, que le vent souffle, qu'un rameau craque, qu'une feuille tombe, qu'un oiseau vole, qu'un chevreuil fuie, qu'un petit ruisseau murmure dans le ravin,

Ali-Pacha a peur de tout! Tout le fait trembler! Une sueur froide inonde son visage. Le cheval dresse l'oreille, retient son haleine, se raidit sur ses jarrets... c'est un loup qui passe;

Le cavalier se cramponne à la selle. Ses yeux voient partout Tzavellas; partout il croit apercevoir des sabres qui brillent nus.

Sa longue barbe, blanche comme la neige, est emportée par le vent, qui l'étend devant sa bouche et autour de son cou; on dirait qu'elle va l'étrangler.

De même que les vagues, poussées par un vent du sud, se perdent, la nuit, dans les ténèbres, et ne se distinguent plus qu'à l'écume qui blanchit leur sommet,

De même, cette nuit, le cheval passait comme une vague dans les ténèbres, vague gonflée et sombre, dont la barbe d'Ali-Pacha était l'écume.

Ils fuient! ils fuient! toujours à bride abattue! assez! le pauvre coursier n'en peut plus; ses genoux fléchissent; on entend ses entrailles bouillonner!

Ali-Pacha, plein de rage, blasphème; il enfonce profondément ses éperons; l'animal souffle, gémit lourdement, fait un bond et s'abat sur ses genoux.

Le cœur lui bat comme un marteau, ses oreilles fléchissent; le voilà par terre; il s'agite, il se débat; le sang lui sort des naseaux, il râle;

Et, tandis que son coursier agonise, muet de rage, Ali regarde; il regarde inquiet, pâle; il tend l'oreille pour écouter.

Il a peur encore des balles ennemies, et saisit, en tremblant, ses deux pistolets. Le malheureux coursier, abîmé sur le sol, se roule, se débat, gémit encore,

Et empêche Ali d'entendre si ces dé-

mons le poursuivent. Ali-Pacha toujours en fureur, lui met deux balles dans la tête.

Le coursier se redresse comme un fantôme, pousse un dernier hennissement et meurt. Son œil immobile et fixe s'attache sur lui, trouble et éteint.

Ali entend des pas, des voix... Ah! ses coups de pistolet l'ont trahi! Le bruit approche; son sang se fige; il se cache derrière le corps de son cheval.

Il recharge ses armes, et, tout tremblant, met la main sur son poignard. Il s'entend appeller : « Vizir Ali. » et lui, de peur, il fondait comme la cire.

On crie encore! chaque fois le bruit se rapproche; Ali, l'œil tout ouvert dans le vide : « A mon secours! crie-t-il. Omer Vrioni à mon secours! »

Ali-Pacha, ainsi poursuivi, rentre dans

Janina à demi-mort. Et, tant qu'il vécut, il eut toujours devant les yeux la fustanelle de Lambros.

EUTHYMIOS VLAKHAVAS

Si la Révolution grecque avait dû devancer de quelques années l'heure fixée par le destin, c'eût été incontestablement la main puissante de ce héros qui eût fait sonner l'airain terrible.

Une tradition mystérieuse couvrait, comme d'un brouillard, le secret de sa naissance, et cet enfant bien-aimé des montagnes de la Thessalie grandit, vécut et mourut, sans que jamais personne lui ait entendu prononcer le nom de ses parents.

Toujours campé sur le Pinde, l'Olympe ou l'Ossa, il n'en sortait, comme d'une embuscade, que pour tomber sur les troupes d'Ali-Pacha, qu'il battit souvent en diverses ren-

contres. Il menaça même Janina, où, comme dans une caverne, le tigre sanguinaire avait établi son repaire.

A ses luttes prenait toujours part un moine, nommé Dimitrios, connu dans toute la Thessalie pour la pureté de ses mœurs et son dévouement à Dieu et à la Patrie.

Ces deux hommes, au milieu de leur solitude sauvage, à l'ombre des arbres et dans le silence des vallons embaumés de la Grèce, conçurent la grande Idée de notre Régénération. Qui aurait pu douter du succès? Qui aurait pu manquer de courage, en combattant sous la protection de l'épée de Vlakhavas et de la croix de Dimitrios?

En 1809 eut lieu la première explosion du feu caché; en 1821, grandes secousses et bruits terribles; en 1854, nouveaux grondements et nouvelles secousses du volcan. Heureux qui verra la quatrième et dernière éruption!

Ali-Pacha, ayant appris que la bande de Vlakhavas grossissait de jour en jour, se hâta de marcher contre lui à la tête de forces dix fois supérieures aux siennes. Le choc fut meurtrier et sanglant. Notre héros fit des prodiges de valeur. Malheureusement un

grand nombre de ses compagnons, désespérant du succès, l'abandonnèrent ; alors, couvert de blessures, il fut fait prisonnier par les Albanais, qui le traînèrent, chargé de chaînes, à Janina, où, sans verser une larme, il supporta tout ce que purent inventer de tortures l'esprit et le cœur d'un impitoyable tyran.

Peu après fut pris aussi le moine Dimitrios, qui, par ses réponses, fit trembler Ali-Pacha, lorsque celui-ci, avant de l'envoyer à la mort, tenta, par des promesses et des menaces, de lui faire renier sa foi.

Invention horrible! un mur fut construit avec des pierres et du ciment sur le corps de Dimitrios à qui on ne laissa de libre que la tête, afin de prolonger le plus longtemps possible son agonie.

Le martyr est vénéré aujourd'hui en Epire ; tous célèbrent sa mémoire, et le regardent comme un saint.

EVTHYMIOS VLAKHAVAS

LES DEUX MONTAGNES.

VLAKHAVAS, qui t'a enfanté? quelle mère, quel père ?

L'Olympe aima la belle Ossa, Ossa la fière, la désirée ; durant de longues années, il l'a regardée d'un œil amoureux, et elle en paraissait honteuse et craintive tout à la fois.

Une nuit, c'était une magnifique nuit de printemps, calme et sereine, les astres du ciel brillaient, leur lumière scintillait,

comme si un amour secret faisait battre leur cœur brûlant. Les brebis bêlent; on entend toutes les clochettes du troupeau, qui, en paissant, traverse le vallon, et parfois au loin résonne le chalumeau du berger qui berce amoureusement les arbres et les fleurs. L'haleine du laurier et du myrte embaume l'air; le lis joyeux sort de l'eau son front virginal, que n'a pas encore vu le soleil; il se penche et s'admire, en voyant sa forme se refléter dans les eaux profondes du fleuve. Un doux, très doux écho apporte la chanson du Klephte, qui se souvient de Christos Millionis; et l'air, les arbres et les eaux, s'oubliant, restent immobiles, pour écouter ce qu'on dit de leur vieil ami. La rosée tombe transparente comme la larme d'un enfant; on dirait que la nature, comme une nouvelle mariée, pleure en entendant rappeler la mort de Christos Millionis.

Pourquoi, ô mes chères montagnes, au milieu de tant de joie et d'amour, de tant

de vie et d'harmonie, n'ai-je pas entendu bruiré dans les feuilles du saule et dans le murmure du ruisseau, la brise de la Liberté?...

C'est une pareille nuit que choisit l'Olympe pour dire son amour, et exprimer sa passion à l'Ossa. Voyez-le, l'amoureux, comme il s'est paré! Toute blanche, sa longue chevelure flotte fièrement sur ses épaules puissantes. De doux rayons de la lune la caressent; elle paraît blonde, blonde et couverte d'or. Il a pour manteau, les nuages veloutés comme l'écume, et pour fustanelle la brume de mai. A sa ceinture, sur son épaule brillent et étincellent, au lieu de fusil, au lieu d'épée, la foudre et le tonnerre. Heureuse la jeune fille aimée de l'Olympe le Klephte!

Toute la nuit, les monts se sont parlé tout bas, et, lorsque l'étoile du matin s'est levée, que les roses de l'aurore se sont montrées au sommet des montagnes, l'Olympe regarda la belle Ossa, et la vit

rougir comme une vierge pudique; il se pencha, courba sa tête, et la baisa sur la bouche. Soudain à ce baiser, qui est flamme et vie, s'allument, s'animent les entrailles de la jeune épouse. Tout aussitôt, comme un grondement dans les gorges de l'Agrapha et du Pinde, on entendit les pas du redoutable *Armatole* Vlakhavas, et les aigles et les éperviers de s'écrier : « Ou-« vrez-vous, forêts, écartez vos branches; « laissez passer le génie, le dragon de « l'Ossa. »

Oh! mère, quel malheur pour toi, et pour toi aussi, père, de ne pas avoir pu jouir de votre fils unique si tendrement chéri! Que de fois, dans la bataille, ne l'avez-vous pas vu, du haut de vos sommets, joncher la route des cadavres de ses ennemis et passer par-dessus! Que de fois, lorsqu'il était altéré, Ossa ne lui a-t-elle pas donné l'eau immortelle de sa blanche poitrine, comme une mère qui allaite son enfant! Et que de fois n'avez-vous pas étendu sur lui la fougère et les branches de platane pour

qu'il pût s'endormir à l'ombre. Et vous, de le regarder alors et de vous dire : « Quel « fils nous avons engendré! quel Pallicare! « dans l'infortune de notre vieillesse, « dans l'amertume de notre cœur! Nous « t'avons donné notre sang, reçois aussi « notre bénédiction; puissions-nous revi- « vre et redevenir jeunes par toi. Et « maintenant, vieil Olympe, et toi, Ossa « désolée, comment votre fils est-il tombé « dans les griffes d'Ali-Pacha? »

Le terme de nos malheurs n'est pas encore arrivé, ô mes chères montagnes! Elle est lourde, trop lourde, l'impitoyable malédiction qui pèse sur nous, et les quatre siècles ne sont pas encore révolus!

On traîne à Janina le héros, garrotté avec tant de chaînes, qu'on dirait qu'ils ont peur de lui voir briser fers et cordes et regagner les montagnes. Qui alors pourrait l'y reprendre? Vite, les tortures! vite, la potence!... Ali-Pacha, donne-toi

pleine carrière, ton heure à toi aussi est proche!

LE CONFESSEUR

Fatigué par les nombreuses tortures, accablé par la douleur immense, Thymios s'est endormi. On le tient à genoux sur des cailloux tranchants, les mains liées derrière le dos, chargé de lourdes chaînes. Sa tête, penchée sur sa large poitrine, se repose endormie sur cet oreiller vivant. De sa longue barbe, comme d'une noire fontaine, coule une sueur froide mêlée de sang. Si le tombeau a des rêves, quel est le sien ?

Ses bourreaux dorment aussi, étendus sur la terre, comme des loups rassasiés, et ronflent maintenant.

Qui est celui qui vient de passer?... comme un fantôme.... comme une ombre?... Il est vêtu d'une robe toute noire,

sous les plis de laquelle il cache quelque chose. Comme s'il craignait de glisser dans le sang, il marche doucement, tout doucement, cherchant Vlakhavas. Il l'a entendu respirer, et se met à genoux devant lui.

« — Thymios! Thymios! m'entends-tu? Ne me reconnais-tu pas? Réveille-toi, les heures fuient!... Aurais-tu peur?.....»

« — Mon cœur est de pierre, et mes entrailles sont de fer; la peur n'a pas de prise sur moi, et je ne crains pas la mort. Mais qui es-tu, toi, homme sans pitié, qui viens troubler mon sommeil et interrompre mon rêve? »

« — La rouille ronge le fer, et l'eau perce la pierre; la dent d'Ali-Pacha n'a-t-elle pas eu prise sur toi? Vlakhavas, je ne suis pas sans pitié, je ne suis pas venu interrompre ton dernier rêve, ni troubler ton sommeil. Tu ne me reconnais pas? Tu n'ouvres pas les yeux pour me regarder, ta bouche pour me donner un bai-

ser, un doux baiser, ma suprême consolation ? »

« — Mes yeux sont grands ouverts, mais, hélas ! je ne te vois pas ; hier, on m'a coupé les paupières, on m'a brûlé les yeux avec un fer chaud. Hélas ! je ne puis te reconnaître, car on m'a versé du plomb fondu dans les oreilles, et ta voix m'arrive comme un bourdonnement confus. Tout est sombre pour moi !... Dis-moi, quelle heure peut-il être ? Fait-il nuit, ou bien le soleil brille-t-il encore sur les montagnes ?... Que les heures sont lentes, quand elles se comptent par des souffrances, par des tortures et par une agonie sans pitié ! dis-moi qui tu es, approche-toi, que j'entende ton nom. » .

« — O malheur ! tu ne m'entends pas ? Tu ne vois pas Dimitrios ? »

Le lion rugit, il s'agite pour rompre les chaînes qui attachent ses mains engourdies, afin de serrer sur son cœur son

saint ami. Mais c'est en vain!... Les chaînes s'entre-choquent, et ce bruit sauvage ressemble à un éclat de rire.

« — Dimitrios, mon père!... O mon Dieu! Je te remercie, de m'avoir, contre toute espérance, envoyé ici ton ministre! Pleure à ma place, mon cher Dimitrios, sur mes pauvres yeux; ne vois-tu pas qu'on m'a rendu aveugle et qu'ils n'ont plus de larmes? Viens près de moi, tout près, donne-moi mille baisers »

Le moine a des larmes dans les yeux; ses genoux tremblent comme le roseau agité par le vent.

« — Dis-moi, mon père, es-tu venu tout seul? quelque fidèle compagnon ne te suit-il pas? Qui me baise ainsi? qui me lèche? »

« — Ton chien m'a suivi, et est venu avec moi te trouver; depuis qu'il t'a perdu, c'est moi qu'il aime à ta place. »

« — Dieu tout puissant!... pourquoi tant de bonté?... Mon Dimitrios, si tu m'aimes, ne l'abandonne jamais, et nourris-le du pain que nous mangions ensemble Mon père, on me torture depuis trois jours, et on ne m'a pas donné une goutte d'eau; je meurs de soif. »

« — Le Christ aussi a eu soif sur sa croix, et on lui a donné du fiel, les larmes du monde. Moi, je t'apporte, pour te désaltérer, une eau céleste; bois-en, mon enfant. La source qui la donne ne s'est jamais tarie, et ne tarira jamais; c'est un océan immense, le cœur de Jésus. Mon enfant, n'aurais-tu pas commis quelque péché? Au fort de la douleur, ne te serait-il pas échappé une plainte, une larme, une malédiction? »

« — Non, mon père, crois-le bien; il ne m'est échappé aucune parole de révolte contre ma cruelle destinée; seulement, hier soir, mon esprit s'est reporté sur le sang précieux de l'Olympe et du Pinde,

car, ô mon père, j'ai souhaité de voir la Thessalie libre, dresser la tête jusqu'aux nues... O mon père, qu'elle est belle, la Thessalie ! Hier, je me la suis rappelée, je l'ai vue dans mon rêve, comme une vierge céleste toute vêtue de noir. Mon pauvre cœur a palpité... Pour un moment j'ai oublié Dieu, et mes yeux se sont voilés de larmes. Est-ce un péché?... mon père ! »

« — Non, mon fils, rassure-toi ; notre sang à nous, comme une pluie de printemps, arrosera notre sol, pour que la Liberté en sorte. L'heure approche... Nous, nous dormirons profondément dans nos tombeaux et nous entendrons le bruit terrible de la guerre, le fracas des armes et des marches, le tumulte de la victoire passer au-dessus de la terre qui nous recouvrira, mais nos enfants viendront libres, Vlakhavas, prier pour nous, et évoquer notre mémoire. »

Le moine se tait. Il regarde Evthymios, et s'aperçoit que ces paroles l'ont troublé,

qu'il est tout tremblant et comme s'il allait rendre l'âme. Le prêtre étend la main sur sa tête, lui lit une prière et le bénit trois fois.

« — Mon enfant, pardonne aussi à ceux qui t'ont fait tant souffrir ! »

« — Plutôt l'enfer que de leur pardonner ! »

« — Vlakhavas, tu blasphèmes, tu repousses ton Dieu. Pardonne-leur... Qui es-tu pour te révolter ? Devant le sang que tu as versé, ton sang n'est qu'une petite goutte d'eau dans un fleuve profond, et tu n'es pas satisfait encore ? Qui es-tu donc, Vlakhavas ? »

« — Je suis le fils de l'Olympe, ne le sais-tu donc pas ? »

« — Vlakhavas, pardonne, ou tu seras... excom... »

Le moine n'a pas fini qu'une voix éteinte sortait tout bas, tout bas des lèvres d'Evthymios : « Mon Dieu, pardonnez leur. » Le moine a dompté le farouche lion.

« — Evthymios, serviteur de Dieu... reçois la sainte communion... »

Le martyr ouvre ses lèvres mourantes, et reçoit une vie immortelle pour une autre qui s'en va.

« — Mon père, je te demande une grâce. J'ai, au sommet de la tête, trois cheveux d'or ; arrache-les, prends-les et porte-les, de ma part, l'un à l'Olympe, l'autre au Pinde et le troisième à l'Ossa, ma mère ; dis-leur que c'est mon seul héritage sur la terre, et qu'avec ces cheveux je leur envoie ma jeunesse et ma vaillance, pour qu'ils ne descendent pas avec moi dans la tombe, et que la terre avide, qui dévore tout, ne les détruise pas... dis-leur de les garder comme un talisman... dis-leur de

ne pas m'oublier, de se souvenir que... pour l'amour d'eux... j'ai renoncé... au monde...

Il penche la tête et s'endort; le prêtre le bénit, lui donne un dernier baiser, et lui dit à voix basse : « O mon fils, demain, moi aussi, je serai à tes côtés. »

Le prêtre s'éloigne; le cadavre reste seul; les bourreaux ne se sont pas réveillés; couchés autour de lui, on dirait qu'ils sont là plutôt pour le veiller que pour le garder.

LE CADAVRE.

Trois jours durant, on traîne dans les rues de Janina, son cadavre outragé, et on le foule aux pieds. On entend résonner sur la pierre cette tête redoutable, et sa chevelure noire comme l'aile d'un corbeau s'entremêle aux cailloux. Ils le traî-

nent, ils le tirent toujours, les mécréants, en lançant des blasphèmes que l'enfer envierait.

Telle est leur violence et leur fureur, que les cheveux encore attachés à la peau tombent pétris avec du sang.

O quelle malédiction! mon Dieu! quelle cruelle malédiction! Ne viendra-t-il pas un jour, un moment, où les cheveux de Vlakhavas deviendront autant de chaînes, autant de cordes pour la potence?

L'Olympe, lorsqu'il apprit la fatale nouvelle, leva sa tête jusque dans les nues, pour apercevoir dans Janina, Evthymios, son fils. Montagne, ferme tes yeux; père, ne regarde pas, de peur que tu ne blasphèmes, malgré toi, la main de ton Créateur qui ne t'a fait si grand, plus grand que les autre montagnes, un géant entre toutes, que pour que tu puisses voir de plus haut tes entrailles méprisées et foulées aux pieds. Le vieil Olympe se trouble, s'obscurcit, se cache dans les nuages, et lance des éclairs et

des tonnerres. Il est terrible, le battement du cœur de la montagne !

Cependant les loups n'arrêtent pas leur course impétueuse ; ils traînent le cadavre avec des cris et des hurlements ; sa chair, ses entrailles, ces entrailles qu'avait embrasées, d'un feu inextinguible, la passion de la Liberté, se répandent toutes palpitantes et toutes fumantes hors de sa poitrine. D'autres bandits suivent par derrière et font entendre, au lieu de prières, des railleries et des blasphèmes.

Dans la foule un chien se cache ; il suit de loin l'horrible convoi. Est-ce l'odeur du sang qui l'attire, et vient-il s'y désaltérer ?... Oh ! pleurez ! pleurez sur le chien fidèle de Vlakhavas !

Ils n'en peuvent plus ; la corde se casse dans leurs mains... Alors un *Bohémien* pousse un cri, et tous s'arrêtent. Il tire son couteau, fait une entaille à la gorge, et, passant ses doigts dans la blessure béante, il

soulève adroitement la terrible tête, qu'il sépare du tronc en deux coups de son coutelas; Il la montre... tous s'enfuient.

Le bourreau jette les yeux autour de lui; il voit tout près une pierre, y place la tête, et s'enfuit aussi. De temps en temps, il se retourne de peur que la tête, redevenue vivante, ne le poursuive.

La nuit est venue; les monstres rassasiés se sont dispersés. Seul, le chien est resté. Couché par terre, il pousse des hurlements de douleur. Quand minuit sonne, il s'élance et avec la gueule s'efforce d'atteindre jusqu'à la tête. Ses griffes sont en sang, elles glissent et tombent, en grattant la pierre; la tête est trop haute, il n'y arrive pas. Il s'allonge, il se ramasse, il glisse, il tombe, se relève et s'élance, saute encore d'un bond vigoureux; le voilà arrivé. Il saisit entre ses dents la formidable tête, et tous deux disparaissent à travers monts et vallées. Partout où ils passent, les arbres étonnés se demandent

l'un à l'autre, le pin au platane, le cyprès au saule et l'orme au laurier : « Qui donc vient de passer ? Ne serait-ce pas Vlakhavas ? » Et ils se retournent pour le voir ; mais celui-ci fuit toujours.

Vers l'aube, il arrive au sommet de l'Ossa, tout en haut, au milieu des neiges les plus élevées ; il y creuse une fosse profonde, y enfouit la tête, et là, tout près, il se couche pour mourir.

Heureuse la neige qui sert de tombeau à Vlakhavas ! La mère, qui l'a mis au monde, rouvre ses entrailles, et lui fait, comme à un enfant dans son berceau, une couche où il doit reposer.

Ah ! quand donc viendra le temps où le soleil se lèvera si ardent, si chaud, que la montagne en sera enflammée, que les neiges et les glaces amoncelées se fondront pour nous montrer de nouveau, sur le sommet, la tête de Vlakhavas ! Alors Janina étonné lui rendra hommage, l'Albanie gé-

mira, et l'infortunée Thessalie se réjouira à la vue de cette résurrection.

Dans le sein de ta mère, repose en paix, Vlakhavas! L'heure viendra où l'altière Ossa rouvrira ses flancs pour te redonner le jour; tu en sortiras plein de vie, et tu refleuriras comme un germe qui, enfoui dans la neige, ne périt pas, et dont les racines sont d'autant plus profondes, qu'elles sont restées plus longtemps plongées dans le sein de la terre.

LE

LAURIER ET LE ROSSIGNOL [1]

OIRCISSEZ, vagues, votre écume; et vous, montagnes, votre neige; un hiver rigoureux est venu; le rossignol ne chante plus, le rossignol qui chantait sur le versant de la colline!

1. Cet hymne fut improvisé le 16 février 1857, jour de la mort du poète Solomos. Ceci peut être attesté par plusieurs de mes amis. (*Note de l'auteur.*) — Cette pièce a déjà été traduite en français, mais en partie seulement, dans une étude sur A. Valaoritis, publiée par Mme Dora d'Istria, dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er mars 1858.

— Pleurez, montagnes et rochers, le rossignol ne chante plus !

Et toi, cher laurier hellénique, laurier au vert feuillage; toi, qui durant la nuit, baignais tes fleurs dans la rosée, pour qu'il te vît avec plus d'amour, dis-moi, ô mon laurier, pourquoi le rossignol ne chante plus.

Sans doute, il a senti les parfums du printemps qui venaient de loin, et, impatient, il a dû s'envoler loin de toi, à travers les airs pour courir à sa rencontre, pour être le premier à l'embrasser et pour revenir avec lui.

Ah ! quand donc reviendra le printemps, pour voir si le rossignol reviendra, lui aussi. Ah ! quand donc fleurira la rose, ô mon laurier, pour que tu ailles voir ses feuilles et respirer son parfum ? Qui sait si tu n'y retrouveras pas son âme ?

Ah ! quand donc reviendra le printemps, pour que les neiges fondent, que les tem-

pêtes cessent, et que les hirondelles reviennent; pour que tu leur racontes, ô mon laurier, ta cruelle destinée? Qui sait ce qu'elles aussi auront à te dire?

Console-toi, mon laurier, tu n'es pas le seul qui attende ton ami, qui attende le rossignol. Si tu savais que d'ossements, que de braves couchés dans leur tombeau l'attendent avec toi!

On a entendu son chant au premier appel aux armes, comme une trompette de guerre, comme un ouragan, et aussitôt, sur l'Agrapha, des foudres ont retenti, les fusils flamboient, les épées brillent.

Et pendant qu'ils se battaient, ces malheureux morts, le rossignol, avec ses chants, leur réchauffait le sang; et tandis qu'il se lamentait, tandis qu'il chantait, le laurier était toujours en fleur, et le myrte aussi.

L'écho terrible de son chant arrive à

Missolonghi, le jour où on lui fermait les yeux; le jour où son évêque [1], enveloppé de flammes et de fumée, montait, brûlé, au haut des cieux.

Oh! quels doux accents, quelle harmonie ineffable avait le chant du rossignol pour ces héros, lorsque, agonisants, ils s'étendaient dans le sang, sur la terre, pour s'endormir profondément.

Le chant a traversé forêts, montagnes, vallons; et l'eau qui coulait doucement à travers les vallées, l'a pris pleine de joie,

1. Il y a ici un petit anachronisme volontaire : la mort héroïque de l'évêque Joseph n'a eu lieu qu'au second siège de Missolonghi, quand Ibrahim-Pacha s'empara de la ville. Or, l'hymne à la Liberté de Solomos a paru après le premier siège si je ne me trompe. Missolonghi vit alors fuir les Turcs. Ce fut dans cette retraite que l'intrépide Markos Botzaris, semblable à Epaminondas, tomba victorieux sous le fer des musulmans *(Note de Mme Dora d'Istria).*

dans son écume, et, en courant, l'a porté à la vague de la mer.

Et soudain la vague grossit, s'enfle, s'élève, et, voyant la terre libre, jalouse, elle mugit, elle gémit, elle écume, elle bouillonne, elle lève sa crête comme un sommet de montagne.

Oh alors! que de regards, qui brillaient comme des astres, se tournèrent vers la mer, et que de mains, lourdes et fortes, comme si elles étaient de marbre, désignèrent, étendues, ce flot à la grève :

Car un tressaillement secret du cœur leur dit qu'ils verront un jour flotter et voler dans les airs, comme des vagues écumantes, le drapeau bleu et blanc fièrement déployé sur une mer nationale.

Cependant la mer toujours bruit, gémit, mugit, toujours s'agite, bat, ébranle et rochers et montagnes.... Enveloppe-toi profondément dans les nuages, n'apparais pas,

ô lune ; ne vois-tu pas Canaris, qui se réveille à cette tempête ?

Il s'est réveillé comme d'un lourd sommeil ; il s'élance comme hors du tombeau, il court, il embrasse la vague sauvage, et ces deux éléments irréconciliables, le feu et l'eau, forment une amitié indissoluble.

Et lorsque, réunis, ils se mirent à voguer ensemble, la noire mort surprit tous ceux qui se trouvèrent sur leur chemin. Elle est large et vaste, la tombe de la mer. Courage, Canaris, souviens-toi de Psara !

Que n'étais-je une étincelle de ta foudre ? Que n'étais-je une goutte d'eau de la mer, pour être près de toi, Canaris, cette nuit où tu as ouvert l'enfer et englouti la Turquie,

Pour te dire toujours : Canaris, en avant ! brûle, noie tue, détruis les Infidèles ; pour enflammer ta colère au milieu du carnage, en te criant : Souviens-toi du chant du rossignol ;

De ce chant qu'il a chanté doucement sous les arbres, lorsque le pauvre oiseau, tout hors d'haleine, est venu de la ville de Constantin, et qu'il t'a dit qu'il avait vu un cadavre sacré, noyé et rejeté par les flots sur le rivage désert;

Et qu'il t'a dit qu'il s'approcha pour le regarder, et qu'il tressaillit dès qu'il le vit. Il se jeta sur lui pour l'embrasser, et, lorsqu'il fut tout près du martyr, il vit à son cou une corde au lieu de l'étole;

Et le nœud serrait le Patriarche si fortement, il était entré si profondément dans les chairs, qu'il lui avait coupé la gorge et ouvert une seconde bouche, qui nuit et jour crie : « Vengeance! »

Après avoir apporté la terrible nouvelle, le rossignol se retire au haut des montagnes et replie ses ailes [1]; il se réjouit en voyant son laurier fleurir et en sentant le

1. La mort du patriarche Grégoire est le der-

printemps s'épanouir devant les pauvres orphelins.

Trente ans se sont écoulés comme si c'était un jour, et, toujours aux aguets, il demandait au vent qui venait de l'Olympe quelle nouvelle il lui apportait, et si l'étoile libératrice brillait sur les sommets du Pinde [1].

Oh! quelle joie il a ressentie, le pauvre rossignol! Il bat des ailes; il voltige, il rajeunit en apprenant que là-haut, en Thessalie, l'épée de Petros ouvrait des tombeaux.

Il s'est ressouvenu de sa jeunesse, de ses premiers chants, et il s'est remis à chanter tout bas dans sa solitude.

nier fait cité par Solomos, dans son Hymne célèbre.

1. Ceci est une allusion à Hadji-Petros et aux troubles qui avaient éclaté en Epire, à ce moment.

..... Mon laurier, quel malheur pour toi que ses derniers accents fussent des chants funèbres et ses derniers soupirs!

Maintenant, qui viendra évoquer les froids ossements? Quel ange sonnera pour eux la trompette de la Résurrection, et quel oiseau s'empressera désormais d'apporter aux morts l'espérance et la joie?

Que les sépulcres se ferment, et que l'herbe croisse sur eux de nouveau! Que les morts s'étendent dans leur cercueil, et qu'ils reposent! Qui sait combien de printemps, combien d'années s'écouleront avant qu'ils ne revoient le rossignol et le premier jour de Mai?

A SA MAJESTÉ

LE ROI DES HELLÈNES GEORGES Ier [1]

Je voudrais être l'Océan pour avoir ses flots, et venir à tes pieds, baigner le rocher de ton trône. Leur fraîche écume, leur bruit sauvage, leurs entrailles vigoureuses, leur âme redoutable, leur couleur bleue, leur toute-puissance, je te les donnerais aujourd'hui, pour que tu devinsses la tempête. Je le vou-

1. Cette pièce a été composée le jour où Sa Majesté a posé, pour la première fois, le pied sur le sol de Corfou, et qu'il daigna accepter le recueil de poésies de A. Valaoritis. (*Note de l'auteur.*)

drais, oui, je le voudrais, pour te voir d'ici voguer et, tourbillon, fantôme, courir réveiller cette plage qui dort paisible devant toi, comme si l'aveugle ne voyait pas la lumière qui brille sur ton front ! Je voudrais, oui, faire de ta jeunesse un ouragan pour noyer dans les eaux de l'abîme la malédiction qui a fait de l'Epire une morte, et, de gouffre qu'elle était, un marais stagnant, muet, timide et stérile.

Jette les yeux et regarde : les vautours du Pinde ont les ailes noires comme s'ils étaient des corbeaux. Le chêne-vert orgueilleux n'incline plus ses rameaux pour recevoir sous son ombre les lions de Souli. Dans la grotte de Katzantoni, des bergers, la nuit, conduisent leurs troupeaux, et des loups affamés hurlent et s'abritent dans le *Limeri* de Zidros. Les fils de Boukovalas, étendus sur la fougère, tissent leur laine et regardent, la bouche béante, leurs troupeaux rassasiés ruminer silencieusement.

Oh ! si je pouvais te voir un jour là-haut

tenir notre drapeau haut et ferme dans les airs, avec les nuages pour couronne, ton trône au milieu des neiges, et un aigle tout blanc pour te contempler ! Oh ! puissé-je te voir, tourner de là ton regard bleu pour saluer avec nous ton père, ta mère, ta terre natale, qui font des vœux pour ta jeunesse, ton bras et ton épée !

Nous ferons de la tête inflexible de notre vieil Olympe un autel immense, et, avec des larmes de joie, toi et nous, nous célébrerons, à genoux, prosternés, la commémoration des tombes qui sont là depuis des milliers d'années, ainsi que de ceux qui ont teint de leur sang les retranchements de Düppel et en ont fait un Missolonghi [1].

Alors, moi aussi, j'ouvrirai cette bouche qui ne fait que gémir, pour chanter

1. A cette époque, le Danemark se battait courageusement contre les Austro-Prussiens. *(Note de l'auteur.)*

ta gloire. Alors, moi aussi, je parerai mon triste front d'un rameau de laurier et je viendrai au pied de ton trône avec des pampres sauvages, des lis et de jeunes rameaux. Aujourd'hui, reçois ces pauvres fleurs des morts, reçois ce romarin que mon cœur a nourri !

LE 25 MARS

ANNONCIATION. — HELLÉNISME

Le ciel s'ouvre tout à coup, les nuages se dissipent, les mondes restent muets; immobiles, ils regardent, un éclair brille... On entend des psaumes et des chants... une étoile traverse les cieux,... elle s'arrête devant la Vierge-Marie...

« Je vous salue, lui dit-elle, Marie toujours vierge! vous êtes bénie! le Seigneur est avec vous; salut, Marie, salut! »

Bien des années ont passé... Un jour,

semblable à celui-là, le ciel, de nouveau, s'est illuminé d'éclairs... Dans sa couche désolée, une jeune fille se consume lentement; pâle, délaissée, privée de tout secours, désespérée, elle gémit dans les fers. Ses chaînes sont silencieuses, des ténèbres épaisses l'environnent; les mépris et les malheurs rongent ses os. Tout à coup, la prison tremble; la fenêtre s'ouvre toute grande, s'illumine et laisse passer une étoile, un rayon... L'Ange s'arrête, reploie ses ailes...

« Réveille-toi, relève-toi, ne crains rien... Salut, Vierge, salut! Le Seigneur est avec toi, Grèce, ressuscite! salut! »

Les murs s'écroulent aussitôt. La mourante infortunée sent alors qu'elle a des ailes aux pieds; à sa ceinture retentit une épée redoutable; chacun de ses pas ouvre une tombe insatiable; elle demande où sont ses enfants .. personne ne répond... Elle s'élance, elle vole sur les montagnes...

Partout où passe la Vierge, partout où elle pose le pied, les neiges fondent.

« Réveillez-vous, vous tous qui reposez; réveillez-vous, vous tous qui dormez; que ceux qui ont goûté de la mort, se rassasient maintenant de vie. »

Les années s'enfuient, s'envolent; mais il est écrit que cette journée ne passera pas; elle doit briller à jamais là-haut, au milieu de toutes les splendeurs du ciel. La nature entière se pare de milliers de fleurs pour la saluer. Fêtez, fêtez bien ce grand jour; que chacun participe à la grâce divine. Et vous, esclaves, vous qui craignez de porter sur votre cœur le laurier doublement sacré, soyez maudits !

SALUT A LA GRÈCE

NOTRE MÈRE [1]

UVRE, ô notre Mère adorée, ton cœur, jeune à jamais, et embrasse-les, tes pauvres, tes malheureux enfants! Serre-nous dans tes bras, ô Mère, étreins-nous! Nus, désarmés, comme des coupables, comme des

1. Cette pièce a été publiée à Athènes le 25 mars 1864, jour où le poète, avec le président du parlement Ionien Etienne Padovas et le député Constantin Lombardos, arrivèrent dans la capitale, après l'Annexion, pour offrir, au nom de leurs commettants, l'hommage et la foi du peuple Ionien au roi des Hellènes. *(Note de l'auteur.)*

vaincus, ils viennent se réfugier dans ton sein. Donne-nous ta bénédiction, et guéris toutes nos plaies par un seul de tes ardents baisers!

Nous ne voulons pas autre chose, infortunés que nous sommes! Nous voulons ici, près de toi, voir, nous aussi, les larmes qui tremblent à ta paupière, et les sentir tomber, chaudes encore, une à une sur nous. Nous voulons que ton sanglot pénètre dans nos entrailles et les traverse comme une épée à double tranchant. Nous voulons partager ta douleur, nous voulons avec toi supporter tes malheurs et ta souffrance séculaires... Nous ne voulons plus des injures ni des mépris de l'étranger... Des années innombrables ont passé!... N'est ce pas vrai, Mère, n'est-ce pas vrai? Elles n'ont pu réussir jusqu'à présent à étouffer, dans nos tristes poitrines, notre âme endolorie. Les loups n'ont pas pu épuiser notre sang jusqu'à la dernière goutte. Leur gueule avide, lassée à la fin, en a laissé oubliée, au milieu de notre

corps épuisé, une petite, mais une brûlante goutte. C'est avec elle que nous avons vécu, malheureux! Toute notre espérance, nous l'avions ensevelie dans ce sanctuaire, et c'est là qu'elle grandissait. Nourrie d'ardents désirs, elle poussa de fortes racines et elle s'épanouit. Dans ton sein, c'est là l'unique trésor que t'apportent tes enfants.

Regarde les fronts, comme ils sont sillonnés par les chagrins et les souvenirs! Les yeux, troubles de larmes, se sont fatigués dans les ténèbres ; encore un peu, ils se seraient éteints. Ils ont vu Souli égorgé, et, ses entrailles vigoureuses, l'orgueil du Créateur, dispersées devant eux. Ils ont vu sans tombeaux, sans prières, au milieu des pins, au milieu des platanes, ses restes déchirés, devenir la proie des corbeaux affamés! Ils ont vu Kounghi brûler et, telle qu'un noir cyprès qui poussait de sa cendre, comme un monument funèbre, sa fumée s'élever toute droite jusqu'aux nuages. Ils ont vu Ali-Pacha hurler tout autour, lorsqu'il eut rongé jusqu'à l'os, les chairs de

l'Epire, et crier encore la faim en étendant le cou..... Ils ont vu alors un assassin enfoncer ses ongles dans ta belle Parga et jeter, en se jouant, son corps délicat dans la bouche du monstre. Et nous, nous voyions, muets, le monstre épouvantable, et nous entendions, paralysés, le bruit de ses mâchoires féroces qui la broyaient avidement avant de l'engloutir! Dis-nous, Mère, dis-nous, ressucitera-t-elle, elle aussi?...

Lorsque tu t'es relevée pleine de force, et que nous avons vu, tel qu'un arc-en-ciel, briller le fourreau de ton glaive terrible; quand nous t'avons entendue, infortunée, sur ta plage déserte, fraterniser, la nuit, avec la tempête et le feu de la foudre, au lieu d'épée à ta ceinture, prendre pour coursier la mer en furie; lorsque le monde asservi à ta colère sans pitié, courbé dans sa vieillesse avilie, chancelant, corrompu, sentit revivre tes entrailles inanimées; lorsque, pâle, il leva ses regards glacés, et qu'il te vit .. et qu'il

te bénit... O Mère, alors tes enfants malheureux tressaillirent au battement de ton cœur. Avec toi, ils se plongèrent dans le sang; ils furent victorieux avec toi, et puis ils s'en retournèrent et, de nouveau, se retrouvèrent enchaînés.

Si tu savais de quel prix ils ont payé ta Résurrection ! Toutes les fois que ton glaive brillait ou tuait, nous..... on nous foulait aux pieds, on nous frappait, on nous pendait. On empoisonnait à la mamelle le lait de l'enfant, en abreuvant de fiel la mère désolée; on nous mesurait le pain, de peur qu'un jour il n'en échappât de nos lèvres une miette pour toi; nos prières, nos joies, nos pleurs .. c'était un crime !

Pour nous, la vie n'avait ni douceur ni joie. Le printemps n'avait pas de fleurs, les oiseaux n'avaient pas de chansons. Les années fuyaient sombres. Nous te voyions près de nous; nous sentions ta flamme dans le secret de nos cœurs; nous tendions vers toi, les

mains !... O Mère, embrasse-nous. Dans les replis de ton cœur, cache-nous, garde-nous! Cela nous paraît un rêve, d'être près de toi! Il nous semble que l'étranger nous dévore des yeux, se repentant trop tard! Prends-nous, Mère, étreins-nous doucement dans tes bras. Aujourd'hui c'est ton amour; demain c'est une croix à l'épaule, un peu de pain d'orge et une longue route que te demanderont tes enfants, ô notre Mère! »

La Mère ne se rassasiait pas de contempler ses enfants, et chacune de leurs plaintes, elle les enfouissait dans son cœur; ils s'embrassèrent étroitement; et leurs baisers, les grands aigles les prenaient, les portaient là-haut dans leurs nuages, et en faisaient des éclairs; les rayons du soleil qui les éclairaient les emportèrent et leur donnèrent le nom d'Espérances.

Béni trois fois, béni le jour, où nous sommes rentrés dans ton sein, douce, douce Mère!

LE ROCHER ET LE FLOT

A l'honorable Président du Cercle politique la Renaissance, *à Corfou.*

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Le 25 mars et le 10 octobre[1], quoique séparés l'un de l'autre par un intervalle de quarante-deux années, ne s'identifient et ne se relient pas moins dans notre histoire, au point qu'il serait impossible de les séparer,

1. 25 mars 1821 : Proclamation de la guerre de l'Indépendance. — 10 octobre 1862 : Révolution qui a chassé le roi Othon. (*Note du traducteur.*

sans briser la chaîne qui rattache le passé à l'avenir, et sans rompre l'unité d'action, par laquelle notre nation s'avance vers sa destinée, en luttant courageusement contre les éléments qui viennent contrarier sa marche.

Ces jours sont consacrés dans notre cœur. Le peuple les a déjà sanctifiés et inscrits dans les pages sanglantes du martyrologe national; il ne cessera jamais de leur offrir, en guise d'encens et de sacrifices, ses inspirations et son culte.

La poésie populaire grecque fut notre compagne inséparable pendant notre long esclavage et l'unique consolation de l'âme affligée de notre Nation. Toujours mélancolique et en deuil, mais toujours pleine de vie et d'espérance, elle a son front couronné de branches de cyprès et de laurier, comme si elle voulait nous dire, à nous qui sommes venus plus tard, que de nos souffrances doit renaître la victoire. Compagne inséparable du Grec durant les persécutions, dans les sombres cachots, sur les champs de bataille, elle ne l'a jamais laissé privé de sa consolation et dans l'isolement, pendant la cruelle épreuve de tant de siècles.

La poésie populaire, cette sœur fidèle, qui

a partagé tous nos malheurs, a donc bien le droit, elle aussi, de participer à la fête que nous célébrons aujourd'hui.

Elle a le droit d'avoir sa place partout où se tente un effort qui a pour but le relèvement et la grandeur de la Grèce ; car c'est à elle seule qu'il appartient de composer l'Hymne de la victoire, et d'entonner le chant du triomphe, à elle qui ne s'est jamais lassée de pleurer sur le tombeau de tant de héros, et de célébrer leurs souffrances et leurs martyres.

Dans la pièce que j'ai l'honneur de vous dédier, se présentent dans une allégorie, la lutte et le triomphe de l'Hellénisme contre la conquête des Barbares, figurés, le premier par un Flot couronné d'écume, et l'autre par un Rocher debout au milieu de la mer.

Veuillez la recevoir avec bienveillance, non comme une œuvre digne du sujet qu'elle traite, mais comme un faible témoignage de mon très profond respect pour vous.

Aristote VALAORITIS.

Au très-honorable chevalier Arist. Valaoritis.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous informer que notre Cercle, dans la séance du 17 de ce mois, après avoir entendu la lecture de votre lettre et de la pièce de vers que vous lui avez dédiée : *Le Rocher et le Flot*, a décidé par acclamation que ce noble produit de votre talent serait publié par le journal qui sert d'organe au Cercle, et deviendrait ainsi la propriété de l'Hellénisme à qui vous l'adressez.

Par cette résolution, le Cercle a témoigné aussi le désir qu'il vous fût exprimé publiquement des remercîments pour l'honneur que vous lui avez fait, en même temps qu'il remplit un des principaux devoirs de sa mis-

sion, en acceptant ainsi cette manifestation poétique du sentiment national.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Corfou, ce 22 mars 1863

Spyridion GOURGOURAKIS,
Président du Cercle la *Renaissance*.

LE ROCHER ET LE FLOT

CARTE-TOI, Rocher, que je passe! dit le Flot noir, trouble, impétueux, à une roche de la mer : — écarte-toi. Dans mes flancs qui étaient morts et déjà froids, le terrible Aquilon et la noire tempête ont établi leur demeure. Mes armes ne sont plus de l'écume, ni ma tempête un vain bruit. J'ai des fleuves de sang. J'ai grandi par la malédiction du monde, du monde fatigué, qui dit maintenant : — « Rocher, tu tomberas; ton heure fatale est arrivée! » — « Lorsque je venais en silence, timide et tourmenté, te lécher, te laver les pieds, comme un humble esclave,

tu me regardais avec dédain, et tu disais au monde : – « Vois comme je méprise son écume. » – « Et moi, secrètement, tout doucement, là même où je te baisais, je te minais nuit et jour, je mordais tes chairs ; la plaie que je t'ouvrais, la fosse que je creusais, je la recouvrais d'algues, je la cachais sous le sable. Baisse-toi maintenant, et regarde ta base dans les profondeurs de la mer. J'ai rongé tes fondements et j'ai fait de toi une pierre creuse qui ne tient plus debout. Ecarte-toi, Rocher, que je passe ! Le pied de l'esclave te marchera sur le cou... Je me suis réveillé lion... »

Le Rocher semblait sommeiller. La tête cachée dans le brouillard, il paraissait insensible, inerte, enveloppé de son suaire. Son front, déchiré de rides profondes, était éclairé par les rayons à demi-éteints d'une lune blafarde. Autour de lui voltigeaient des songes, des malédictions, et, dans ce tourbillon, des fantômes flottaient comme des oiseaux de proie, qui battent des ailes, attirés par l'odeur d'un cadavre.

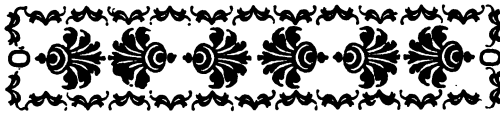
Mille fois le Rocher a entendu retentir dans l'air le mugissement du Flot et sa menace terrible, sans même s'éveiller ; mais, aujourd'hui, il a tressailli ; on dirait qu'il va rendre l'âme.

— « Flot, que me veux-tu ? pourquoi ces menaces ? Qui es-tu, toi, qui, au lieu de me rafraîchir, au lieu de charmer mon sommeil par ton murmure, et de baigner mes pieds de tes froides eaux, oses te dresser devant moi menaçant et couronné d'écume ? Qui que tu sois, sache-le bien, on ne me fait pas aisément mourir !

— « Rocher, mon nom est Vengeance. Le temps m'a abreuvé de fiel et de mépris ; j'ai grandi dans la douleur. Autrefois je n'étais qu'une larme, mais à présent, regarde-moi bien, je suis devenu une vaste mer ; tombe devant moi, et rends-moi hommage. Ici, dans mes entrailles, vois, il n'y a plus d'algues marines ; j'entraîne à ma suite des nuées d'âmes, la désolation et la ruine. Réveille-toi, maintenant les

ombres de mon enfer te réclament... Tu as fait de moi un cercueil... Tu m'as chargé de cadavres... Tu m'as jeté sur des rives étrangères... Mon agonie a servi de risée à bien des gens, leur pitié a empoisonné mes souffrances. Ecarte-toi, Rocher, laisse-moi passer : le calme est fini; je suis l'abîme, ton mortel ennemi; c'est un géant qui se dresse devant toi.»

Le Rocher reste muet. Le Flot, dans son élan, engloutit en un moment la masse évidée; elle disparaît dans le gouffre, s'effrite et se fond, comme si elle était de neige. Au-dessus mugit, quelque temps, la mer en fureur, puis elle se referme et à la place où s'élevait le monstre, il ne reste plus à présent rien que le Flot, qui se joue bleu et blanc au-dessus de son tombeau.



L'ARBRE DÉRACINÉ

En janvier 1866, me trouvant à Madouri, une des plus charmantes îles Taphiennes, j'assistai à une épouvantable tempête. Je vis la plaine d'Elloménos qui est en face, noyée dans les eaux, entièrement dévastée, et les hauts sommets des magnifiques montagnes d'Elaté et de Cares enveloppés par la foudre.

La mer mugissante tourbillonnait dans des passes resserrées et semblait impatiente de se voir ainsi emprisonnée comme une lionne dans une cage; ses flots, pénétrant dans l'étroite ouverture du golfe qui, situé à l'extrémité sud-ouest de Méganisi, s'avance majestueusement vers le rivage de Zaverda, rencontraient de front les petites îles

du Scorpion et de Sparte, qui font aussi partie du groupe des Taphiennes, et, repoussés, retombaient écumants et gigantesques sur Madouri et sur la côte sablonneuse d'Elloménos.

Au milieu des mugissements de la mer, on distinguait le bruit retentissant du torrent, qui, descendant des cimes escarpées de l'Engloubé, et se précipitant de gouffre en gouffre, passe impétueux et irrésistible à travers les gorges et inonde la plaine, entraînant après lui d'énormes rochers et des arbres séculaires. Ce torrent s'appelle le *Dimosari*.

La force et l'impétuosité des eaux étaient telles ce jour-là, que le courant, à partir de son embouchure, se frayant un passage à travers les flots de la mer, arrivait jusqu'à Madouri et jetait à mes pieds, sur le rivage, les dépouilles de sa lutte et de sa colère. Parmi ces débris, je vis un arbre immense, de la famille des chênes, appelé vulgairement *roupaki*, remarquable par son caractère agreste et la vigueur de sa nature. Cet événement fortuit m'a donné l'idée de la pièce de vers qui suit, et conséquemment du titre qu'elle porte : L'*Arbre déraciné*.

Mais la poésie, qui, dans la liberté de ses

inspirations, parcourt facilement des distances infinies et a reçu du ciel la puissance de réunir et d'allier des objets, qui, de prime abord, semblent tout à fait étrangers les uns aux autres et n'avoir rien de commun entr'eux, a voulu, dans cette circonstance, réveiller en moi le souvenir d'Argyris, qui, traîtreusement assassiné depuis déjà une quarantaine d'années, vit toujours dans les traditions populaires, et dont le caractère et le courage indomptables sont encore célébrés par le peuple, dans ses chants.

Argyris naquit en 1799; à peine adolescent, il embrassa ce genre de vie, qui, chez les nations civilisées, montre un penchant invincible pour la violence, mais qui, chez nous, était considéré comme l'attribut des seuls braves et des audacieux. Il ne tarda pas à se faire remarquer par son caractère indomptable, et par la terreur qu'il inspirait dans ses expéditions nocturnes, où il apparaissait comme un fantôme, imposant sa volonté, et exigeant qu'on la respectât et qu'on obéît à tous ses caprices.

C'est alors qu'il s'éprit d'une certaine Hélène, fille de Michel Perdicaris, du village de Kalamitzi. Si l'on en croit le chant po-

pulaire ci-dessous, son amour était payé de retour. Mais les parents de la jeune fille rejetèrent obstinément les propositions de mariage d'Argyris. Ce refus réveilla dans l'âme farouche de l'amant une jalousie féroce et un invincible désir de vengeance. Il déclara la guerre à la famille d'Hélène, ravagea plusieurs de ses propriétés, blessa grièvement un de ses parents, et enleva enfin, dans une embuscade, la jeune fille elle-même à qui il fit subir les derniers outrages; puis il la renvoya, après lui avoir tailladé les joues, pensant bien qu'ainsi mutilée, elle ne pourrait plus inspirer désormais de passion à personne.

Pour un tel crime, il fut décrété hors la loi, et sa tête mise à prix. Des gendarmes réguliers et irréguliers cernèrent les montagnes; des détachements de la garnison anglaise se mirent en campagne comme pour aller, en partie de plaisir, chasser une bête féroce. Cependant, quinze mois entiers, Argyris seul put leur tenir tête, trouvant partout de l'appui et des secours, peut-être parce qu'on voyait avec peine un jeune homme généreux du même pays et de la même religion impitoyablement pourchassé par des sol-

dats d'une autre race et d'une autre religion.

La corruption pourtant fit ce que n'avaient pu faire les baïonnettes anglaises. Deux de ses alliés et amis, Patralas et Nicolas Courtis, après avoir soupé fraternellement avec lui, le tuèrent traîteusement, en lui tirant, par derrière, deux coups de pistolet tandis que, sans défiance, il marchait devant eux, le 22 août 1827.

Devenus odieux à tout le monde, les assassins moururent au milieu des anathèmes et des malédictions générales. On croit que la pierre sur laquelle tomba Argyris, et qui fut baignée de son sang, entraînée peu à peu par les eaux, se trouve aujourd'hui à une grande distance du lieu où elle était d'abord. C'est, dit-on, celle que me montra un paysan, il y a quelques années, dans le lit du torrent, et qui est connue sous le nom de *Pierre d'Argyris*. Elle se trouve près du lieu où, à la gauche de celui qui monte en venant de la plaine, se présente un rocher élevé et abrupt, au pied duquel un majestueux platane protège de son ombre un humble et microscopique moulin-à-eau.

Ceci suffit pour expliquer la première partie de la pièce qui suit. La seconde partie

reproduit des impressions personnelles qui assiégeaient mon esprit à mon retour d'Athènes, où je venais de passer quatre mois comme représentant de Leucade à la seconde Assemblée nationale des Hellènes.

LE CHANT D'ARGYRIS

Trois oiseaux s'étaient posés sur les cimes de l'Engloubé. — L'un regarde Vaphkéri, l'autre Kalamitzi ; — le troisième, le meilleur, se lamente, et dit : — « Ne te le disais-je pas, moi, oiseau doré ? « Ne te le disais-je pas, moi, Hélène ? — « Ne va pas à l'Engloublé, ne passe pas par « là ; garde-toi de faire amitié avec Courtis, « et de lui accorder ta confiance, car Cour- « tis est un traître, et il te tuera. » — « Ah ! « si je l'avais su la veille, si je m'en étais « douté, j'aurais fait pleurer nuit et jour « la femme de Patralas. »

L'ARBRE DÉRACINÉ

ARBRE, pourquoi es-tu là étendu mort sur le sable de mon rivage? Quelle main t'a déraciné? Quelle force t'a détaché des flancs de la montagne et précipité dans les flots?... L'âge ne t'avait pas encore rongé le cœur; tes branches puissantes supportaient, sans fléchir, le poids de centaines d'années; sur ton écorce de fer, sans l'entamer, le jeune taureau sauvage de la forêt aiguisait ses cornes. Dis-moi, chêne, pourquoi es-tu étendu, mort, sur mon rivage? »

« — Le *Dimosari* descendait avant-hier

tout gonflé, mugissant dans son cours impétueux, comme s'il cherchait la guerre. Rien ne l'arrêtait, ni troncs déracinés, ni clôtures. Sur son passage, les lentisques et les yeuses s'inclinaient comme pour lui rendre hommage. Le torrent, dans sa fureur, roulait toujours en avant, et, aveugle, il se jeta tête baissée, de toutes ses forces, pour engloutir un bloc de pierre qui lui barrait le passage. J'étais là ; je regardais, et de la pierre muette j'entendis sortir une voix qui paraissait venir de l'enfer et qui disait : — « Torrent, passe ton chemin, écarte-toi, « va t'attaquer à d'autres. Quant à moi, « un brave m'a foulé de son pied pesant : « son sang vit en moi, et m'a rendu ine- « branlable pour crier anathème à ceux « qui trahissent... Je suis la *Pierre d'Ar-* « *gyris,* je suis le tombeau d'Argyris. » — Le flot se redresse, écume, grandit ! Soudain la pierre haussa la tête, et sur sa large épaule le chèvre-feuille fleuri s'étala, semblable à la chevelure de l'assassiné. Tout autour, les myrtes se pressèrent

aussitôt, l'enlacèrent étroitement, Argyris apparut tout droit, et comme couvert encore de son manteau de *Klephte*. Les eaux se retirent avec terreur ; l'ombre du mort les poursuit et les refoule. Son haleine les fend. Le fantôme semble flotter ; les vapeurs de l'encens brûlé à ses funérailles lui servent d'ailes que la mort agite dans les airs. « La terre, attachée à mes racines, tremble. L'ouragan me saisit, la tempête éclate sur moi, me brise, m'entraîne et maintenant je roule, mort... Regarde, me reconnais-tu ?... Te souviens-tu que tu es venu une fois, avec tes lévriers, et que tu t'es couché sous mon ombre ? De mes rameaux, je t'ai abrité pendant ton sommeil ; et toi, avec ton couteau, tu as gravé, avant de partir, ton nom sur mon écorce. Le sort nous a réunis ; déraciné maintenant, je cherche un lieu qui me serve de sépulture... Je t'ai aimé... veux-tu de moi ? »

« — Oui, reste, je veux de toi, ô mon arbre... Lorsque viendra pour moi aussi

l'heure inévitable qui a sonné pour toi, je dirai qu'on enferme mon corps entre des planches faites de ton bois ; et le nom que tu as conservé gravé sur ton écorce, s'il doit être anéanti par la terre sombre, je veux qu'il périsse avec toi. Reste, je te veux, ô mon arbre, sois mon compagnon dans mon tombeau. Qui que ce soit qui t'a jeté vers moi, chêne, sois le bienvenu.... »

Je restai là immobile, regardant, étendu à mes pieds, l'arbre altier que la destinée m'envoyait, et mille pensées cruelles assaillirent mon esprit. Je me rappelai ma jeunesse, alors que la joie innocente, portée sur les ailes de l'espérance, fleurissait dans mon cœur...

Alors, mon âme indomptable volait, telle qu'un aigle, insouciante, et se reposait, tantôt sous les pins de la montagne, tantôt sous les cyprès ; d'autres fois, elle allait mystérieusement se nicher dans les ruines d'une église, et elle y cherchait des

fantômes. Seule, fatiguée, c'est là qu'elle trouvait la consolation. La nuit, les morts venaient se confesser à elle, et elle, au lieu de fleurs, leur jetait ses souvenirs et leur donnait ses chants.

Que de fois, assis tout seul sur le rocher, n'ai-je pas vu les bruits du monde expirer à mes pieds comme se dissipe l'écume dans l'air! Que d'innombrables fois, pendant l'orage et la tempête, ne me suis-je pas caché dans les gorges de la montagne et sous les platanes? Je ressentais une secrète joie, j'éprouvais un sentiment d'orgueil, m'imaginant que, moi aussi, j'étais un héros parmi les héros sauvages, insoumis, moi aussi, comme les éléments... Les arbres craquaient, courbés jusqu'à terre, déracinés; les oiseaux de nuit criaient autour de moi effarés, tandis qu'avec mon fusil il me semblait que j'étais le tonnerre et la foudre...

Souvenirs amers!... Alors mon front, ciel vaste et pur, n'avait pas encore été

sillonné par les orages du temps, par les regrets, par les souffrances. Il était comme une tour élevée, au haut de laquelle nichaient des milliers de songes dorés, semblables aux hirondelles venues avec le printemps et que l'hiver avait dispersées. Maintenant les brouillards du monde l'ont entièrement couvert; il est sombre, chargé de ténèbres, et, comme sous une dalle brisée, dans mon cerveau, l'intelligence inerte gît stérile et muette, tombeau de ma raison... Quel malheur que la jeunesse s'enfuie si vite! Qui que ce soit qui t'a envoyé à moi, chêne, sois le bienvenu!

Lorsque, toi aussi, mon pauvre arbre, vert et paré, tu élevais jusqu'aux cieux tes branches robustes, le troupeau accourait, en bêlant, s'abriter sous ton ombre; le berger joyeux te vénérait comme un père; les veuves, vieilles et désolées, en haillons, ramassaient tes débris comme une aumône; et, lorsqu'elles les jetaient dans le feu et qu'assises autour de ce foyer, à la faveur de la petite flamme, elles parvenaient à endor-

mir leur faim, elles te bénissaient et priaient la sainte Vierge de rendre fortes à jamais tes branches, et de t'accorder une longue vie... Mais, à présent que tu es mort et étendu sur mon sable, se souviendront-elles de toi?...

Elle est flétrie, pour nous, l'herbe de la terre! Dans sa colère, le torrent t'a déraciné, et moi, des espérances inassouvies me rongent le cœur. Si tu savais comme je les nourrissais! Maintenant, l'une après l'autre, elles se flétrissent et tombent comme les feuilles en hiver. Dieu tout puissant! Aie pitié de moi à l'heure où la mort viendra me prendre, et, avant que mes yeux ne se ferment, envoie-moi encore une fois, pour que je puisse les revoir dans toute leur beauté, les rêves de ma jeunesse! Alors laisse-les revêtir les splendeurs de l'aurore, et venir à mon chevet de mort m'asperger, en battant des ailes, avec la rosée du Kissavo... O mon père, envoie-les-moi!

NANI-NANI [1]

---

mon petit ange, mon enfant, viens dans mes bras, viens, dors doucement.

Tu ne sais comment tressaille mon pauvre cœur, quand tu t'étends contre mon sein.

Viens, mon âme, regarde; ta malheureuse mère, à demi-nue et glacée, te couvrira de ses cheveux noirs, pour que tu ne sentes pas la fraîcheur de la nuit.

1. Berceuse.

Viens, mon enfant; les orphelins, s'ils ne dorment pas, ne peuvent pas oublier.

Viens, que les battements de mon cœur t'endorment dans la chaleur de mon sein.

Si tu savais quand s'est éveillée aujourd'hui, à l'aube, ta pauvre petite mère!

Mes genoux sont tout meurtris d'être restée, deux heures durant, prosternée devant la Sainte Vierge... Je n'ai plus qu'elle et toi... J'ai versé des larmes amères, non pas pour moi, mon enfant... Je me suis vouée à sa grâce pour toi, mon doux petit oiseau, pour que je ne perde pas mon lait.

Sainte Vierge! Sainte Vierge! Prends-moi, plutôt que de voir mon pauvre orphelin, pâle et affamé, pleurer, suspendu à mon sein tari!

Viens, mon enfant, mon espoir, viens, tu as sommeil, endors-toi; ta petite mère

éveillée te contemple... mes lèvres sont pleines d'amertume ; mon cœur est empoisonné ; de misère tremblent tous mes membres désolés... Viens, mon enfant, ne pleure pas ; viens, que je te berce, que je t'endorme.

BERCEUSE

Souffle, brise fraîche, dans le feuillage des arbres ; enlève aux rosiers leurs fleurs, au pommier ses beaux fruits, et porte-les à mon enfant. Il est bon, il fait tranquillement : *nani-nani*.

Prélude à ton chant, rossignol amoureux, berce mon petit ; il vient de s'endormir comme ta douce famille qui, blottie dans son nid, fait la nuit : *nani-nani*.

Ouvre ton calice, belle-de-nuit ; tiens-le ouvert, et ne le referme plus avant d'a-

voir répandu tout ton suave parfum dans ses jolis petits cheveux; regarde le pauvre enfant, comme il fait avec moi : *nani-nani*.

La brise de mai se joue dans les roseaux; les fleurs, les ruisseaux sont joyeux, et la tortue d'eau murmure; moi aussi, je suis heureuse, lorsque, sur mon cœur, mon petit fait : *nani-nani*.

Et vous, sur vos ailes d'or, rêves consolateurs, venez dans ma chaumière solitaire; entrez-y doucement, doucement; silence! ne le réveillez pas. Voyez comme mon petit ange fait : *nani-nani*.

Les rêves sont la compagnie et l'espérance du pauvre; ils sont la consolation de la veuve, ils sont un rayon de soleil. Venez, n'abandonnez point la mère qui fait avec son enfant : *nani-nani*.

Le petit s'endormit et la mère s'endormit aussi en le tenant étroitement serré sur son sein maternel.

Trois fois béni le lit de la veuve! béni trois fois! et malheur à celui qui peut regarder sans émotion un petit enfant dans les bras de sa mère faire la nuit : *nani-nani.*

ASTRAPOJANNOS [1] — LAMPÉTIS

PARMI les plus beaux épisodes, qui remplissent les pages sanglantes de l'histoire des *Armatoles* depuis la conquête ottomane, on peut affirmer que ceux d'Astrapojannos et de Lampétis donnent une idée exacte des sentiments qui inspiraient ces cœurs indomptables.

Astrapojannos était originaire du village de Sainte-Evthymie, et vivait dans le milieu du siècle passé. Il servit d'abord comme simple *Klephte* sous les ordres des frères

1. Le *j* doit se prononcer à l'italienne. — C'est un surnom signifiant *Jean l'Eclair* (*note du traducteur*).

Lambros et Mitro Tzékouras et de Vlakharmatas Vergos. Après la mort cruelle de ces chefs, Astrapojannos forma un corps à lui, et, s'imposant par les armes, se fit reconnaître officiellement comme *Armatole* de la Doride. Il resta pendant quelque temps tranquille. Mais, une femme qui se trouvait dans la circonscription de son commandement, ayant été violée par Mirtza, le *Derven-Agha* de Salone, il ne voulut pas supporter cette injure et il l'attaqua. Un combat opiniâtre eut lieu près de Galaxidi, et les Turcs furent battus. Ceux des ennemis qui se précipitèrent vers la mer, cherchant leur salut dans la fuite, tombèrent aussi sous le fer du terrible *Armatole*, qui ne fit pas de quartier.

Les vers suivants, qui, seuls, nous restent d'un chant populaire, en font foi, et il est regrettable que ce récit ne se soit pas conservé tout entier :

— « Mirtza s'est mis en marche contre Galaxidi; il prend une plume, et écrit une lettre amère, empoisonnée : « A toi, Astrapojan-« nos! viens, faisons la paix, et ne cherche « pas à te battre avec moi, ne demande pas « ton fusil. Pardonne-moi... »

Pour premier Pallicare, il avait Lampétis, de Vounikhora. Blessé mortellement dans une rencontre, Astrapojannos se tourna vers son fidèle compagnon d'armes, et lui demanda de lui trancher la tête, pour ne pas la laisser exposée aux outrages de l'ennemi. Son ami exécuta cet ordre cruel, prit la tête bien aimée de son chef, la mit dans un sac et s'enfuit. Poursuivi par les ennemis, et ne voulant pas se séparer de son précieux fardeau, il courut plusieurs jours à travers les précipices et les rochers, cherchant un lieu solitaire et désert, où il pût ensevelir en sûreté ces restes chéris. Pendant cette course funèbre, toutes les fois que Lampétis, haletant, épuisé de fatigue, se reposait près d'une source ou à l'ombre de quelque arbre, il plaçait la tête livide du mort devant lui, et, après l'avoir arrosée de ses larmes, il divisait en deux parts égales son pain de chaque jour, et lui en servait la moitié ; il humectait, avec une eau pure, ses lèvres muettes, et la remettait dans son sac pour reprendre sa marche. Cette constance extraordinaire et vraiment surhumaine ne se démentit point jusqu'au moment où les chairs putréfiées commencèrent à tomber en lam-

beaux et à dénuder le crâne. Lampétis alors, mais alors seulement, se décida à se séparer du mort, et, arrivé à Palatia, au-dessus du village de Pente Oria *(les Cinq Bornes)*, il creusa un trou au pied d'une roche escarpée, et y ensevelit la tête. Il s'y rendait tous les jours, baisait la terre, et conversait avec son ami.

Après la mort d'Astrapojannos, Lampétis fut nommé *Armatole* à sa place. Blessé mortellement sur le mont Tricorpha *(les Trois Sommets)*, et sentant sa fin approcher, il se traîna, en rampant, de buisson en buisson, par une route longue et escarpée, jusqu'au tombeau de son ami bien aimé, et, après y avoir déposé un suprême baiser, ce lion rendit l'âme.

Il est impossible, je crois, que le sentiment de l'amitié prenne jamais un plus grand développement ou se manifeste d'une manière plus poétique.

On rapporte encore d'autres exemples, qui témoignent de quels sacrifices et de quels efforts était jugée digne la tête des frères d'armes morts en combattant.

L'*Armatole* de la Doride, Loukas Kalliakoudas, fut tué dans le combat de Kavro-

limni. Son fidèle compagnon d'armes et ami, Sakos, de l'Acarnanie, sur les instances de son chef mourant, lui trancha la tête, et, resté seul au milieu des ennemis, la mit dans les plis de sa fustanelle, et battit en retraite, sans discontinuer de combattre de la main droite contre les hommes de Mitzos Bonos, qui le serraient de près. Mais la tête, glissant à cause de sa forme et de son poids, tombait souvent, et alors s'engageait une lutte acharnée à qui s'en emparerait entre tous les Albanais d'un côté et Sakos seul de l'autre. Il parvint à la préserver plusieurs fois ; mais, à la fin, blessé dans ce combat long et inégal, et ne pouvant plus rattraper ce précieux trésor, que les ennemis avaient fait rouler à coups de pieds hors du cercle que décrivait son épée, il se jeta sur eux avec rage et se fit tuer au moment où il saisissait de ses doigts crispés la chevelure de Kalliakoudas.

Kostas Christos, *Armatole* d'Agrapha, s'étant rencontré avec les Ottomans hors de Karpénisi, apprit, après la victoire, que les ennemis, tout en fuyant, avaient tranché et emporté la tête d'un de ses compagnons d'armes. Les Turcs, arrivés à Karpénisi, l'avaient plantée au bout d'une perche, et exposée au

bazar, par ostentation et en même temps pour inspirer la terreur. Kostas Christos, ne pouvant supporter cet affront, entra de nuit dans Karpénisi, tua les patrouilles turques qu'il rencontra, reprit la tête, et, après avoir mis le feu au Sérail, il parvint à se retirer sain et sauf.

L'*Armatole* Georges Sigditzas assiégea étroitement la ville de Salone, pour reprendre la tête d'un de ses compagnons qu'on avait enlevée.

Khronis Levcaditis, fameux Klephte de Lidoriki, ayant été pris par trahison, eut la tête tranchée à Dadi, et les Turcs l'exposèrent au carrefour du chemin d'Atalante. Dix ans après, ses parents se présentèrent à Androutzos, demandant vengeance pour la tête outragée de Khronis. Androutzos la leur promit. Il assiégea Atalante, et exigea qu'on lui livrât les meurtriers. L'un d'eux étant déjà mort, il en saisit le fils, lui coupa la tête, et l'exposa au même endroit où avait été exposée celle de Khronis. Ensuite, il se rendit à Lévadie où demeurait l'autre meurtrier, et exigea également qu'il lui fût livré. Mais celui-ci, prévenu à temps, s'évada, et les habitants de Lévadie durent s'engager de ne plus permettre à cet homme de jamais retourner chez lui.

ASTRAPOJANNOS

« LAMPÉTIS, je n'en puis plus! Une balle meurtrière, impitoyable, a percé mes entrailles. Sur la détente de mon fusil, mes doigts morts, tu le vois, sont raidis... Donne-moi à boire!...

« Lampétis, je meurs!... D'instant en instant mon âme impatiente s'enfuit et s'envole. Sur mes froides lèvres elle se pose maintenant; baisse-toi, et prends-la dans un baiser.

« Lampétis, nourris-toi de ma force; que je trouve dans ton sein mon dernier

asile ; que mon souffle, dans ton cœur, trouve le ciel.

« Hâte-toi ! ils viennent comme des chacals pour avoir ma tête !... Qu'attends-tu ?... Prends mes armes, mon fusil ! achève-moi... Ne me refuse pas !

« Lampétis, essuie, frotte avec de la terre ton yatagan ; il est souillé... Pourquoi pleurer ?... Pourquoi te lamenter ?... Frotte-le encore... Ne tremble pas... Approche .. Donne, que je voie ;

« Je ne veux pas que sur sa lame le sang de l'infidèle se mêle avec le mien, je ne veux pas que ce poison amer dans ma gorge m'accompagne sous terre.

« Frappe, mon cher Lampétis !... étends la main, saisis, serre dans tes doigts mes cheveux blancs... J'ai croisé les bras... N'aie pas peur... achève-moi... emporte-moi dans tes bras.

La bonne lame vole toute droite ; elle

fend l'air, elle pourrait couper la plume, elle brille comme un éclair, elle siffle rapide comme un serpent, l'arbre s'est couché sur la terre. Il est mort! Lourde, terrible, tressaille dans la main de Lampétis la tête d'Astrapojannos. Trois fois l'œil trouble du mort se lève et s'abaisse, puis il s'éteint dans les ténèbres. Sur son front s'est étendue une nuit qui n'a pas d'aurore. Son âme n'a laissé d'autre signe après elle sur sa bouche décolorée, qu'un scintillement semblable au rayon de la lune qui se joue sur le marbre d'un tombeau, un sourire muet, inanimé, enseveli, comme dans un linceul, dans la barbe blanche du vieil *Armatole*.

Le Klephte repousse dans le fourreau son yatagan rougi de sang et saisit sa besace! D'un côté, il met son pain d'orge et, de l'autre, les restes sanglants de son ami. Il trempe son doigt dans le sang qui fume encore à terre, il fait le signe de la croix sur le cadavre, et se perd dans la forêt... Il disparaît comme une ombre.

Derrière lui courent, furieux, cinquante Albanais qui le poursuivent. L'ombre passe rapide, fuit, vole... La nuit arrive. ils sont pleins de rage.

Sur le versant de la montagne, il apparaît comme un point noir... Ils déchargent les armes sur lui, et regardent... Leurs balles tombent comme la grêle sur la besace, et, mortes, elles atteignent Astrapojannos.

Le Klephte presse le pas; il franchit ravins et vallons, il prend la tête dans ses bras... Mieux vaut recevoir mille balles dans le dos!

Dans sa course, chênes-verts, ronces, buissons déchirent ses chairs. Son sang rougit le sentier... Devant lui les ténèbres, et derrière lui l'ennemi.

Le brave enfonce dans la neige; une soif ardente brûle sa gorge; la nuit s'avance, sans lune, et, lui, il ne s'arrête pas, il marche toujours!

Minuit est passé! Les Pléiades s'éteignent; l'horizon blanchit; l'aube est proche! Il s'arrête .. écoute... On n'entend aucun pas... Partout le silence!

Les perdrix se réveillent aux premiers rayons du jour... Il s'est jeté dans le taillis et regarde autour de lui... Il reconnaît, quelle joie! un ancien campement! Il voit la source qui coule tout près.

Il écoute encore... Prête l'oreille, se met à genoux, interroge la terre... Pas le moindre bruit... Son cœur seul bat et palpite dans sa poitrine.

Il se croit en sûreté... Il compte une à une les armes d'Astrapojannos. Il n'en a perdu aucune, le brave jeune Klephte, dans sa course terrible. Il s'assied près de la source, et ôte de son épaule sa triste besace... Son regard est trouble... Il plonge ardemment la main dans le linceul... Il saisit la froide chevelure... il retire la tête! Son esprit est un ouragan!

Il la regarde en frissonnant, la dépose sur l'herbe, prend de l'eau dans sa main, la nettoie, la peigne, place l'épée à sa gauche, et le fusil à sa droite, lave sa bouche muette, et, sur ses lèvres livides, Lampétis trouve encore, comme pétrifié, le sourire doucement endormi du vieillard. Alors il sent son cœur allégé; alors une larme coule sur le visage du Klephte.

Il voit qu'il avait avec lui la bénédiction de l'*Armatole*, et son âme troublée se rassérène aussitôt. Il lui semble que son vieux chef, plein de vie, tout armé, est là près de lui, et qu'il a faim. Il arrache de jeunes pousses, il effeuille la fougère, prend un pain d'orge, le coupe en deux, en donne une moitié à la tête et garde l'autre pour lui.

« — Réveille toi, Astrapojannos, le jour paraît, pourquoi dormir si profondément? Réveille-toi; c'est ton ami, c'est Lampétis qui t'appelle doucement, pour que tu voies les haies vives et les fraîches eaux.

« Ouvre les yeux, père, regarde où je t'ai porté en une seule nuit. Le jour m'a trouvé dans ton campement; j'en ressens une joie secrète, Astrapojannos.

« T'en souviens-tu? Tout enfant, tout petit, tout petit, mon destin m'avait jeté dans la rue. Les infidèles avaient égorgé ma mère, et je me cachais, nu, orphelin, dans le bois.

« C'est ici que nous nous vîmes pour la première fois, m'entends-tu, père?... C'est ici que tu m'as redonné la vie, à moi, pauvre et misérable. Ici, tu m'as abreuvé de rosée et d'air libre; père, tu as fait de moi, un chêne.

« C'est toi qui le premier m'as montré l'ennemi en face, c'est toi qui m'as donné le baptême du feu. Qui t'aurait dit que cette même main, à qui tu apprenais à combattre, te trancherait la tête?

« Réveille-toi, Astrapojannos, regarde-

moi; mange avec moi un peu de pain. Reprends tes armes, parle-moi. Réveille-toi, revis, l'aurore est venue.

« C'est toi qui étais le premier à saluer là-haut l'aigle sur les rochers; c'est toi qui, le premier, me faisais voir, ainsi qu'à Zakhos, l'aube naissante au ciel.

« Alors planté sur nos rochers tel qu'un immense cyprès, tu prolongeais, comme une menace, ton ombre jusqu'à Salone... et maintenant te voilà ici.

« Zakhos est mort... et il était écrit, Astrapojannos, que moi, orphelin pour la seconde fois, je te servirais de lit mortuaire et que je chercherais, ô mon père, un coin de terre pour t'ensevelir. »

Tandis que le malheureux se lamentait ainsi, tout d'un coup, il dresse l'oreille; il lui semble entendre au loin comme les aboiements d'un chien et des pas sourds.

Les arbres, les buissons s'agitent; effrayés, courent pêle-mêle, des daims, des lièvres, des chevreuils... Est-ce que toute l'Albanie s'est levée en armes?...

Il se penche, il écoute... Le bruit approche... Les ennemis ont découvert, sur la neige, la trace de ses pas. Il saisit ses armes, cache la tête; il vole, il disparaît comme un éclair.

Il court d'un côté, tourne de l'autre sur la montagne, pauvre vague battue par le vent qui ne trouve pas de rivage!

La mort, toujours en éveil, impitoyable, l'a pris pour guide; il court et la tête lui bat toujours le dos.

Dans sa course aveugle, pour humecter ses lèvres, il boit, dans la paume de sa main, la rosée, et il passe!

Une faim terrible dévore ses entrailles

et il n'a plus de pain ; dans son sac, il ne reste que le morceau d'Astrapojannos.

Une fois il l'a pris dans ses doigts affaiblis... Ses yeux sont troubles et ses lèvres entr'ouvertes.

Il est tout tremblant!... il l'approche de sa bouche avec crainte... Non! il n'a pas commis ce crime!... Il pousse un profond soupir!

Il lui échappe une larme! il baise tendrement le pain, et l'enfonce dans le plus profond de son sein.

Il ne compte plus ni les jours ni les nuits. Il ne sait où il va. Son esprit est obscurci comme un ciel couvert de nuages.

S'il s'arrête dans le bois pour reprendre haleine, un loup pourrait chercher à lui ravir la tête!

Des vautours et des corbeaux le suivent,

ils s'efforcent, avec leurs serres, d'arracher la tête de la besace.

Il fait un effort, il avance encore un peu; il trouve une caverne secrète connue de lui seul, et le malheureux s'y précipite.

Il dépose son fardeau; il est exténué! Il tombe par terre, privé de sentiment, ferme les yeux, mais tient toujours la tête!

Et tandis qu'il était plongé dans la nuit du sommeil, le Mort s'agite et se réveille.

Il se dresse devant lui... Ses yeux caves sont largement ouverts. Sa chair tombe en lambeaux, ses lèvres sont un abîme.

Son doux sourire peu à peu s'est effacé, et, çà et là, de sombres nuages passent sur son front...

— « Mon enfant, mes restes ont vieilli trop longtemps sans sépulture, et la mort a rongé mon visage. Donne-moi, Lampétis, une poignée de terre.

« Là-bas, à Salone, l'ennemi épuisé s'est caché loin d'ici. Réveille-toi, mon Lampétis, je suis las; moi aussi, je veux reposer dans la tombe.

« Regarde! Des vautours impatients, des oiseaux noirs ont senti mon cadavre. Avant qu'ils ne me déchirent dans mon linceul, cache-moi profondément dans la terre, mon enfant.

« Maintenant que les oiseaux se sont perchés pour dormir, et qu'une triple obscurité nous enveloppe, prends ta besace, prends mes armes, réveille-toi et partons, avant que l'aurore se lève.

« Je veux que l'aube, qui apparaissait la première et admirait ma bravoure, que l'air qui courait aussi rapide que mon haleine et qui remplissait ma poitrine,

« Que les alisiers, que les pins, que les fraîches eaux, je veux, mon Lampétis, qu'ils ne me voient point, horrible comme je suis... Viens, fuyons, pour ne pas les attrister.

« Maintenant que tu m'as porté jusqu'à Palatia, creuse ma fosse dans cette terre; les regards de l'ennemi n'arrivent pas jusqu'ici; il n'y monte que des aigles.

« Lampétis, enfouis-moi avec mes armes, mets-les toutes droites, de chaque côté; qu'elles soient mes cierges funéraires, mes compagnons dans ma solitude.

« Et, lorsque tu m'auras recouvert de terre, vas en toute hâte à Tricorpha; dis que je t'ai envoyé pour y combattre, et sa-ue de ma part le clan des Klephtes.

« Hier, on y a échangé encore des coups de fusil; j'en ai entendu le bruit dans mon sommeil. Moi, je suis mort; c'est toi,

cher Lampétis, qui seras mon dernier coup de foudre.

« Ne t'afflige pas, car il est écrit que tu dois bientôt venir me rejoindre. Cours au combat ! je t'attends dans ma tombe, avant d'être réduit en poussière. »

Lampétis se réveille en sursaut ; son âme s'enflamme. En silence, il franchit un vallon. Il trouve un endroit retiré, y creuse la terre; ses lèvres sont comme pétrifiées, toujours muettes,

Ses ongles sont ensanglantés par les pierres. Il a enfoui les armes et le pain ; il a préparé au cadavre un lit de vert feuillage ; il a scellé le tombeau ; il s'agenouille et baise la terre.

Il retient ses larmes ; il ne respire pas, de peur de se trahir ; il regarde autour de lui, il s'élance, il court, tremblant de ne pas être à temps pour le combat.

Il aperçoit Tricorpha, se presse, arrive. La fusillade tombe drue. Il prend son yatagan entre les dents, et, impatient, il aspire la flamme et la fumée.

« — D'où vient un pareil ouragan, un semblable tourbillon ? » se demande l'ennemi. — Son bras ne se repose pas un instant, et ses lèvres restent toujours closes.

La mort passe et moissonne; les Klephtes reprennent courage. Les Rouméliotes frémissent derrière leurs retranchements, cessent le feu et se sauvent.

Lui ne s'arrête pas... On l'appelle, il ne répond pas; toujours en avant! Son bras sans cesse frappe, égorge. L'ennemi se disperse, fuit éperdu.

Dans sa course, ses cheveux se dénouent ; sur ses épaules ils flottent comme deux ailes! On lui crie : « Arrête, Lampétis; laisses-en au moins quelques-uns pour une autre fois. »

Mais lui n'entendait pas qui l'appelait, et poursuivait toujours les Albanais... Il se trouve isolé... L'air est ébranlé; c'est un coup de pistolet qui éclate et retentit !

Il est blessé... Il tombe par terre... La balle a pénétré dans ses flancs. Il est tombé la face contre terre; il se traîne péniblement et se cache dans les buissons, comme un serpent.

La mort dévorait ses entrailles et cependant il court toute la nuit; il marche, se ramasse; il se sent défaillir... Où es-tu, Astrapojannos, pour le contempler?

Il gravit des hauteurs et des sentiers inaccessibles, des rochers que nul pied n'a jamais foulés, il traverse des torrents. A l'aube, il est à Palatia, il a failli mourir mille fois!

Le tombeau l'attendait... encore quelques pas, et il arrive... il se redresse. Il saute, fait un effort... il mord de ses dents cette terre si désirée et il expire.

Pendant la nuit, la neige tomba en abondance et recouvrit profondément la tombe. On eût dit qu'un même linceul blanc enveloppait étroitement les deux cadavres.

LE ROUGE-GORGE

ARISTOTE Valaoritis envoya au journal l' Ἑστία (le Foyer) du 19 novembre 1878 la gracieuse pièce de vers ci-dessous, accompagnée de la lettre suivante :

« Je ne rougis pas d'avouer que, moi aussi, en ma double qualité de Rapsode excentrique et même de simple mortel, j'ai mes faiblesses et mes caprices. Par exemple, ma sympathie sans bornes pour un de nos oiseaux d'automne les plus communs et les plus humbles, à savoir le babillard, l'excellent rouge-gorge, que nous appelons Καλογίαννος (le *Bon Jean*).

« J'ignore d'où lui vient cette appellation, et même si, dans toutes les provinces de la

Grèce, on nomme ainsi l'Εριθανίς ou le Πυραλίς des anciens, la *Motacilla grisea* de Linnée, le *Petti-rosso* des italiens et le *Rouge-gorge* des Français. Le nom vulgaire, que lui donnent les Grecs contemporains, témoigne évidemment de l'extrême bonté de son caractère et de son inclination naturelle à se familiariser, tandis que celui que lui donnent les anciens, les Italiens et les Français, ne peut tirer son origine assurément que de la belle tache rouge qu'il étale avec orgueil sur sa gorge.

« Dans plusieurs contrées de l'Europe occidentale ces gracieux oiseaux apparaissent au printemps, mais ils n'arrivent en Grèce qu'après les premières pluies de l'automne, et donnent la vie à nos forêts dépouillées. Ils viennent par troupes en si grand nombre, et, dès leur arrivée, ils se mettent à moduler avec tant d'ardeur leur chant favori, qu'on reste ravi devant un tel concert.

« Le rouge-gorge est le plus matinal de nos oiseaux : il donne le signal des travaux de la campagne au cultivateur, et il récrée par son doux ramage, le travailleur qui repose de ses dures fatigues au pied d'un arbre touffu.

Son chant est court, mais très doux, et il le répète toujours, sans se laisser déranger par la présence des hommes avec qui il aime à vivre. Il entre sans appréhension dans nos habitations et y cherche sa pâture, lorsque la neige recouvre la terre qui cache les insectes dont il se nourrit. Je l'ai vu quelquefois tranquillement posé sur les cornes des bœufs qui traçaient leurs sillons, ne cessant pas de chanter, sans craindre ni l'aiguillon ni les cris des laboureurs.

« Le grand ami, le protecteur des petits oiseaux, Michelet, prétend que le rouge-gorge est d'un naturel jaloux. Il raconte qu'un de ces oiseaux qu'il avait gardé en liberté dans son cabinet pendant plusieurs années, attaqua avec fureur un rossignol, que son maître s'était procuré, et auquel il donnait des soins empressés. Souvent, se posant sur les doigts ou sur la tête de son maître, il l'agaçait, lorsqu'il comprenait que celui-ci, absorbé dans ses études, négligeait son vieil ami.

« Et cependant les poètes ne font aucun cas du rouge-gorge. Ils le dédaignent : c'est un oiseau commun, c'est un roturier. Il n'a pas les rêveries amoureuses du rossignol; il

se réveille de trop grand matin ; il est vulgaire, toujours de bonne humeur, toujours content, jamais mélancolique, en un mot, il est *peuple*.

« Mais moi, je l'ai aimé dès mon plus jeune âge, et, lorsqu'au commencement de l'automne je retrouve le premier rouge-gorge et le premier cyclamen (car la fleur et l'oiseau apparaissent dans le même temps), mon cœur tressaille comme si je voyais tout à coup d'anciens amis qui reviennent d'un lointain voyage.

« Vis-à-vis des fenêtres de ma maison de campagne de Madouri s'élève un immense olivier, qui est la véritable Agora du peuple des rouges-gorges. Ils s'y rassemblent, surtout lorsqu'un orage ou une tempête est imminent ; ils conversent avec moi, et me réjouissent par leurs gazouillements. Que de fois ils ont dissipé les sombres nuages de mon imagination ! Que de fois ils m'ont consolé, et ils ont adouci les amertumes secrètes de mon âme !

« Je leur dois beaucoup de reconnaissance.

« Il n'y a donc rien d'étonnant que j'aie conçu l'idée de m'acquitter envers eux par quelques strophes, par une humble idylle,

d'autant plus que, malheureusement pour nous, ce ne sont plus des chants de guerre et des dithyrambes que nous avons à entonner maintenant.

Octobre 1878.

LE ROUGE-GORGE

A MON FILS BIEN-AIMÉ JEAN VALAORITIS.

Ne me demande pas d'où je viens; ne me demande pas où je vais; je n'ai d'autre patrie que le sauvage, que l'épineux rameau du buisson. Le vent et la pluie me frappent; je ne suis qu'un pauvre petit oiseau. Mon palais c'est la forêt, et la joie, ma richesse; je vole et je me perche sans souci partout où me portent mes ailes.

Un peu de rosée du ciel rafraîchit, quand

j'ai soif, ma gorge infatigable, et je vis d'une fourmi. Je m'éveille aux premiers et doux rayons de l'aurore. De la lumière du soleil je me fais un manteau royal brodé d'or, et je commence ma chanson. L'aigle orgueilleux plane dans les nues et épouvante le monde; moi, je le regarde et j'en ris... Je n'envie pas son sort ni ne crains sa serre inhumaine et cruelle, car il dédaigne de faire de moi sa pâture, lui qui trouve la création trop étroite pour son ambition. On l'appelle empereur... On lui a mis une couronne... On nous le représente avec deux têtes... On peint son image... Dans une de ses serres, on lui fait tenir un globe d'or, dans l'autre une épée nue... Et il en crève d'orgueil.

La première fleur de l'automne qui apparaît est mon blond cyclamen. Je l'appelle d'en haut avec ma chanson, et lui, à ma voix, s'élance plein de joie. Comme mon messager fidèle, la fleur reçoit la première pluie d'automne dans son humble

couche, et se montre à son amant, pudique et fraîche... Je ne te porte pas envie, aigle orgueilleux ! La verdure de mon yeuse vaut ta couronne et ta parure d'or. Je ne m'élève pas comme toi si haut dans la nue, mais, comme toi, je ne m'abaisse pas à la rapine et au meurtre, et avec ma chanson je ne ravis jamais autre chose que, parfois, quelque cœur endolori. Toi, tu te plonges dans le sang ; moi, c'est la rosée qui me baigne ; je vis avec les feuilles vertes, je mourrai avec les fleurs, quittant, sans larmes, ce monde trompeur.

Une seule blessure, mais incurable, est profondément cachée dans mon cœur innocent, et, par moments, elle mêle, en passant, son amertume à ma joie... Dans mon premier voyage, une fois, j'avais aimé une jeune rouge-gorge, inestimable joyau de la forêt, et pauvre comme moi. Sur un rameau écarté, loin de tout regard, elle et moi nous avions dressé notre lit nuptial ; avec nos chansons continuelles et notre amour, nous élevions,

en cachette, nos petits. Une nuit, tandis que je la pressais tendrement avec mes ailes, et que je la sentais tressaillir dans ma brûlante étreinte, j'entends craquer le rameau, et je vois une vipère qui cherche à dévorer notre pauvre couvée... Les regards que le serpent fixait sur mes yeux, sa langue fourchue, sa froide haleine,me glacèrent... Je m'évanouis... Je ne vis pas l'affreux massacre... Au premier rayon du soleil qui me réchauffa, je me réveillai étendu par terre... J'avais perdu tous mes enfants... Alourdi, enroulé, le reptile rassasié dormait au milieu du nid, et la mère mourante, les chairs tout entr'ouvertes, se débattait sous le buisson... Je m'élance, je l'embrasse; en vain je crie, je me débats, en vain je l'appelle... Et tandis que je pressais sa poitrine déchirée, son sang rejaillit sur ma gorge; depuis lors il m'est resté dans le cœur une amertume, et sur la gorge cette tache rouge qui ne s'effaceront jamais.

Mais... pas de larmes; loin de moi le

chagrin. Mon palais est le rameau du buisson, la joie est ma richesse; et je veux vivre sans souci tant que j'aurai des ailes !

APPENDICE

Note sur Euthymios Vlachavas *et sur le moine* Dimitrios, *tirée du* Voyage en Grèce *de Pouqueville* (t. III, p. 91-96).

J'ai nommé quelques-uns des chefs des cantons de Cachia et de Malacassis, et pour faire connaître, par des exemples mémorables, ce qu'on pourrait espérer des Thessaliens montagnards, je rapporterai les malheurs des deux dernières victimes d'une cause que l'injustice du sort a condamnée.

Euthyme Vlachavas, renommé et cité comme le dernier des braves, s'était réveillé

au bruit des armes que les peuples du Nord firent entendre à Lovcha dans la Thrace, en 1809; et il avait invité à un dernier effort ce que la Thessalie possédait encore de généreux enfants prêts à se dévouer pour la liberté! L'Olympe, l'Ossa, l'Othryx et l'Agraïde s'ébranlaient; les mahométans, consternés, se retranchaient dans Larisse; un grand événement se préparait, lorsqu'on apprit la retraite de ceux que les Grecs regardaient comme devant être leurs libérateurs! Le satrape de l'Epire, à cette nouvelle, lâche ses hordes contre les Thessaliens; et des têtes tranchées, de paisibles villages incendiés, font rentrer le peuple dans l'obéissance. Vlachavas, trompé dans ses espérances, veut en vain résister; il se retire, comme un lion terrible, de montagnes en montagnes; et quand la terre manque sous ses pieds, l'île de Trikéri lui offre encore un asile, d'où il pouvait se réfugier dans l'Archipel... Mais il entend les cris des chrétiens; il se reproche d'avoir compromis leur existence; et pour racheter tout un peuple, il accepte une capitulation, par laquelle il se remet, avec promesse *de la vie sauve*, entre les mains du fils aîné du satrape de Janina.

Je vais mourir, dit-il aux siens, *je connais la foi des Turcs; réservez vos bras pour des jours plus heureux, fuyez*. Avec une égale assurance, il parut devant son ennemi, qui eût peut-être respecté la parole donnée, s'il n'avait été le lieutenant d'un homme pour qui les serments ne sont qu'un moyen de plus de tromper!

Ce fut à Janina, attaché à un poteau planté dans la cour du sérail, où je vis Euthyme Vlachavas, que j'avais autrefois rencontré à Milias dans le Pinde, avec ses soldats [1]. Les rayons d'un soleil brûlant frappaient sa tête bronzée, qui défiait la mort, et une sueur abondante coulait de sa barbe épaisse. Il connaissait son sort; et plus tranquille que le tyran qui savourait l'idée de répandre son sang, il leva vers moi ses yeux remplis de sérénité, comme pour me prendre à témoin du triomphe de son heure suprême! Il la vit approcher, cette heure redoutable pour le méchant, avec le calme du juste. Il sentit, sans frémir et sans se plaindre, les coups des bourreaux; et ses membres, traînés à travers les rues de Janina, montrèrent aux Grecs

1 Voyez tome II, chapitre LI de ce voyage

épouvantés les restes du dernier des capitaines de la Thessalie. Hélas ! pourquoi une fin aussi glorieuse était-elle entachée du crime de rébellion, qui avait entraîné tant d'innocents au tombeau ? Desseins impénétrables de la Providence, vous ne vous expliquez jamais que par des prodiges qui confondent les calculs ordinaires de notre faible raison. Le supplice et la révolte de Vlachavas préparaient le triomphe d'un faible mortel, qui n'avait pour armes que la prière et la douceur ; d'un de ces confesseurs de J.-C., destinés à soutenir les timides dans la tempête, dont le sang, confondu avec celui du guerrier, réhabilita, par son martyre, l'honneur des chrétiens.

Démétrius, religieux de l'ordre de Saint-Basile, transporté de cette charité évangélique qui fut le caractère de l'apostolat au temps des persécutions, parcourait, dans ces jours orageux, les cantons agités, pour calmer les esprits et les ramener au joug de l'obéissance. Dénoncé comme séditieux, et conduit avec Euthyme, il avait comparu, chargé de fers, devant le satrape de Janina. On voulait lui faire supposer des complices, afin d'envelopper dans une conspiration les prélats ortho-

doxes qui occupaient les trônes ecclésiastiques de la Thessalie. Mais, fort d'une foi brûlante, il avait témoigné la vérité du Dieu vivant; et ses réponses avaient enflammé la colère du visir, qui s'exhale dans un dialogue digne d'être transmis à la chrétienté comme un de ces monuments qui appartiennent au martyrologe de l'Eglise : « A. Tu as annoncé, lui dit-il, le règne de J.-C., et, par conséquent, la chute de nos autels et de notre prince ? — D. Mon Dieu règne de toute éternité, et pour l'éternité... Je révère les maîtres qu'il nous a donnés. — A. Que portes-tu sur ta poitrine ? — D. L'image vénérable de sa sainte mère. — A. Je veux la voir. — D. Elle ne peut être profanée; ordonnez qu'on me rende la liberté d'une de mes mains, et je vous la présenterai. — A. C'est ainsi que tu égares les esprits; nous sommes des profanateurs! Je reconnais à ce discours l'agent des évêques, qui appellent les Russes pour nous asservir. Nomme tes complices. — D. Mes complices sont ma conscience et mon devoir, qui m'obligent de consoler les chrétiens et de les rendre dociles à vos lois. — A. Dis aux tiennes, *chien de chrétien*. — D. Ce nom fait ma gloire!

— A. Tu portes une image de la Vierge, à laquelle il y a, dit-on, des prestiges attachés? — D. Dites des prodiges. La mère de mon Sauveur est notre intercesseur auprès de ce fils immortel et Dieu; ses miracles pour nous sont de tous les jours, et tous les jours je l'invoque. — A. Voyons si elle te défendra. Bourreaux qu'on l'applique à la torture. »

A ces mots prononcés avec l'énergie de la fureur, les pages du satrape se cachent, tandis que les exécuteurs du crime saisissent la victime, et la renversent aux pieds du tyran, qui lui crache à la figure. On lui arrache la sainte image, on enfonce lentement des roseaux aigus sous les ongles de ses mains et de ses pieds, on en perce ses bras; et, au fort des douleurs, on n'entend de sa bouche que ces paroles : *Seigneur, ayez pitié de votre serviteur; reine des cieux, priez pour nous*. Le tourment des roseaux étant fini, on applique autour du front vénérable du confesseur une chaîne d'osselets, qu'on serre avec effort, en lui criant *de s'accuser et de nommer ses complices;* mais elle se brise, sans lui arracher aucune plainte. Le martyr n'est sensible qu'aux outrages de l'impiété contre l'Eternel. Les bourreaux, fatigués,

demandent que les tortures soient suspendues jusqu'au lendemain ; et le patient est précipité au fond d'un cachot humide.

Le satrape n'assista plus aux supplices qui recommencèrent par son ordre, en suspendant la victime, comme un autre Paul, la tête en bas, sur un feu de bois gras, avec lequel on lui brûle lentement la peau du crâne. On craint de laisser échapper sa vie, et on le retire du brasier pour le couvrir d'une table, sur laquelle les bourreaux montent et dansent, afin de briser ses os. Victorieux de cette dernière épreuve, Démétrius, éprouvé par les roseaux, par le feu et l'estrapade, est scellé dans un mur, en laissant sa tête libre au milieu de la maçonnerie ; on l'y nourrit pour prolonger ses douleurs, et il n'expire que le dixième jour de son agonie, en invoquant le nom du Tout-Puissant.

Ce courage surnaturel étonna l'Epire ; on cita aussitôt Démétrius comme un saint. Un mahométan de Castoria, témoin de ses souffrances, demanda le baptême, qui lui mérita, quelque temps après, la couronne du martyre [1]. On parla, dans le temps, des miracles

1. Suivant les lois mahométanes, *tout Turc qui em-*

opérés par le seul nom du confesseur de J.-C. ; et un de ceux qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que son sang apaisa la rage du satrape, et qu'il fut la victime expiatoire de la Thessalie, où les supplices et la persécution cessèrent.

Ces faits, dont j'ai été presque témoin oculaire, puisqu'ils se sont passés pendant que j'habitais Janina, suffiraient seuls, à défaut de l'histoire de ses montagnards, pour peindre le courage de ces hommes, dont le caractère tranche d'une manière absolue avec celui des habitants de la plaine.

brasse une religion étrangère est puni de mort. H.., régénéré par le baptême, vivait au fond de l'Acarnanie sous le nom de Georges, cultivant un terrain qu'il avait loué. Comme il était remarquable à cause de sa piété et de la pureté de ses actions, il ne tarda pas à être découvert par Metché Bono, mousselim d'Ali-pacha qui le fit périr dans des supplices tels, que je n'ose ni ne peux en consigner ici les détails. (Note de Pouqueville.)

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES D'ARISTOTE VALAORITIS, par le marquis de Queux de Saint-Hilaire 1

POÈMES PATRIOTIQUES

Odes funèbre à la mort de sa fille..... 1
La jeune esclave..... 5
Athanase Vaghia..... 9
Dimos et son fusil. 25
Kitzos et l'Epervier..... 31
Samuel..... 37
Le samedi des Ames..... 51
Katzantonis..... 59
La fuite..... 71
Euthymios Vlakhavas..... 81
Le Laurier et le Rossignol..... . 105
A Sa Majesté le Roi des Hellènes, Georges Ier. 115

Le 25 mars..... 119
Salut à la Grèce, notre mère..... 123
Le Rocher et le Flot..... 129
L'Arbre déraciné..... 139
Nani-Nani (berceuse)..... 153
Astrapojannos-Lampétis..... 159
Astrapojannos..... 165
Le Rouge-gorge..... 183

APPENDICE :

Note sur Euthymios Vlachavas et sur le moine Dimitrios..... 195

Le Puy. — Imprimerie de Marchessou fils.

742993